

Jean Giono



Roman

Deux
CAVALIERS
DE L'ORAGE

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Jean Giono



DEUX CAVALIERS
DE L'ORAGE

Roman

1965



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

À Colette et à Jean-Pierre Rudin

HISTOIRE DES JASON

Les Jason ne sont pas exactement des Hautes-Collines, tout au moins on peut vite arriver à leurs ancêtres qui étaient des vallées, là-bas derrière. En 93, les vallées ayant réclamé une guillotine, on la leur envoya. Ce fut un Jason, Jason le Vieux, qui ouvrit les caisses, déballa la machine, la monta et la fit marcher à travers les terres. C'est peu après que les Jason furent obligés d'entrer dans les Hautes-Collines. Ils devinrent les Jason de Grangias, s'étant fixés à la ferme de Grangias, jusqu'à Jason l'Artiste.

Celui-là avait déjà commencé à faire le maquignon de mulets. Un samedi soir, la veille du comice de Lachau, il partit sur son tilbury, traînant après lui quatre mulets et deux mules, les plus belles bêtes qu'on ait jamais vues. Il laissait dix autres bêtes à l'écurie, plus sa femme, une Mathilde de Grange-Neuve, et sa mère, à deux doigts de mourir, et enfin Grangias avec son vaste. Il allait au comice. Il retourna neuf ans après. Il était très ami avec Siméon Pierre-à-Feu. Celui-là n'y pensait plus depuis longtemps, Siméon était même devenu sourd, quand, un soir, un homme parle à travers la porte et demande à entrer. Le valet prend d'abord le fusil et ouvre. Siméon tournait le dos et n'entendait rien.

— Et alors ? demanda le valet, tenant l'autre sur le pas de la nuit à la pointe du fusil.

Les femmes regardaient, muettes. Heureusement, Siméon se retourna, et, malgré les neuf ans, il dit :

— C'est Jason ! Entre !

C'était Jason. Il avait quarante-deux ans. Sa mère était morte. Le plus curieux, c'était Mathilde, sa femme ; elle avait toujours été bonasse et un peu simple : elle était partie vers les plaines et on disait que là, dans un certain

pays où il y avait des couvents de femmes, elle s'était faite soeur : ce qu'on appelait une soeur laide, pour faire la cuisine, éplucher les légumes : enfin, disparue. Quant à Grangias, il fallait cent ans pour le remonter. Ici, si on ne tient pas durement toute la sauvagine en bride, elle mange les biens des hommes avec la rapidité de la mer. Mais ça n'avait pas l'air de beaucoup toucher le Jason. En réalité, voilà ce qui s'était passé :

Parti pour le comice, il avait eu, là-bas, un succès fou avec ses bêtes. Il n'y avait pas de prix assez premier pour des bêtes de cette qualité. À la fin du banquet le conseiller l'embrassait en pleurant du vin, et M^{me} la Conseillère l'embrassait en disant que ça se faisait. Vers les une heure du matin il retrouva d'un coup toute sa fraîcheur d'homme forestier, plus en train que s'il venait de manger du bouilli de boeuf avec de la piquette. Il paria ses mulets. Il gagna. Il paria le gain et le tilbury. Il ne savait pas ce qu'il gagnait. Il fourra une poignée d'écus dans la ceinture de la conseillère.

Bref, au jour, il avait gagné régulièrement peut-être dix mille francs, disait-il, peut-être plus. Frais comme l'oeil. Énérvé à froid par trente et quelques années de solitude des Hautes-Collines et un sang Jason qui tournait lentement des braises bougrement épatantes dans son corps. Mais halte-là ! sans perdre le nord, faisant tout avec une régularité de fer que rien ne pouvait dénouer, même pas l'huissier le plus tordu. La conseillère le regardait avec des yeux meurtris jusqu'au milieu de la joue, mais une chose un peu couché-toi là dans le regard : ainsi que sa bouche épaisse et rouge et qui luisait et sur laquelle, de temps en temps, elle passait sa langue. C'était autre chose qu'une Mathilde de Grange-Neuve.

Le conseiller, on le coucha dans une chambre au premier de la Croix-de-Malte. Et la conseillère mena mon Artiste chez le premier tailleur de la Rue Haute pour un costume complet de nankin, plus un chapeau Cronstadt, qui se mit à tenir tout juste un peu de côté sur ces cheveux bouclés de Jason, avec, dessous, un visage solide, d'une gourmandise de loup. Ils ne se présentèrent : « Salut, chef ! » que vers le soir, devant un conseiller un peu vomi, et leur combinaison était toute prête. Il avait vendu toutes les bêtes, il n'avait gardé que le tilbury et la mule Anatole.

— Et maintenant, il va venir avec nous à la Sigouyère (qui était le château de ce sacré conseiller). Il restera quelque temps chez nous, le temps d'acheter Sainte-Roustagne qui nous touche, et ça nous fera un bon voisin, n'est-ce pas, mon chéri ?

— Elle a une bonne idée, qu'est-ce que vous en dites, chef ?

Bateau ! Qu'est-ce qu'il y avait à dire ? Alors :

— Montez, madame, montez, chef.

C'était un homme dans les cinquante ans plus que passés qu'il fallait un peu tenir sous les bras après les comices. Et en avant pour la Sigouyère ! La conseillère devait avoir dans les vingt-cinq à vingt-huit ans, pas très grande, mais d'aplomb.

— J'y suis resté cinq ans.

— Tu as acheté Sainte-Roustagne ?

— Non.

Et puis (il balayait tout d'un mouvement de bras qui racontait les cinq ans et tout le bazar)... Puis il était parti comme ça. Oh ! on en avait eu des fêtes !

— Une fois, seize bécasses et quarante pluviers sur une seule table. Et du vin qu'on nous apportait par un bateau, le long du Rhône, d'un pays étranger avec un nom où il y avait deux X.

À partir de là, on ne savait pas ce qu'il avait fait. Lui, disait qu'il n'avait rien fait. Il y avait à cette époque un nommé Bordier, dit Camp-Volant, qui arrêtait les voyageurs sur les routes, depuis Tain jusqu'à la mer – avec une bande qui galopait comme la poudre. On en parlait dans les vergers de noyers, du côté de Grenoble, qu'elle était au même moment en train de chauffer un percepteur ou deux du côté de Toulon. Et souvent, ça se faisait avec quelques morts. Le rôle de Jason ? Motus. Les uns disaient qu'il avait été chargé de la remonte de cette cavalerie spéciale. D'autres prétendaient au contraire qu'il avait fait les cent mille coups. Lui, disait :

— Je n'ai rien fait, ils m'ont arrêté sur la route et ils m'ont gardé.

Obligation de femme, ou d'argent, ou de corde ; ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il avait fait partie de la bande, puisque, peu de temps avant son retour aux Hautes-Collines, on avait trouvé le nommé Bordier raide mort en travers d'une route. Exactement au-delà d'Apt, dans le Vaucluse, à l'embranchement de cinq routes qui partent dans toutes les directions. Le Bordier avait été proprement étranglé avec une force si extraordinaire qu'il avait été tué tout debout et sans débat, bien qu'il eût un pistolet chargé dans chaque main. Et il les avait encore, là, étendu sur la route glacée, n'ayant eu le temps ni de se défendre ni d'appeler Marie. Pour toutes les Hautes-Collines, cette brusquerie sentait son Jason. Il ne s'en cacha pas. Il avait été poursuivi à la fois par les gendarmes et par les bandits : les uns et les autres à cheval, lui à pied par le travers des forêts de Muïrol qu'il connaissait comme sa poche.

— Dans les endroits où tu ne peux pas passer, du côté de Frégate, tu te rabattais sur la route, et merde ! tu tombais chaque fois sur un tricorne : tu n'avais pas besoin de savoir si c'était un gendarme ou un autre... ils avaient des tricornes tous les deux ; tu revenais vers le Loubillon par les casses où il faut bien connaître.

Il fallait si bien connaître que, d'abord, une nuit, deux gendarmes se cassèrent le cou, cheval et tout, dans les à-pics de Goirand. Mais le bouquet arriva de ce que les bandits voulurent un peu brutalement aller se chauffer les mains dans une cabane de bouscatiers. Le brouillard leur avait caché une dizaine d'autres cabanes. Ils se crurent les maîtres avec un seul homme en face, malgré son fusil. Au premier coup, il en péta des dizaines de tous les côtés. Non seulement ça leur avait salé rudement les côtes, mais, attirés par le bruit, les gendarmes sabrèrent les restants, le lendemain au petit jour, pendant qu'ils traînaient leurs blessures dans la brume.

C'est à ce moment-là que le Jason arriva chez Siméon Pierre-à-Feu, pas trop hagard, regardant à peine une petite fois de trop derrière son dos. Ça avait beaucoup flatté les forestiers des Hautes-Collines.

Jason, qu'on n'appelait pas encore l'Artiste, n'était pas un homme de

regret. Il vendit Grangias sans le revoir, et il vint au village. Il aimait la compagnie. Pour le surplus de cette cavalcade gendarmière, il avait fait partir une lettre pour M. le conseiller, et il était venu la donner toute grande et bien écrite au postillon, en se frisant les moustaches. Il avait une sorte de baraque, une vieille maison à trois étages, et il avait appelé ça « Hôtel de l'Ouest ».

Bien entendu, il n'était pas question d'attendre des voyageurs sur ces routes qui restent dans les Hautes-Collines. Non, mais il y a toujours des bouscatiers qui, d'un seul coup, ont envie d'un lit et il y a toujours des hommes qui veulent boire et de la jeunesse qui commence à vouloir danser le dimanche.

Mon Jason, on ne sait pas d'où, était revenu en sachant jouer du piston.

— J'ai fait bien pis, disait-il.

On avait un arpenteur communal qui connaissait la clarinette. Et puis il y avait surtout « l'Ouest » sur l'enseigne. Ici, l'Ouest c'est cette porte effondrée par où le vent pénètre avec ses agacements et d'où l'on peut se pencher sur la plaine grise d'entre les magnifiques feuillages noirs des chênes, et qui donne la forte envie de rester ici et d'y vivre avec ses propres joies.

Jason l'Artiste avait, à ce moment-là, de bons quarante-quatre ans, et ses cheveux étaient restés noirs et tout frisés, à peine un peu moins épais. Sa peau s'était fatiguée sous ses yeux qui avaient toujours la même gourmandise, mais plus tendre. Ils indiquaient que maintenant on laissait à la confiture le plaisir de décider elle-même quand et comment elle serait mangée. Il avait de longues moustaches souples très dociles ; il les relevait pour écraser ses lèvres rouges sur l'embouchure du piston. On savait depuis deux ans que Mathilde était morte.

Qui lui parla d'Ariane du Pavon ? Peut-être personne, peut-être tout le monde. Cette Ariane, c'était la toute cadette de la ferme du Pavon. De toute cette ferme-là, avec seize charrettes, autant d'attelages, et des cinquante paons auxquels il était défendu de toucher, ni pour les vendre ni pour les manger, Ariane n'aurait jamais rien : elle était la dernière. Mais elle avait su

faire sa réclame rien qu'avec son naturel. Elle avait vingt ans, blonde, la figure ronde, un peu de duvet doré sur le bas du visage, quelques taches de son sous les yeux bleus, des bras de fer, des seins de fer, des cuisses de fer, faisant toute seule, par le travers des grandes terres du Pavon, le travail, comme on disait, de trois gros hommes et de deux mules. Et quand un homme lui parlait d'autre chose, elle restait là, rouge comme un coq, le souffle coupé, à tout attendre, vite, avec des yeux suppliants. Mais, justement, on se disait :

« Si jamais elle se reprend, elle te détourne une baffe que ta tête en vire devant derrière, même si elle le fait pour rigoler », et, généralement, c'était fini.

Quand en en parla à l'Artiste, il resta un bon moment à se caresser les moustaches.

— Dites-lui, fit-il, que si jamais je me couche sur elle, le lendemain on la retrouve plate comme du papier à cigarettes.

Ils se mirent à rire ; mais, bien entendu, ils allèrent lui faire la commission.

— Dites-lui, dit-elle, que si je l'attrape, il regrettera la vie, tout homme qu'il est.

Le dimanche d'après, elle était là, plantée devant les deux musiciens. L'Artiste attaqua une polka, mais il eut à peine le temps de compter une, deux : il reçut son verre de vin en pleine figure. Il sauta de l'estrade. Tout le bal, criant comme un poulailler, courut dans les portes et regarda dehors à travers les vitres. Il se balançait sur elle de toute sa force, la serrant de ses deux bras dessous les seins pour la déplanter et la jeter à terre. Sans bouger, elle lui frappa un maître coup de poing juste au bas des reins, à la pointe des fesses ; d'un coup il se dressa comme un ressort et il la lâcha. Il y avait de quoi s'étonner. Elle l'étonna encore plus d'une baffe d'homme en plein menton. À partir de là, il ne tint plus compte qu'elle était une femme et il essaya froidement de la sécher sur place.

Trois mois après, ils se mariaient. Personne ne savait qu'entre-temps ils

s'étaient encore battus deux fois, seuls dans les bois : une fois où elle lui avait arraché une noix de bras avec les dents, et lui, il lui avait fait dans le ventre un bleu qui avait toute la forme d'un soulier, et une deuxième fois où il lui arracha à moitié une oreille, mais où elle l'étendit pour de bon pendant un long moment d'un coup de pied entre les jambes.

Le maître du Pavon donna cent écus. On s'étonna. On ne fait jamais de sacrifices pour la dernière. Mais le maître languissait que cette histoire finisse, et il aurait payé bien plus pour que ça finisse comme ça. Le soir de la noce, l'Artiste, qui avait cette fois un peu bu et qui le supportait moins bien que quinze ans avant, commença à rire en disant : « Tu vois que je t'ai eue. » Ariane lui cassa une bouteille de vin sur la tête et c'est comme ça qu'il fut obligé d'attendre encore un jour avant d'en avoir l'étrene.

On disait qu'ils continuaient, de temps en temps, à se mesurer, mais la preuve qu'ils ne devaient pas tout le temps se battre, c'est qu'ils eurent coup sur coup deux enfants : Marceau et Marat, et, dix-sept ans après Marat, Ariane, qu'on croyait finie, en fit un troisième : Ange, celui que les deux frères appelèrent : « Notre Cadet. »

L'Artiste tenait toujours l'Hôtel de l'Ouest. Vers 1902, 1903, à l'époque de la contrebande des allumettes, c'était même devenu une auberge qui faisait recette aux heures de nuit où elle était fermée. La contrebande eut beau jeu à travers les Hautes-Collines. C'est le pays rêvé : il y a de quoi se cacher pour tout faire.

On voyait souvent sortir de l'Ouest le Féli, un grand maigre qu'on appelait le « Sans Menton ». Il n'avait que du front et du nez allongé en avant et des yeux de renard tout petits, bien allumés mais très tristes. Il marchait mou sur des savates de corde, sans bruit, toujours le long des murs. C'était un pauvre homme, veuf et tout : c'est-à-dire qui, non seulement perd tout ce qu'il a, mais le perd salement. À la fin de 1903, les deux brigades de gendarmerie des vallées, là-bas derrière, plus cette méchante petite brigade de rien du tout des Hautes-Collines, reçurent des ordres plus sévères pour mettre fin, une bonne fois pour toutes, à ce genre de travail.

C'est également cette année-là que Jason l'Artiste, paralysé dans son fauteuil depuis six mois, comprit qu'il ne se relèverait jamais plus et que les grands chemins ouverts à travers les forêts étaient maintenant effondrés pour toujours. Il sentait déjà son cou en train de se prendre et, quand il était seul, il essayait à haute voix de faire le compte des mots qu'il ne pouvait déjà plus prononcer.

Un soir – il était une heure après minuit – on frappe à la porte : « Au nom de la loi, ouvrez ! » Il n'y avait pas de lumière dans la salle de l'auberge, il y en avait dans la cave. Ariane ferme la porte de la cave, allume la lampe à pétrole.

— Ma pauvre petite poule, dit l'Artiste, je ne peux pas t'aider.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle.

Et elle ouvrit la porte après un : « Qui est là ? » qui n'avait pas bonne odeur du tout. Au plein temps de l'Artiste, aucun gendarme n'aurait osé entrer. Ils entrèrent : ils étaient six, le mousqueton à la main.

— Vous allez à la guerre ? demanda Ariane.

Ils dirent à quelle guerre ils allaient, mais d'un ton plus haut que s'ils avaient été vraiment de sang-froid. Dans son fauteuil l'Artiste avait fermé les yeux.

— Buvez un petit coup, dit Ariane, il fait glacial ici dedans.

Elle mit devant eux six petits verres. Elle alla à la table du fond chercher l'eau-de-vie. Elle avait déjà à cette époque l'allure qu'elle devait garder jusqu'à sa mort. Elle avait perdu sa graisse de femme faite ; elle était grande, longue, elle marchait lentement avec des pieds plats, le haut du corps comme en fer.

Elle arriva devant eux avec une dame-jeanne de douze litres qu'elle tenait par le goulot. D'une seule main, avec un simple petit mouvement du poignet, elle la haussa, la renversa, lentement, la tint renversée sans trembler, sans se pencher en arrière, sans y faire attention, tout le temps de verser tout

doucement six petits verres et de les remplir exactement à ras bord sans renverser une goutte. Comme avec une bouteille d'un litre, et on n'y serait pas arrivé aussi proprement. Et, tout le temps, elle les regarda avec son oeil bleu froid sous les cheveux blancs froids d'une vieille femme qui n'a rien à perdre.

Ça dura un bon moment, et il y avait si peu de bruit que Jason l'Artiste ouvrit les yeux : « Je croyais qu'ils étaient tous partis en fumée. » Elle n'eut même pas le temps de leur dire « À votre santé ! » qu'ils souhaitaient le bonsoir et qu'ils sortaient. Il n'avait même pas été question d'allumettes. Elle reversa les six petits verres qu'ils n'avaient pas bus dans la dame-jeanne. Il ne fut plus jamais question d'allumettes.

L'Artiste mourut quelques années après. Il n'avait plus que les yeux de libres, et son fils Marceau lui donna sa dernière joie. Il avait commencé à prendre le premier métier de son père : il faisait le maquignon de mulets, mais comme un jeune homme, plus pour la gloriole que pour le gain. Et, un après-midi d'été, il vint avec une harde neuve sous le grand chêne où l'on faisait séréner l'ancien. Il ne dit pas un mot, auquel on aurait eu l'effroyable peine de ne pouvoir répondre ; il ne regarda même pas son père ; il fit comme s'il n'y avait sur toute la terre que Marceau Jason et ses mulets : ainsi le vieillard put se sentir une dernière fois entièrement libre.

Marceau fit promener les bêtes devant son père et c'était de belles bêtes, presque aussi belles que celles de l'ancien comice, sinon plus belles ! Il les avait choisies, il les fit marcher, trotter et jouer. Puis il s'en alla avec elles. Comme c'était un jour d'été un peu brumeux, il n'eut pas à s'en aller bien loin pour que le brouillard et les dernières larmes le fassent disparaître comme s'il n'avait été qu'un jeu magique.

À vingt-six ans, Marceau, sans une pincée de graisse, pesait cent deux kilos, et Marat, avec deux ans de moins, était à peu près son égal en poids. Ils étaient comme deux ours, mais alertes et vifs ; ils tournaient brusquement sur leurs talons, ils marchaient vite ; ils n'étaient pas du tout engoncés en quoi que ce soit : par exemple leurs bras n'étaient pas seulement libres de la pointe

des doigts à l'aisselle, mais ils semblaient se prolonger avec toute leur liberté jusque dans les muscles de leurs épaules. Tout ce qu'ils faisaient semblait léger ; ils donnaient eux-mêmes une grande impression de légèreté, de souplesse, et comme, malgré tout, on ne pouvait pas manquer de voir en même temps leur masse bien taillée et leur force, l'ensemble était sauvage, suivant le sens qu'on donne à sauvage dans les Hautes-Collines, c'est-à-dire l'impression que fait un loup quand on le surprend à son lit de jour, qu'il s'en redresse et qu'il s'éloigne pas à pas en tournant juste un peu la tête. En plein hiver, quand les deux frères en voulaient à un arbre, les deux haches se mettaient à voler en huit avec le bruit d'un vol de perdreaux.

Seul Marceau portait son prénom, et dans les grandes occasions son père et sa mère l'appelaient Jason, du nom de famille auquel il avait droit en qualité d'aîné. Quand on voulait parler de Marat on disait « celui du milieu ». Et, quand il s'agissait d'Ange, on disait : « Notre Cadet », parce que les deux frères l'appelaient ensemble : « Notre Cadet. »

Dès que les deux frères commencèrent à vivre comme des hommes, ils ne purent pas vivre sans le petit enfant. Il avait alors à peu près sept ans, blond comme Ariane mais bouclé comme l'Artiste. Marceau et celui du milieu en avaient faim. Ils le tiraient après leurs chausses dans toutes les rondes à travers le pays.

Il y a une grande amertume dans ces vastes forêts qui gèlent debout sans bouger, et sans bouger se recouvrent au printemps d'un énorme pelage noir. Quand l'amertume mord un Jason, il se passionne, mais un Jason ne peut avoir de passion que pour un Jason : voilà ce qui les avait tous dominés jusqu'à présent.

Marceau faisait monter l'enfant sur ses bêtes douces, mais quand il haussait le petit corps dans ses énormes mains, il lui semblait que toute sa force s'effondrait de joie ; il avait toujours peur de le laisser tomber. Il choisissait sa bête la plus douce. Il restait à côté d'elle.

Si, en traversant les grandes feuillades mortes, la bête s'empêtrait et bronchait dans des branches cachées, il l'injurait à tue-tête de sa voix de

colère, aiguë comme un cri de porc. Il jouissait d'être là à craindre quelque chose. Il n'y avait rien à craindre avec lui là à côté, et Notre Cadet, s'il n'avait pas le commencement des grosses carrures de ses frères, était en tout cas habile de ses membres et, au fond, plus fort que ce qu'on croyait. Mais qu'il était beau ! Il avait une petite bouche épaisse comme un gland rouge, et des yeux si tendres que, quand il se frottait un peu trop fort le glaucis de morve sous le nez, il se les faisait tout de suite pleurer, même s'il était en train de rire, comme un vrai cavalier, sur sa mule douce, râpé de froid et tout glorieusement sanguin sous sa peau transparente.

Celui du milieu, Marat, fut tué en 1917, au cours des petits engagements journaliers, dans les boues près de Suippes. Retournant de la guerre, Marceau retrouva sa terre chargée d'arbres, haute dans le ciel, muette d'un grand silence. Son premier travail fut de débaptiser Notre Cadet. Il l'appela : « Mon Cadet ». Après, il se maria.

TENDRESSES

Ange avait à ce moment-là seize ans. Il s'était étoffé mais, en aucune façon, il ne pouvait être comparé à Marceau. On se souvenait qu'à cet âge-là l'aîné était déjà une sorte de miracle ; Ange non. Il était solide, assez large, habile. Il avait un regard noir précis.

Marceau avait toujours eu l'ambition d'aller faire du commerce dans la vallée du Rhône ; le commerce qu'il avait tout de suite commencé à faire avec un grand sourire dès que sa bonne renommée fut bien établie : c'est-à-dire une hautaine présentation de bêtes pourries de vices, invendables, qu'il vendait à force de morgue, d'assurance et de ruse.

Les bords du fleuve étaient célèbres comme étant le pays des connaisseurs de chevaux. On avait si souvent vanté les beaux haras qui galopaient en bas dessous dans l'ombre des platanes et des ormes que Marceau était dévoré par l'envie d'aller jouer son jeu arrogant parmi les beautés. À maintes reprises, il était parti pour tenter le coup avec Marat. Mais chaque fois ils avaient été un tout petit peu éberlués par la verdure. Ils s'étaient approchés jusqu'aux lisières de la vallée, quittant les forêts noires, descendant pendant des trois, quatre jours les chemins forestiers, puis les landes ; mais, arrivés sur les derniers tertres qui dominaient le plat pays, ils avaient été chaque fois arrêtés par le spectacle d'une magnificence qui coupait les forces.

On avait une vue plongeante sur une large étendue de parcs et de pâturages verts. D'énormes platanes abritaient des fontaines, l'eau courait dans des canaux. Des châteaux assis sur de belles pelouses rondes miraient leurs façades poudrées dans des bassins bicornus. Chose fantastique : à l'ombre des arbres, il y avait des femmes désœuvrées assises dans des fauteuils !

Pour se permettre des fantaisies de ce genre, ces gens-là avaient

incontestablement une force dont il fallait se méfier. D'ailleurs, le vent, quoique puissant, ne se permettait en bas, dessous, ni désordre ni rage aveugle comme dans la montagne : il bouleversait les grands feuillages verts et souples avec une colère bien imitée mais dans laquelle Marceau, à qui il ne fallait pas en conter, reconnut sans peine les précautions que prennent les beaux messieurs quand ils s'amuse entre eux. D'ailleurs, les arbres ne gémissaient pas comme les chênes, ils se contentaient de ronronner comme des chats. Marceau se rendait compte que, dans ces endroits, la carrure ne sert pas à grand-chose. Il fallait avoir les atouts de ce jeu-là.

On ne pouvait s'empêcher de jouir de tous les gestes des étalons flamboyants. Ils vivaient de frémissements, de voltes et de sauts dans les herbes luisantes. Le regard était saisi par une roue de jambes fines, de cuisses, de crinières qui tournaient sans cesse dans le vent et la frénésie de la joie à travers l'ombre et la lumière. Des éclairs pourpres clignotaient sur le doré des bêtes. Des poulains au poil encore collé allaient embarrasser leur tête de sauterelles et leurs pattes de fils dans les rocking-chairs et les robes. Les juments venaient les lécher jusqu'entre les mains des femmes. Il y avait dans cette paix frénétique un fascinant repos.

Dès que Marceau regarda et vit Ange, il éprouva dans son coeur un repos comparable. Ce qui avait donné une faim goulue de l'enfant, ravissait maintenant dans l'adolescent. Il imposait une impression de sérénité pure et glacée. Une certaine lenteur de l'oeil qui, ainsi, appuyait longtemps son noir de goudron, en faisait comme une chose divine. Il commençait à avoir un tout petit duvet d'or au-dessus des lèvres. Les joues étaient d'un ovale parfait, un peu pointu. Ses cheveux, annelés et clairs comme des copeaux, gonflaient au-dessus de son front et de ses tempes. La peau de son visage était satinée et brune comme la coque des noisettes. Dans toute cette rouerie de beauté qui séduisait et jouait avec la vie, le menton, solide et volontaire, était toujours immobile. C'est ainsi, donc, que Marceau le retrouva. Tel, disait-il, qu'il l'avait laissé. Car, habitué aux masses de Marat, Marceau ne voyait pas les larges épaules de Mon Cadet taillées en grâce et ce buste souple et délié qui, en effet, aurait pu tenir entre les deux énormes mains jointes de l'aîné.

Il fallut peu de temps aux ruses et aux désirs de Marceau pour se rendre compte qu'il avait là un incomparable roi de carte pour la partie des grands parcs.

Ils partirent un jour de juin, et, cette fois-là, Marceau ne jeta même pas un coup d'oeil de ce dernier tertre où il s'était tant de fois arrêté avec Marat. Ils prirent la dernière descente et abordèrent carrément la vallée désirée. Ils traînaient une harde de six bêtes qu'on aurait pu appeler le rebut du diable. À risquer un coup, tant valait le risquer en plein. C'était la méthode de Marceau. Il y avait trois mules et trois mulets. Des trois mules, deux mordaient sournoisement, prompts comme des pièges à renard, avec des revertigots imprévisibles. D'ailleurs, très belles de robe et très grasses, précisément du fait que personne n'osait plus les faire travailler. La troisième était folle. Et le plus grave c'est qu'elle arrivait à le dissimuler. Des mulets, le pape lui-même n'en aurait rien pu tirer. C'étaient des menteurs. Ils faisaient tout le temps semblant. On croyait qu'ils tiraient à plein collier, mais rien ne bougeait tant qu'on n'attelait pas un cheval en flèche devant eux. Alors, à quoi servaient-ils ? Là, le cou nu et la chambrière au museau, ils marchaient paisiblement dans la bonne odeur du thym écrasé. Quand il s'agissait comme ça d'une promenade de millionnaire ils étaient toujours d'accord.

Ils passèrent ainsi devant plusieurs grilles de parcs avant de se décider. Puis, brusquement, à première vue, Marceau fit entrer toute la bande chez une espèce de baron qui se mit à rigoler. Il avait les jambes arquées comme des cerceaux de barrique dans des culottes serrées et une épingle en fer à cheval piquée dans sa cravate de chasse. Celui-là, d'un seul coup, dévoila l'astuce. « La seule chose qui m'intéresse, dit-il, c'est de voir ce jeune garçon monter cette mule folle. » Il désignait Mon Cadet. « Tu n'as pas l'air de t'en faire ? – Non, dit Mon Cadet. – Tu saurais la faire galoper dans les pâturages ? – Certes, dit Mon Cadet, pourquoi pas ? – Nous ne sommes pas le cirque, dit Marceau. Viens, petit. » Ils tournèrent bride. Et, en tournant, Mon Cadet prit son temps pour faire exécuter à sa bête, le plus naturellement du monde, un petit pas espagnol dont il avait le secret. « Hé là ! dit le baron, ne partez pas si vite. Le jeune garçon m'intéresse, tonnerre de Dieu ! – Vous n'êtes pas le

seul », dit Marceau.

Ils s'en allèrent un peu plus loin dans un bosquet de platanes et, pendant que les bêtes buvaient au bassin d'une fontaine, Marceau termina ses réflexions orgueilleuses en décrétant à haute voix qu'on avait des chances.

En effet, quelques heures après, ils avaient vendu tout le troupeau. Cela s'était fait en deux temps trois mouvements dans ces domaines où les femmes passaient l'après-midi dans des fauteuils d'osier, à suivre du regard la navigation des nuages au-delà des sycomores. La beauté de Mon Cadet avait fait tout de suite merveille comme un feu. Il était arrivé aux lisières des parcs comme une aubaine et il s'était avancé vers les compagnies semblable au dieu des mules. Le fait est que Marceau lui-même en était estomaqué ! Où diable ce garçon avait-il pris tout ça ? On ne pouvait pas savoir s'il s'arrangeait pour meurtrir la bête avec le mors ou s'il avait un sort pour dominer mais, ayant monté la plus cabocharde des bêtes, il la fit papillonner et danser, et faire des grâces. Cette bête-là avait fait gagner une pièce de cent sous à Marceau qui avait parié qu'on ne la tiendrait pas à quatre ! Il y avait de quoi rire ! Le plus drôle, c'est qu'à un moment donné Mon Cadet eut même l'air d'abandonner les rênes. Marceau en eut le souffle coupé. « La gloriole le soûle », se dit-il. Mais pas du tout. Si c'était fanfaronnade (et bien sûr que c'était pure fanfaronnade), elle était en tout cas assurée par une profonde connaissance des choses possibles, car la mule, malgré son oeil en coin et ses oreilles couchées, continua sa volte avec souplesse, avec une telle gentillesse naïve qu'on lui aurait pris la tête entre les bras pour lui embrasser le museau. « Gardez-vous-en bien », cria Marceau à une femme qui, précisément, allait le faire. Il se reprit : « Excusez-moi, dit-il, je ne dis pas que la bête est mauvaise, mais c'est de la mule, il faut toujours rester un peu sur son quant-à-soi. Excusez-moi, madame. » En lui-même il se disait : « Ce bougre-là leur fait prendre des vessies pour des lanternes. J'aime autant ne pas être là quand les vessies leur éclateront dans les doigts. »

Quand on eut tout vendu, Mon Cadet, debout dans l'herbe, resta un peu gauche, mais juste un peu, et son extrême jeunesse continuait à crever les yeux en même temps que sa beauté. Mais ce qui gonfla Marceau d'une joie

nouvelle si forte qu'elle lui coupa le souffle et la parole, c'est que, non seulement on ne pouvait pas dire que Mon Cadet se laissait séduire (il avait, quand la compagnie le serrait de trop près, ces sursauts sauvages très en honneur dans les Hautes-Collines où l'orgueil compte en premier) mais encore, à chaque instant, l'enfant, se tournant vers Marceau, le regardait avec tendresse, semblant dire : « Est-ce que tu es content de moi ? Est-ce que je te plais ? C'est de toi seul que je me soucie ! »

C'était si assuré, si bon, que Marceau, ravi, le laissa dédaigneusement un petit moment à ces dames. Jusqu'au moment où les malignes proposèrent de le faire goûter avec des confitures d'abricot. Sur le coup, Marceau regretta d'avoir permis à la plaisanterie d'aller si loin. Mais ce fut pour recevoir tout de suite la confirmation de son bonheur. Mon Cadet refusa net et grossier, plus Jason que tous les Jason réunis et, finalement, ils s'en allèrent, raides comme des empereurs. Très ironique, Marceau se paya le luxe de saluer la compagnie avec une politesse, ma foi, assez noble, que l'orgueil de sa victoire venait de brusquement lui apprendre. Cependant, il s'inquiéta. Le petit n'allait-il pas prendre goût ? Il comptait peut-être qu'on reviendrait ?

En remontant les sentiers des Hautes-Collines, Marceau dit : « Nous ne reviendrons jamais plus. » Mais on pouvait bien dire que Mon Cadet s'en fichait comme de sa première culotte. Il retournait froidement dans les hauteurs avec Marceau, gai comme un pinson. Les belles dames pouvaient toujours apporter des tombereaux de confitures – et aller se faire foutre – ajouta Marceau en lui-même.

Dans les parages de Saint-Pierre-de-la-Descente, ils furent pris par les brouillards du soir. Marceau s'inquiéta brusquement de savoir si ce petit était assez couvert. « Oui. – Halte ! dit Marceau. Ne me raconte pas d'histoires, fais voir. » Il le toucha. Parbleu : il n'avait que sa chemise sur la peau. Marceau enleva sa blouse : « Mets-toi ça, dit-il. – Et toi ? » dit Mon Cadet. Ces deux petits mots furent d'une douceur extraordinaire. Marceau lui passa sa grosse blouse et la lui serra autour de la taille avec un bout de ficelle. Mon Cadet avait un petit ventre souple qui tenait entre le pouce et l'index de Marceau. Et le long de la poitrine, en le tâtant pour voir si comme ça il serait

assez couvert, Marceau toucha l'os des côtes, les petits muscles d'oiseau qui liaient les flancs, le creux chaud des aisselles et les petites poutres des épaules déjà assez larges. Il fut tellement content, tout à coup, de toucher tout ça qu'il se mit à rire. Entre ses mains, Mon Cadet se laissait faire et souriait.

Quatre jours après son retour de la guerre, Marceau s'était marié avec Valérie Galice. Quand il l'avait prise, elle était déjà assez géante. Sa seule finesse de vierge c'étaient ses chevilles. Ce qu'on voyait de ses jambes au-dessus s'évasait tout de suite bougrement. Elle avait eu trois enfants en trois ans ; recta. Elle était devenue opulente et les planchers de bois commençaient à crier tout doucement autour d'elle quand elle se déplaçait. Ariane était restée pareille à ce qu'elle était au moment de l'aventure qui lui avait donné son surnom de « Douze litres ». Les gens de son âge retrouvaient facilement en elle l'Ariane du Pavon qu'ils avaient connue blonde et resplendissante. « Elle n'a pas bougé », disaient-ils. Ils voulaient sans doute parler de son courage et de sa force, alors oui. Pour la beauté, elle en avait gagné une nouvelle, qui rappelait l'ancienne, et était faite d'une aisance prodigieuse de gestes et d'airs quand il s'agissait de la domination. Elle habitait dans la maison de son fils et s'occupait du ménage avec Valérie. Quelquefois, quand les femmes étaient seules à la maison, il se mettait du désordre dans l'écurie. Les mulets étrangers avaient toujours peur des gémissements du vent ici dessus. Elle ouvrait la porte qui faisait communiquer l'écurie et la cuisine et elle donnait brutalement l'ordre de se taire. L'escadron obéissait tout d'un coup. Elle finissait ensuite de le calmer par des grognements d'une tendresse irrésistible. Elle habitait une chambre prise dans le grenier au-dessus de la chambre de Marceau. Souvent, pendant la nuit, on l'entendait, là-haut, marcher interminablement, pieds nus, de long en large. De son lit, Marceau alors l'appelait : « Mère ! » On l'entendait s'agenouiller, mettre sa bouche au ras du plancher et répondre : « Mon fils. » Alors, elle se couchait.

Valérie vivait dans une grasse calme. Sa ferme natale dite Cataran était là-bas dans les déserts du pays. C'était un grand soulagement pour elle d'habiter le village avec Marceau qui faisait tout à sa tête puisque c'était un Jason, mais qui avait le secret de cette tendresse des Jason, plus dominatrice, plus

irrésistible que leur force.

L'aventure des deux hommes vendant des mules folles dans la vallée du Rhône fit ici dessus le bruit qu'il faut. Pour nous qui n'avons de distraction que notre orgueil, ce fut une belle rigolade. Bonne occasion pour se rendre compte, une fois de plus, de ce que nous valons ; sans quoi, il n'y a vraiment pas, dans la vie, de quoi vivre.

Marceau ne se fit pas faute de raconter l'histoire. Il s'installait dans la salle du café à l'Hôtel de l'Ouest (tenu à ce moment-là par une nommée Violette à qui Ariane avait vendu le fonds) et on ne se lassait pas de l'entendre et de lui faire bien préciser tous les détails pour qu'on n'en perde pas une miette.

Il faisait asseoir Mon Cadet à côté de lui. Il faisait bien ressortir que c'était Mon Cadet qui avait tout fait. Tout en racontant, et en attirant ainsi l'attention sur le petit, il lui prenait les épaules dans son bras et il le serrait contre lui. Il raconta le coup qu'ils avaient fait au baron qui s'imaginait être le premier moutardier du pape ; il raconta toutes les manières que faisaient les belles dames ; enfin, il prit un plaisir extraordinaire à raconter, à voir que tout le monde regardait Mon Cadet, et à serrer Mon Cadet contre lui.

Il aimait entourer les épaules de Mon Cadet de son bras. Il en avait vite pris l'habitude. Il prit une autre habitude : le dimanche, quand Mon Cadet changeait de linge, devant l'âtre, Marceau se plantait devant lui et le regardait faire. C'était un monde ! Les bras, les jambes, la poitrine, les hanches, tout ! Marceau allait barrer la porte pour que Valérie n'entre pas. « Et attends dehors, disait-il, il n'y a pas le feu. » Mon Cadet était lisse comme un fuseau. De son ventre jusqu'aux épaules il s'élevait en s'évasant avec juste un petit quadrillage à l'endroit des côtes et sur lequel, à mesure qu'il bougeait les bras, luisaient de petites lueurs vertes dans la peau rose. Puis la chemise du dimanche couvrait tout.

Au début de l'automne, on rentra le fourrage. Après, il fallut se laver du haut en bas. On fit chauffer un chaudron d'eau. Valérie lava Ariane. Certes, par devant, les seins d'Ariane étaient secs comme de vieilles grappes et elle les cachait dans ses bras croisés, mais le dos, malgré ses soixante-deux ans,

était jeune et clair. On y voyait toujours ces branches de muscle souples qui avaient été de moitié dans la beauté de la fille du Pavon. Une fois propre, Ariane s'excusa, comme d'habitude, de ne pouvoir rendre le même service à sa belle-fille. « Mon fils te touche, dit-elle, il ne serait pas bien que je me mêle de te toucher aussi. » Bien sûr. Elle n'avait pas besoin de le répéter chaque année.

Valérie appela Marceau. Il vint la laver. Il frottait, dur. Valérie se mit à hennir comme une jument. Il dut lui claquer les fesses pour lui faire comprendre que c'était fini. « Tu y prendrais goût », lui dit-il.

Marceau appela Mon Cadet. Il le fit monter dans la bassine, il prit l'éponge de feuilles de bouleau et il dit : « Je vais t'étriller, tu vas voir. » Il fut étonné d'éprouver un contentement terrible, avant même de toucher le corps, rien qu'en approchant la main. Depuis quelque temps, il avait envie de toucher ce corps. C'était la première fois qu'il s'était retenu devant une chose dont il avait envie. Dès qu'il commença à laver son frère avec l'éponge de feuilles, il sentit qu'il prenait un plaisir inouï. Le sang Jason, habitué aux satisfactions de son orgueil, jouissait violemment, mais jamais il n'avait eu cet apaisement, ce sentiment de victoire au-dessus de toutes les autres. Une fois propre, Mon Cadet proposa de l'aider.

Il refusa et il le renvoya. Il était ivre d'être apaisé par la gloire d'un autre corps que le sien.

Avant la fermeture complète de l'hiver, il y avait encore quelques foires qu'on appelait les foires pauvres à Lachau et dans les communes de la vallée. Elles ne servaient qu'à approvisionner en cognées et en serpettes. C'étaient strictement des foires de taillandiers. On n'y faisait aucun commerce de bestiaux. L'hiver était là et qui aurait eu la bêtise de se charger de bouches inutiles à nourrir ? Pendant des mois, les bêtes à l'étable mangeraient sans travailler. Il n'était jamais question pour Marceau de se déranger ainsi en pure perte. D'ordinaire, il restait paisiblement au chaud. Cette année-là, au contraire, il avait envie d'aller voir ça. « Ne serait-ce que pour voir, dit-il. – Et qu'est-ce que tu verras ? demanda Valérie. – Mon plaisir », dit Marceau.

En réalité, plaisir de voir Mon Cadet sur sa mule soufflant une haleine de fumée dans le matin déjà gelé. Ils traversèrent ainsi les bois où les brumes se déchiraient dans les branches noires. Ils parlaient de choses et d'autres, au hasard de l'envol d'un coq ou pour un petit coup de bise qui déployait brusquement au-dessus de leur tête de grands drapeaux tumultueux de nuages noirs. Ou bien, ils se taisaient, contents d'être ensemble et surtout seuls. Cette solitude-là, c'était surtout le plus important. À la maison il y avait à s'occuper des uns et des autres et Marceau, instinctivement depuis quelque temps, se procurait mille plaisirs dans la journée à regarder Mon Cadet et à penser qu'il était seul, lui Jason, à avoir un Cadet pareil. Au milieu de ça, il fallait encore écouter les autres ou tout au moins les entendre. N'était-ce pas meilleur de chevaucher ainsi paisiblement côte à côte où, quand on se taisait, au moins on avait le temps de regarder Mon Cadet onduler doucement sur sa mule comme un serpent qui rôde. Les bruits, c'étaient les pas des mules, le bruissement des feuilles sèches dans les rameaux des chênes, le sifflement des merles, l'appel régulier des maîtres corbeaux à la pointe des escadres noires qui traversaient le ciel. Au contraire, ici tout ça était très beau ; on pouvait en parler ensemble. On s'appelait pour se montrer l'éclat vert et bleu des pluviers qui volaient en têtards à travers le treillis des branches nues. La moindre chose de la journée était une chose commune. C'était vraiment là qu'on était le mieux.

À la toute petite foire de Saint-Charles-de-la-Descente – qu'on appelait la foire-muette parce qu'au lieu d'être comme les foires d'été, pleine de cris et de parlotes, elle se serrait toute muette dans le froid de fin novembre – Marceau fit un miracle : il réussit à vendre le mulet Gaspard. Un sacré numéro celui-là. On l'avait vainement traîné tout l'été à travers le pays. Mais là, Marceau le vendit à un nommé Bellini, un Lombard fixé ici depuis plus de trente ans. Il fallut du doigté. Marceau s'était dit : « Si je vends, c'est que c'est naturel qu'on sorte ainsi, même l'hiver, Mon Cadet et moi. » Ça lui fit trouver le doigté nécessaire et même, l'affaire faite, il en restait. Non pas que Marceau ait besoin d'une excuse devant Valérie, bougre non, alors oui, il ne

manquerait plus que ça. Ni même devant lui. Là peut-être. De toute façon, la bête une fois vendue et le Bellini ayant craché au bassinet, il se sentit plus tranquille. Ça valait mieux que de rester endormi près du feu. Les faits étaient là.

Ainsi ils traversèrent l'hiver sans rester très longtemps séparés l'un de l'autre. D'ailleurs, ils n'étaient séparés – c'est une façon de dire – qu'à la maison. Mon Cadet mangeait à la place à côté de celle de Marceau et couchait dans sa chambre sourde à côté de celle de Marceau. Et ils arrivèrent à l'été ; là, alors là, à tout moment c'étaient des départs pour droite gauche, Nord et Sud, devant les hardes à travers les forêts qui se couvrirent de feuillages épais et se mirent à sentir le sureau et la clématite.

Mon Cadet profita autant que Marceau. Il était heureux comme un loir ; ayant l'air, au milieu de toutes ces cavalcades, d'être acagnardé comme une bête qui ronronne dans un abri de soleil. Il lui vint peu à peu un visage bronzé dans lequel ses deux yeux faisaient une lumière extraordinairement claire. Il se durcit et il commença à prendre cet air méprisant et muet de Marceau toisant le monde. Il ne riait qu'en regardant son frère aîné, mais là, alors, c'était une belle épaisseur de dents blanches.

Cela dura trois ou quatre ans, et il n'y avait pas de raison pour que ça finisse, sans un sacré conseil de révision qui arriva pile un beau matin. Sans blague ! ici dessus on ne fait pas du tout cas de ces choses, chaque fois ça claque sur le mollet comme un piège à renard et c'est trop tard pour tirer la jambe. Ça a tellement peu de rapport avec tout ce qu'on a ici côte à côte ! Si bien que, ça s'est vu, parfois, les conscrits font des bêtises et des grosses, puisqu'il s'est trouvé une fois, en 21, à peu près, où les trois désignés se pendirent tous les trois fort proprement au même arbre : le chêne au coude de la route qui descend vers Saint-Charles. Ce n'est pas qu'ils ont peur ; de quoi voulez-vous qu'ils aient peur ? C'est que ça les déconcerte. Ah ! il y a un très bel air pur ici dessus, et, les fonds en bas dessous, quand on les regarde, ça paraît si gras !

Dès qu'on reçut la billette, Marceau pensa tout de suite au chêne du coude

de la route. Il accompagna Mon Cadet à Lachau où se passait le conseil. Ils remontèrent naturellement pris bon et Marceau, sous prétexte cousu de fil blanc, s'arrangea pour éviter le fameux chêne en entrant au village. De tout le mois qui suivit, Marceau monta sentinelle. Puis un matin, le facteur donna l'ordre de route. Il disait que le nommé Ange Jason devait se rendre à Briançon, Hautes-Alpes, caserne d'Aurelles, pour être incorporé au 159^e Régiment d'infanterie alpine. Nommé Ange Jason, dit Marceau ! C'étaient vraiment de drôles de gens ceux qui avaient écrit le papier ! Ils n'en avaient pas assez de Marat ? S'ils en veulent encore un, qu'ils me reprennent ! Ange ! Qu'ils aillent se faire foutre ! Quel rapport ça avait, ça ! le 159^e Régiment d'infanterie alpine, avec tout ce qu'on devait encore chevaucher, botte à botte, à travers les forêts.

Ils partirent trois jours avant. Il fallait aller prendre le train à Eyguians-Orpierre. C'était en tout cas trois jours de chevauchées à travers des montagnes désertes. Le train passait à trois heures ; depuis midi ils arpentaient tous les deux le quai de la gare, déjà ivres de ces douze maisons neuves toutes modernes bâties au bord de la voie, habitées par des gens habitués au grand trafic de la route nationale qu'en plus du train on entendait rugir là-bas d'autos et de camions. Ils avaient laissé les deux bêtes de selle dans le garage de l'Hôtel Moderne. Marceau regardait loin là-bas dans l'ouest les hauts épaulements bleus au-delà desquels commençaient les Hautes-Collines où il vivait en paix avant qu'on vienne l'emmerder.

Mais tout à coup, quand le train fut annoncé et que la gare se mit à grelotter avec ses petites sonnettes, le sang Jason fit deux ou trois tours bougrement extraordinaires. « Viens, dit Marceau, attends, laisse passer ce train, on prendra l'autre, viens avec moi. Tu vas voir. » Il était devenu clair, solide comme un roc, capable de discuter le coup avec le président de la République. Il s'en foutait d'ailleurs de celui-là. Il n'était plus impressionné, oh ! certes non ! par la douzaine de maisons modernes et le chemin de fer moderne. Pas plus moderne que de beurre aux fesses. Tu vas voir : il s'était décidé à trois heures moins cinq, il avait intéressé tout Orpierre à son histoire ; à six heures tapant il avait vendu ses deux mules de selle sept mille

francs pièce, une au patron d'une tuilerie, ça, ça allait bien, mais l'autre, et ça c'était le miracle Jason : à un épicier ! Pour quoi faire, mon Dieu ! L'épicier lui-même se le demandait, ayant aligné ses sept billets de mille, secouant les oreilles pour se réveiller, n'en revenant pas.

Ils prirent tous les deux le train de dix heures du soir pour Briançon. Le wagon où ils montèrent était vide. « Couche-toi », dit Marceau. Lui, il resta assis dans un coin sans bouger et ses cuisses servirent d'oreiller toute la nuit à Mon Cadet.

Rien n'aurait pu se faire si Mon Cadet n'avait pas été lui aussi de taille. Marceau avait pris une chambre à l'Hôtel des Alpes près de la porte de Pignerol. Non seulement il avait gardé le mordant d'Orpierre, mais il l'avait fait plus beau et plus juste, à chaque instant adapté aux circonstances. Il s'était acheté un vêtement neuf cossu, et il avait pris de la lèvre inférieure une lippe en face de laquelle il était difficile de résister. Il ouvrait les portes d'où il entrait avec un grand rond de bras qui les pliait en plein contre les chambranles. Il restait une toute petite seconde de plus que ce qu'il fallait sur le seuil, avec ses 1 m 92 presque carrés, et, là-haut au sommet de la tête, un beau chapeau de feutre genre bolivar qui noircissait ses yeux et se relevait de chaque côté sur ses tempes comme l'eau coupée sur les flancs d'un bateau. Il s'était inscrit comme négociant en mulets. Il fit tout de suite deux ou trois affaires, petites, mais marquantes. Huit jours après, Savournin Charmasson, maquignon classé, pignon sur rue, signataire du contrat pour la remonte du train mulétier, s'arrangeait pour le rencontrer au Café du Commerce. Le lendemain matin, Marceau s'en alla sur le Champ-de-Mars où Mon Cadet, avec les recrues, était en train de s'initier aux mystères du demi-tour à droite. À la pause, Marceau, très ostensiblement, passa son gros bras de velours sur les épaules de son frère. Il se fit désigner et nommer le petit lieutenant qui battait ses guêtres avec sa badine, l'adjudant, deux ou trois sergents. Il s'intéressa même au caporal. « Ça va marcher », dit-il quand le sifflet rappela Mon Cadet. Il traversa très noblement le Champ-de-Mars presque à travers les files, se faisant voir comme un nez au milieu d'une figure. Il avait sa lippe ; il ne salua personne et rentra dans la ville par la porte de Pignerol. À

l'hôtel, il demanda une plume, du papier et de l'encre ; il écrivit à Valérie ; plaça vingt-quatre billets de mille sur la table près de lui, appela pour demander une bougie et de la cire, tira un petit cachet tout neuf de sa breloque de montre et fit ostensiblement une belle petite lettre chargée, qui, de cette façon, tira deux coups comme un bon fusil de chasse : un coup sur Valérie qui dirait Amen, touchée à un de ses endroits sensibles, un coup sur le patron de l'Hôtel des Alpes changé en pierre dans l'entrebâillement de la porte et qui en oubliait d'essuyer ses mains à son tablier.

Tout ça n'était rien. Et Marceau le savait : on avait affaire à forte partie. Le beau visage, ici, la belle allure et ces tendres épaules d'adolescent, qu'il avait serrées en frémissant sur le Champ-de-Mars, ça ne servait pas à grand-chose. Mais Ange était Jason de la tête aux pieds. Il ne faut pas croire que Marceau l'aimait pour des prunes. De son côté, il avait su instinctivement prendre du poil de la bête. Et de quelle bête ! Il avait aussitôt, dès les premiers jours, navigué entre les sergents, les adjudants, les lieutenants, avec cette aisance sans pitié des dompteurs de mulets. D'autant plus facilement qu'il s'était passé cette chose drôle dont ni Ange ni Marceau ne pouvaient se rendre compte, c'est que, lorsqu'on voyait ainsi Ange tout seul, il donnait une impression de force irrésistible. Si on avait dit ça à Marceau il aurait été bien étonné. Lui en réalité, sous son assurance de négociant de mulets et de chapeau bolivar, il dissimulait une terreur sans nom de savoir Mon Cadet, tendre et beau, perdu dans cette caserne où il était impossible – pour l'instant – d'aller le soutenir. C'est cette terreur qui donnait à Marceau son génie de manoeuvre et le poussait à accomplir des miracles nécessaires. Un matin, à l'heure du pansage des mules du train et de la compagnie mitrailleuse, Marceau flambant neuf, couvert des pavois de chapeau, chaîne de montre, canne, breloques, cigares et vastes épaules qu'il élargissait le plus qu'il pouvait du haut de sa hauteur comme s'il avait voulu planer comme un aigle, Marceau entra dans l'écurie de la caserne d'Aurelles, accompagné du commandant-inspecteur vétérinaire. Ange en perdit sa brosse. Et, pour compliqué qu'avait pu être tout le travail sournois de Marceau pour en arriver là, il fut payé, au-delà de tout, par le regard éperdu d'amour et d'admiration

que lui donna tout de suite Mon Cadet. Mais Marceau ne se laissa pas démonter par la joie. Il fit sa lippe et commença d'abord à examiner les bêtes. Il parlait de pair à compagnon avec le commandant-inspecteur vétérinaire. Il n'y avait pas de mystère : sauf pour les hommes de troupe. Le commandant-inspecteur vétérinaire avait trois filles et un train de maison. Il s'arrangeait dans les refontes et les remontes pour toucher du dos de la main quelques toutes petites ristournes. Marceau acheta carrément une dizaine de mules invendables ; des diablasses, des vinaigres bouillants, des esprits-de-sel qu'il s'arrangea d'ailleurs pour calmer séance tenante d'un coup de gueule qui manqua de faire foutre le commandant lui-même au garde-à-vous. Comme, dans un coin de l'écurie, ils s'étaient mis très rapidement d'accord sur la partie sournoise de l'opération, le commandant commença à penser que cet homme-là pouvait peut-être s'occuper d'une opération beaucoup plus importante. C'était le noeud de l'histoire. C'était là que Marceau voulait en venir. Depuis la veille, Savournin Charmasson avec lequel il s'était plus ou moins associé, et lui, savaient que le 14^e Corps avait besoin de la remonte complète du train et des mitrailleuses montées de seize bataillons. C'est ce que finalement, après quatre ans dégustés sur les dossiers du sergent-major, Marceau obtint pour lui et son associé. Il ne pouvait pas le faire seul, il y avait besoin de trop d'avance. Mais pour lui la question n'était pas là. Ça se voyait d'ailleurs à la façon dont il lâchait la bride. Le commandant et le scribe n'en revenaient pas. Où il voulait en venir, c'était à la chose suivante : « Vous avez ici un nommé Ange Jason ? – Peut-être. – Ne cherchez pas, il y est. C'est mon frère. Il était à l'écurie tout à l'heure. – Il fallait le dire ! – Je vous le dis. » Mais, voilà pourquoi il le disait : il allait donc s'occuper de trouver des mules pour seize bataillons, c'était entendu, des belles, des souples, de vraies jeunes filles. Il allait courir le Dévoluy, le Champsaur, le Valgaudemar et le Tonnerre de Dieu. Mais ! il aurait aimé avoir son frère avec lui. Dans les tournées. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de le lui « détacher » ? Il fut très content de ce mot qu'il avait placé soigneusement dans un coin de sa bouche depuis la veille. Souvenir du front, très utile. « Il y a de quoi rire, avec ces brutes, pensa le commandant. Si c'est tout ça, je lui détacherai le pape. » On fit sur place en un tour de main une vingtaine de

grandes feuilles signées et contresignées, on envoya chercher Mon Cadet qui était toujours là-bas, pétrifié, debout à côté de son seau à pansage, et on ne sonnait pas encore la soupe que Marceau et Mon Cadet sortaient de la caserne sur les talons du commandant-inspecteur à qui le poste présenta les armes.

Les deux frères, souffle coupé, passèrent une journée muette, à se regarder.

Après, commença une année de balades et de chevauchées à travers les grandes montagnes bleues. Cent fois, Savournin Charmasson maudit le jour où il s'était associé avec cette espèce de géant incompréhensible. Mais qu'est-ce qu'il avait dans la tête ! Impossible de lui faire comprendre qu'il n'y avait pas besoin de se décarcasser, que les pires carnes faisaient l'affaire. Pas du tout, il les choisissait comme des rubis sur l'ongle. Est-ce qu'il croyait qu'on allait lui en tenir compte ? Oh ! qu'on en tienne compte ou non, Marceau avait son idée et pour l'en faire démordre, la mère des Savournin Charmasson n'était pas encore née. Son idée c'était d'être indispensable, irremplaçable, intouchable, unique, et le patron incontesté d'une remonte comme on n'en avait jamais vue. À condition, c'était simple : Mon Cadet. On le lui laissa, bougre ! on le lui laissa. Ils partaient libres comme l'air pour des quinze, vingt jours, un mois, deux mois. Ils avaient habitué toutes les vallées au gros homme de velours et au beau petit soldat blond qui arrivaient toujours tous les deux, à cheval sur leurs mulets, descendant jusqu'au fond des combes les plus noires, remontant les pentes les plus raides, visitant un à un les villages et les chalets. Paisibles, faciles, gais, et très entendus ; l'air d'avoir tous les deux ensemble un bonheur qui ne regardait personne ; et ne gênait d'ailleurs personne. On les aimait beaucoup. S'ils avaient voulu ils auraient fait des affaires d'or. « Qui vous dit que je n'en fais pas ? » répondait Marceau. Mais leur pays c'étaient les Hautes-Collines. Ils pensèrent bien y pousser un petit vagabondage. Mais pour faire quoi ? Revoir les forêts sombres et le froid bien-aimé de leur terre sous le vent ? Ce n'était pas affaire de quelques jours. Une fois là, on n'aurait peut-être plus eu la force de repartir. Attendons que ce soit fini et bien fini.

Il n'y en avait que pour un an qui passait vite. Et Savournin Charmasson,

le commandant-inspecteur, les vallées et les montagnes furent stupéfiés par la disparition brusque et brutale des deux hommes le jour même où ce fut fini. Savournin eut beau refaire ses comptes, le commandant le pourcentage de ses ristournes. Tout était juste, plus que juste : d'une méprisante générosité. Les écuries de la caserne d'Aurelles et même d'Embrun et de Grenoble étaient pleines de bêtes à bon Dieu. Tout était recta. Ils ne laissaient pas un poil avec lequel on pût les gratter. Ils avaient disparu.

Pas de partout. Ayant repris le vieux costume des Hautes-Collines et roulé celui de Briançon en troussequin, Marceau et Mon Cadet, sur deux mulets choisis, rentraient à petites étapes dans leur pays. À mesure qu'ils s'élevaient à travers ces montagnes étranges, moins hautes que celles d'où ils venaient, mais d'une sauvagerie plus diabolique, ils commençaient à rencontrer les hêtres et les chênes et à fouler cet humus violemment parfumé qui exalte les grands sentiments simples.

Enfin, un soir, ils aperçurent à travers le grillage des forêts le balancement des vastes hauteurs qu'ils habitaient. Ils arrivèrent à l'orée pour voir devant eux tout le large du pays, depuis les fayards de Gavary jusqu'à Silence : les combes de bronze, les forêts de bronze, et l'air de glace. Ils entrèrent au petit pas dans les venelles qui tournaient le village et ils mirent pied à terre devant leur seuil au moment où la première étoile s'allumait. Dans la maison, Valérie frappait sa cuiller de bois contre le chaudron où bouillait la pâtée des porcs. Ils entrèrent. Et voilà : ils avaient gagné !

Mon Cadet commença à admirer sérieusement son frère. Jusque-là il s'était laissé faire. Il était brusquement tout chaud de joie, quand il voyait le regard de Marceau posé sur lui et ne pouvait pas s'en détacher. C'est ce qui lui avait donné sa coquetterie de petits tours de force, soit pour dompter les mules, soit pour avoir, malgré sa jeunesse, cet air fermé, entendu et froid. Il avait la ruse d'observer et d'apprendre quels étaient les gestes qui, plus que d'autres, attiraient sur lui le regard passionné de son frère. C'est ceux-là qu'il répétait le plus souvent, mais, comme il était Jason, il avait l'instinct de rendre cette répétition la plus meurtrière possible en la faisant dans une fantaisie et un rythme toujours nouveaux.

Son plus grand malheur aurait été que l'Aîné ne fasse pas attention à lui. Mais l'Aîné faisait attention à lui ; il ne faisait même attention qu'à lui et Mon Cadet n'avait de souci que pour préparer les manières qui faisaient se poser sur lui, et y rester, ce regard gris, rêveur et tendre.

À Briançon, il avait eu affaire à autre chose. Tout Jason qu'il était, il avait commencé dès l'abord à perdre pied comme tout le monde les premiers jours, dans cette caserne. Ici, les valeurs naturelles étaient renversées et un galon de laine sur la manche suffisait pour remplacer trois cents ans de victoires sur le sort dans les Hautes-Collines. La première nuit qu'il passa sur son châlit mal équilibré pendant que les petites couvertures fuyaient de chaque côté de lui, il ne cessa de penser à Jason. Il souffrait physiquement d'être séparé de lui. C'était beau qu'il soit venu jusqu'ici ; s'il l'avait laissé à la gare d'Orpierre, peut-être même que Mon Cadet se serait levé maintenant et serait allé tout éperdu se pendre avec son ceinturon à la première branche de platane de la cour. Oui, Jason était là, de l'autre côté des murs, dans la ville nouvelle. Mais qu'est-ce qu'il allait pouvoir faire ? C'est qu'il y en avait des sergents, des adjudants, des capitaines, des généraux et des généraux ! Mon Cadet ne pouvait même pas se coucher à plat sur son châlit ; chaque fois ce tas de généraux lui tombait sur la poitrine, l'écrasait et le réveillait. Qu'est-ce qu'il allait pouvoir faire, Jason ? Il ne s'agissait plus de jouer à attirer son regard ; il était le monde entier dont on venait de le séparer. Il devint cette tendre et terrifiante chose qui est plus que le monde, quand il apparut, imposant, majestueux et puissant dans l'écurie de la caserne d'Aurelles.

Ce jour-là, Marceau eut non seulement la joie de retrouver ce qu'il avait perdu et celle d'écraser facilement cette poussière de commandants et de généraux qui le privait de sommeil depuis un mois, mais le miraculeux de briller enfin, lui aussi, devant Mon Cadet. Et Mon Cadet, pétrifié devant son seau à pansage, aima tout à coup, au-delà de tout, ce maître des événements et des choses.

Les chevauchées pour la remonte à travers les Alpes furent un long paradis. Mais, malgré tout, il fallait porter l'uniforme de négociant de mulets et du soldat détaché. Les Hautes-Collines furent le paradis et la liberté.

Ils allèrent à Lachau, à la foire d'Automne, la plus importante de l'année ; la foire des paons.

À cette foire-là, on vend des paons. Il n'y en a pas cent mille ; il y en a trente ou cinquante au plus. Mais pour cette sorte de chose c'est beaucoup. Il ne s'agit pas d'acheter de la volaille ; il s'agit de s'acheter du contentement. Tous les marchands de paons sont de Saint-Hilaire. Tous les acheteurs sont des Hautes-Collines. Saint-Hilaire est un pays de coteaux, lieu de tendresses, plein de fleurs : cosmos, roses trémières, capucines de toutes les couleurs, et même des tournesols si éclatants dans le vert des prés qu'on les voit et qu'ils éblouissent depuis les lisières des Hautes-Collines. On comprend très bien que les gens de cet endroit vendent des paons. Inutile de dire ce que c'est ici, chez nous, au contraire : vert de bronze, noir et silence, à part le mugissement du vent. On comprend très bien pourquoi c'est le pays des acheteurs de paons. Non seulement le père d'Ariane, mais tous les ancêtres d'Ariane, qui sont les ancêtres de Marceau et de Mon Cadet, ont eu dans le sang une passion irrésistible pour les paons. Tellement que la ferme qu'ils ont créée et tenue s'appelle le Pavon. Certains jours, par là, en 1850, et même encore il n'y a pas très longtemps, on a vu, à la fin de certains hivers particulièrement uniformes, le village tout entier s'en aller, comme sur un mot d'ordre, jusqu'au Pavon, pour regarder les paons. Cela se produisait à la saison où, dans les pays ordinaires, apparaissent les premières fleurs de printemps. Ici, rien n'apparaît, eh bien ! on le force à apparaître avec des paons. C'est à la fois un luxe, et un défi.

Sacré tonnerre, Marceau mijotait quelque chose ! En effet, il acheta un paon pour commémorer le printemps du coeur. Il acheta un paon de petite race ; un de ceux qui restent de la taille d'un coq, mais ont la roue d'un émail plus vif que l'émail de la pluie au soleil. Il fallait bien ça pour empanacher le plus grand bonheur qu'il avait jamais eu. Il était impossible de dire jusqu'à quel point tout était neuf et rutilant. Il n'aurait pu jamais imaginer, même au plus fort de son orgueil, que Mon Cadet soit sa propriété particulière comme il était sûr qu'il l'était ; et à chaque instant de plus en plus sûr.

Il avait beau être devenu un grand gaillard doré, héritier direct lui aussi de

la grande force d'Ariane et de tous les ancêtres du Pavon, ses cheveux blonds qu'il portait longs et qui moussaient frisés autour de ses tempes étroites et de ses larges yeux d'un goudron de gentiane, l'attendrissaient toujours devant son frère au point que Marceau ne s'apercevait pas que ces épaules, qu'il aimait toujours à emprisonner dans son bras, durcissaient leurs équerres. L'amour qui avait saisi Mon Cadet dans l'écurie de la caserne d'Aurelles ne l'avait plus lâché. Il ne se laissait plus couvrir de caresses et de tendres cadeaux comme du temps de la vallée du Rhône. Mais, souvent, c'était lui, le premier, qui s'avavançait pour toucher le bras de son frère ou lui prendre la main. Il lui avait acheté sur sa bourse un de ces magnifiques fouets de Saint-Hilaire à manche court où l'aulne est tressé avec un nerf de boeuf et dont la longe de deux mètres de long, épaisse au départ comme une natte de princesse mérovingienne, se termine par une chasse en cuir de chèvre, fine comme une queue de couleuvre. Marceau le portait orgueilleusement à son poing. Il était si habile à le manier qu'un matin il tua d'un coup de lanière un petit blaireau qui essayait à l'aveugle de se dépêtrer des brumes de l'aube. Marceau avait donné à Mon Cadet une belle couverture écossaise en laine de Saint-Chaffray, qu'on pouvait plier facilement en manteau et qui retombait des épaules avec des plis d'huile. Elle ne laissait passer ni pluie ni vent et elle avait un luisant naturel qui faisait chatoyer son vert et son rouge, même en plein orage. Mon Cadet avait commandé pour Marceau chez le meilleur sellier de Lachau un mors et des ornements de museau en argent pur ; et il avait voulu qu'on ajoute deux plaques de gourmettes grosses comme des écus, sur lesquelles il avait fait marquer en relief la couronne de duc qui surmonte l'arceau des portes de la ville. Quand il reçut le cadeau, Marceau fit reluire les couronnes en les frottant sur les cuisses de ses pantalons de velours. « Ça, c'est joli », dit-il. Les couronnes se voyaient de trois mètres de loin. « Ça me plaît, ça », dit-il. Mon Cadet était à tout moment appelé par un furieux appétit à se serrer contre Marceau, à laisser le moins de place possible entre son frère et lui. Et Marceau, comme du temps où il relevait dans ses mains le corps délicieusement fondant du petit enfant de cinq ans, embrassait chaque jour de plus en plus sa fraternelle passion. Ils galopèrent botte à botte. À l'étape, Mon Cadet sautait de selle et venait aider l'énorme Marceau à

descendre. Descendu, le premier travail de Marceau, c'était d'arranger le foulard de Mon Cadet ou de lui remonter la couverture écossaise sur les épaules. Puis ils se prenaient par le bras et, sans se lâcher, ils entraient dans les foires pour faire le trafic. À l'auberge ils ne s'assoient jamais l'un en face de l'autre, mais l'un à côté de l'autre. À la fin des repas, Marceau passait son bras sur l'épaule de Mon Cadet et se reposait ainsi en fumant sa pipe. Ils allaient de pair aux bamboches des auberges mal famées : buvaient ensemble, avaient la même ivresse, et se débattaient avec elle de la même façon. De même capacité – et c'était un motif d'admiration de plus l'un pour l'autre – ils étaient généralement les seuls et les derniers à se lever de table avec un semblant d'aplomb. Alors ils sortaient, sellaient leur monture, en silence, puis partaient tout à coup ensemble pour des galops à perte de vue en pleine nuit par monts et par vaux, hurlant ensemble des hurlements de veaux qui réveillaient les chiens à un kilomètre à la ronde. Ils ne se séparaient – et tout juste – qu'au seuil des veuves de petite vertu qui vendaient du charme pour montagnards dans les ruelles basses de Lachau. Au retour de Briançon, Marceau avait tenu à y conduire Mon Cadet. Il lui avait donné tous les conseils et l'avait lâché là-dedans pour une nuit, sans souci, ayant au préalable chapitré les quatre ou cinq femmes parmi lesquelles il savait que Mon Cadet allait choisir. Lui-même, de temps en temps, il faisait là-dedans un petit extra à Valérie, mais au matin, Marceau venait frapper dans les fenêtres avec son fouet ; instantanément Mon Cadet lâchait tout, descendait l'escalier et ils repartaient tous les deux, frais et légers, vers les Hautes-Collines.

Ariane, en digne fille du Pavon, admira le paon ; mais Mon Cadet trouva dans son coeur l'utilisation de l'oiseau. Il l'habitua à monter sur les mules. Il mit derrière sa selle un petit bourrelet de cuir sur lequel l'oiseau se cramponnait. Ainsi ils l'emmenèrent partout avec eux dans leurs randonnées. Le paon supportait les galops les plus violents. Il participait à l'ivresse. Il criait de joie quand il était emporté dans ces courses farouches à tombeau ouvert dans lesquelles les deux frères avaient toujours besoin de s'assouvir.

Et souvent, quand ils étaient côte à côte lancés ventre à terre dans la houle

des plateaux déserts, l'oiseau sautait sur les épaules de Mon Cadet et ouvrait brusquement derrière la belle tête dorée sa grande roue de plumes vertes.

Marceau était fou d'orgueil.

LES COURSES DE LACHAU

Marceau, dit Jason l'Entier, se lève. C'est encore nuit noire. La fenêtre est à peine un peu plus claire que le mur. Il marche avec son gros pas d'ours, pieds nus ; les poutres du plancher crient les unes après les autres. Aussitôt l'écurie qui est juste en bas dessous se tait. Le gémissement du plancher suit le pas. Qu'est-ce qu'on commence à voir dehors ? Ses énormes épaules bouchent la fenêtre, il reste juste un petit clair au-dessus de sa tête, dans ses cheveux de sanglier gris. Sa joue gratte la vitre. Il a dû pleuvoir cette nuit ; en bas devant, la route est noire ; de l'eau luit dans les ornières. Le ciel n'est pas beau. La tête rentre dans les énormes épaules ; l'oeil s'approche de la vitre et regarde en l'air à ras des gros sourcils. Le ciel est laid. Le corps pesant respire ; le plancher craque en même temps ; le petit oeil marron regarde le ciel.

Jason Mon Cadet habite dans les remparts mêmes du village. Il est directement contre les grands chênes ; les branches épaisses se tordent près de son mur. Tout à l'heure, une pluie raide qui frappait un quartier sonore des bois l'a réveillé. C'était à quatre ou cinq cents mètres là-bas dedans du côté de Pierre Rousse. C'est la pluie courante. Il s'est levé pour allumer du feu à travers un gros fagot dans la cheminée. Maintenant il s'est rendormi. Les flammes baissent. Le lit est haut avec son sommier neuf et son matelas neuf. La lumière du feu touche la longue moustache blonde du Cadet et, dessous, la courbe pliée de la bouche ; le nez droit comme sa mère, la paupière baissée avec les cils clairs qui luisent ; le sourcil doré qui ne se voit pas dans la couleur de la peau. Il dort à plat sur le dos, la bouche fermée, les bras allongés, les mains plates allongées, les jambes allongées – il a rejeté la couverture – elles marquent toutes longues le drap neuf. Depuis un mois, Mon Cadet est marié avec l'Esther des Jacomets. Elle est allongée à côté de lui dans l'apprêt tout raide d'une chemise du trousseau de noce.

Le jour s'écarte au-dessus de toute la forêt. La lumière descend le long des branches à moitié nues ; une clarté grise est tombée dans le sous-bois et coule de taillis en taillis. Des oiseaux sautent sur les derniers rameaux des chênes et s'envolent. Un chien trouve une trace de blaireau en travers d'une route et aboie. Un boggey léger danse dans des ornières grasses. Une voix retient le cheval. Les branches basses du chêne frottent contre la capote quand la voiture doit être en train de tourner juste sous les remparts pour prendre la grande allée forestière vers Lachau. La voix lance le cheval. Les rênes claquent. Le trot s'écarte et glisse dans la boue, et les ressorts crient pendant que la bête se lance, puis le trot s'éloigne dans la forêt, dans des échos qui font claquer des trottements d'ombre dans les vallons cachés sous les grands arbres. Le silence du matin craque dans la solitude.

On secoue la porte.

— Qui est-ce ? demande Esther.

— Moi. Mon Cadet est là ?

— Oui, dit Mon Cadet.

— Viens ouvrir.

Le Cadet se lève, entre dans son pantalon de velours et va ouvrir. L'Esther remonte la couverture et se la coince sous le menton. C'est l'Entier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Mon Cadet.

— La foire de Lachau.

— Vous allez à la foire, demande Esther, raide, sa couverture coincée sous le menton.

— Habille-toi, Cadet, on va à la foire.

— Tu y mènes les quatre grises ?

— Non, je n'y mène pas les grises. Qu'est-ce que tu voudrais mener des mules le jour de la course des chevaux ?

— Vous avez besoin de lui ? demande Esther.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous allez faire à cette foire ?

— Rien.

— Où est ton gros bois ? demande l'Entier. On va faire du feu pour quand l'Esther se lèvera. Reste couchée, Esther, il fait un temps qui vous dégoûte. Je vais te faire du feu.

Le feu est plat ; sous la cendre un petit ver de braise se tord et se détord.

— Le bois coupé est dans la panier cassée, dit le Cadet.

— Parce que, dit l'Esther, mon frère devait venir aujourd'hui.

— Qui l'empêche ?

— Il voulait voir l'Ange.

— Il le verra une autre fois.

— Il veut s'entendre avec lui pour dessoucher la clairière des Grands Faillettes. Mon père nous la donne.

— Quel frère ?

— Mathurin.

— Il n'est pas assez fort pour la dessoucher tout seul ?

— Vous ne voudriez pourtant pas que mon père nous la donne et que mon frère nous la travaille.

— Et quand ce serait !... Ton fameux bois coupé, dit l'Entier, c'est du saule. C'est comme si tu voulais faire du feu avec une pattemouille. Tu n'as pas un bout de chêne par là ?

— Si, mais il n'est pas coupé.

— Donne, je te le coupe.

Il prend la cognée et il s'accroupit dans un coin sur le billot de bois pour le prendre et le porter près de l'âtre. Il a des épaules qui, de l'une à l'autre, font

toute la largeur d'un arc de grande faux à seigle. Un jour il les a mesurées. Elles font le même arc que la faux ; elles gonflent en s'approchant de la tête, et le cou est fondu dans les épaules, et la nuque est enracinée directement dans les épaules par de larges racines couvertes de poils gris drus, durs comme un morceau de peau de sanglier. Pendant qu'il porte le billot de bois près de l'âtre. Un morceau de peau de sanglier qui lui couvre toute la tête descend autour de ses oreilles, s'amasse sur ses tempes, s'aligne coupée droite juste le long de deux épaisses rides du front très étroit. Il a comme ça des cheveux qui ne tombent pas, qui ne poussent pas, qui sont exactement des soies de sanglier sauvage ; même, si on les regarde de près, ils ont le fourchu au bout ; ce qui donne à la bête ce reflet bourru. Combien de fois a-t-il dit : « regardez-les de près », on les regarde et c'est du poil de sanglier, « touchez-les », on les touche, ça en est bien ! Et quand les bêtes muent, lui il a la tête comme couverte avec de la bure de moine ; après, peu à peu sa tête redevient de sa couleur grise. Ses sourcils en sont faits aussi. Qu'est-ce qu'il y a de largeur entre ses gros sourcils et ses cheveux ? Deux doigts à peine, juste la place des deux grosses rides qui sont l'obstination, qui sont gravées, qui ne se défont jamais. Pendant qu'il met la bûche de chêne sur le billot, se redresse, lève la cognée (Esther serre son souffle, ferme les yeux), abat la cognée, fend la bûche d'un coup, et pourtant elle était dans le sens des noeuds et en reprenant la cognée près du fer cette fois, d'une seule main, d'un petit coup il refend les moitiés en moitiés.

— On va pour affaire ? demande le Cadet.

— Non, on va voir les courses.

— Ce serait quand même plus utile, dit Esther, qu'Ange voie mon frère pour ces Grands Faillettes.

— Alors, tu crois que ça n'est pas utile pour un maquignon d'aller voir des courses de chevaux ?

L'Entier est accroupi devant le feu qu'il arrange, mais il s'est tourné vers le lit. Il a tourné vers Esther sa large figure plate avec son nez caché dans les moustaches de sanglier.

Il a de petits yeux et, dès qu'ils fixent, ils sont très acides.

— Mais, dit Esther, Ange n'est pas maquignon, lui.

Et elle n'a pas bougé, mais on sent qu'elle se serre sous sa couverture et qu'elle se musse dans son creux de matelas ; même la couverture lui fait maintenant un bourrelet devant la bouche.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demande l'Entier. Plains-toi, dit-il, je te fais un feu comme tu n'en as jamais vu.

Si, elle a dû déjà en voir, mais il l'arrange bien. Il penche la tête, sa bouche sort de dessous ses moustaches, il souffle et la flamme claque et s'allonge.

— Tu ne comprends pas, dit l'Entier, que c'est une chose très importante de voir courir des chevaux.

Il se redresse, frotte ses grosses mains contre ses pantalons de velours, s'approche du lit.

— Tu en as encore pour longtemps, Cadet ?

— Non, dit Mon Cadet, je regarde s'il y a encore de la soupe.

— La soupe est toute prête, dit Esther, tu ne vas pas manger de la vieille, quand même. Je t'en ai fait de la neuve. Dans le placard, à droite, derrière les petites jarres.

— Un cheval, dit l'Entier...

Et il s'appuie sur le rebord du lit.

— ... Un cheval ce n'est pas un mulet. Mais ceux qui regardent courir un cheval, moi, je vois s'ils ont besoin d'un mulet.

Le poids de l'Entier fait pencher le lit. Esther est sur la pente pour rouler du côté où ça penche et elle se fait raide comme du bois pour se retenir.

— Ah ! trouve-moi cette soupe, dit l'Entier qui se relève.

— Dans la marmite rousse, dit Esther. Je t'ai dit à droite.

Ils ont mis la marmite au feu.

— Tu en veux ?

— Oui, dit Esther, mais alors donne-moi cette couverture-là, que je me couvre.

Elle va s'asseoir dans son lit. L'Entier la regarde d'un oeil gauche, démesuré, pendant qu'il ferme à demi l'oeil droit et avec une petite lèvre luisante qui dépasse la moustache, c'est sa façon de sourire.

— Que fait le temps ? dit-elle.

— Rien de beau.

— Pluie ?

— On ne sait pas.

— Tout à l'heure, il a plu dans la forêt. Une petite rage de cinq minutes.

— Il peut faire ça et il peut faire beaucoup d'autres choses.

— Le jour est drôle.

— Oui, c'est une espèce de drôle.

— On ne fera peut-être pas courir à Lachau.

— On fait toujours courir à Lachau, dit l'Entier. Qu'est-ce qu'on t'a appris à l'école ? On a fait courir avec la neige. Une fois on a fait courir avec dix centimètres de boue. On a fait courir en plein orage. Quand on a décidé de s'amuser, on s'amuse.

« C'est toi qui as fait cette soupe ?

— Oui.

L'Entier siffle dans ses moustaches.

— Tu es une fille en or.

— Vous l'aimez ?

— Oui. Verses-en encore un peu là-dedans, Mon Cadet.

— On n'en fait pas comme ça dans les auberges, dit Esther.

— Non, sauf à la « Dame Blanche ».

— On y va comment ? dit Mon Cadet.

— Ah ! je n'ai pas mon boggey, j'ai cassé deux ressorts l'autre soir. Du côté de la Péliissière le chemin est un massacre. Je vais aller voir si Bellini veut me prêter le sien.

— Je crois qu'il s'en sert. J'ai entendu un boggey qui tournait là-dessous tout à l'heure.

— Dans quel sens ?

— Vers Lachau précisément.

— Ah donc ! Tu es sûr que c'est un boggey ?

— Oui, un moment j'ai cru que c'était toi.

— Je ne t'aurais pas laissé.

— Je l'ai pensé. Puis, c'est un cheval qui trottait.

— Diable ! Le voilà donc parti ! Et il y va !

— Je te dis, sûrement c'est lui. Il a mis le cheval au trot après le détour.

— Sûr. Ça ne peut guère être quelqu'un d'autre. Ça, Mon Cadet, alors, ça devient intéressant.

— Quoi ?

— Le Bellini qui va à Lachau.

— Vous n'allez pas vous mêler des affaires de l'italien quand même, dit Esther.

Elle s'est de nouveau allongée sous les couvertures. Elle est avec son beau visage rond dans un oreiller qui lui retrousse tous ses cheveux noir d'encre sur les joues.

— On ne se mêle sûrement pas de ses affaires, dit l'Entier, mais qu'il soit allé à Lachau, ça me dit quelque chose. Allez, Mon Cadet, on y va.

— Couvre-toi, Ange, prends ta grosse lainière.

— Viens donc ! S'il est parti comme ça, il ne s'agit pas de rester loin derrière. J'avais compté d'y aller à pied s'il n'avait pas prêté son boggey, mais s'il y est parti, alors nous deux on va prendre une bête chacun.

— Méfiez-vous, dit Esther.

— On n'a pas à se méfier, ma fille, on n'a d'ailleurs rien à faire. Qu'est-ce que tu crois qu'on ferait ? Tu crois que je mêlerais Mon Cadet à des affaires ?

— Oui, Marceau, mais je vous dis, méfiez-vous. Soyez raisonnables. Couvre-toi, Ange, je te dis ! Prends ta lainière. Allez doucement. Ne prenez pas par travers bois, Ange. Non, sûrement, Ange, écoute-moi, Écoutez-moi, Marceau, ne le poussez pas à des choses qui ne soient pas raisonnables.

— Ne te fais pas de mauvais sang, Esther, dit l'Entier.

« Allons, il est avec moi, qu'est-ce que tu veux qu'il lui arrive !

— Oh ! dit Esther, je ne sais pas, n'importe quoi.

— Non, dit l'Entier, sûrement pas n'importe quoi. On t'a fait un bon feu, Esther. Et toi, va donc manger à ma maison. Valérie m'a dit : « Dis-lui qu'elle vienne. » Et passe donc l'après-midi là-bas, tu ne seras pas seule. Je crois qu'elles veulent faire la charcuterie, notre mère attend la Delphine de Lucian. Vous serez quelques-unes. Vas-y donc, Esther, et ne t'inquiète pas. Je vais faire prévenir ton frère pour qu'il ne se paye pas la route pour rien des Jacomets ici par ce mauvais temps.

— Couvre-toi, dit Esther à voix basse quand la porte a été refermée.

Chaque soir, maintenant, elle dénoue ses grands cheveux noirs : ils tombent, ils échappent à ses mains ; ils se reposent lourdement sur ses épaules ; ils restent là, épais et fins en train de délivrer leur odeur d'herbe sèche. Et le matin, comme maintenant, elle les reprend dans ses mains, elle les relève et elle les renoue. Elle aime s'occuper de ses cheveux. Ils sont

lourds, mais tellement fins qu'à tout moment ils embrouillent les doigts et, quand on croit les avoir noués, ils s'échappent de partout, comme l'eau fuit d'une main qui serre. C'était impossible de faire ça aux Jacomets. Il fallait se coiffer serré. Ici, il a suffi de deux nuits de liberté pour qu'ils prennent leur nature : cette souplesse lourde. Et c'est aussi depuis qu'ils ont ce reflet bleu qui arrive, quand elle tourne la tête, juste au bord du front où elle passe ses doigts et, de dessous ses doigts, chaque fois le reflet brille comme de la glace ; et à mesure qu'elle bouge la tête ce bleu luisant court sur tout le globe des cheveux et va se cacher derrière la nuque. Elle en a même froid quand elle pense qu'elle a toujours eu envie de se coiffer comme ça, lentement, là-bas aux Jacomets. Père pouvait arriver sans bruit sur ses chaussons de sagne. Il a un visage bleu rasé et, ses joues, c'est un gros os rond et un creux de peau maigre ; en travers, sa bouche qui est un long fil très mince de jus de tabac. S'il parle, on n'a plus d'autre volonté que la sienne. Ce qu'elle entendait le matin, là-bas, c'était père en train de se racler avec ce gros rasoir qui faisait tant de bruit. Et il n'y avait plus qu'à se lever pour dire oui à tout. Tout. Les Jacomets sont tout à fait dans le fond des forêts. Après le « Grand Débat » qui est la dernière ferme, il y a encore neuf kilomètres de détours et de détours à travers des arbres qui se serrent de plus en plus les uns contre les autres, s'effondrent dans des fonds de sable verdâtres, se relèvent contre des hauts de grès blêmes avant d'arriver aux Jacomets, qui est la vraie dernière ferme. Car, de là au territoire de la commune d'après, il y a qui sait combien avant d'arriver, même pas à une autre ferme, mais seulement à des champs clairs où l'on puisse sentir l'homme. On n'entend que les renards ou des bêtes qui traversent le cliquettement des pierrailles plates, et tout se tait quand elles ont entendu votre bruit sur le chemin ; et parfois il suffit de votre odeur, même pas le frottement de votre jupe quand on revient des fois du village pour être allée chercher, toujours pareil, du sel, du sucre et du tabac. Et dans ces parages vous vous croyez seule, mais non, même sans bruit, même quand tout fait silence. Surtout quand tout fait silence. Les bêtes sont couchées près de vous, près de l'endroit où vous passez. Vous passez et elles suivent votre pas quand il s'approche, quand il passe, quand il s'éloigne, avec des yeux verts cachés dans les feuilles vertes ; et des oreilles vertes qui se pointent sur votre

bruit, et des naseaux verts qui avalent votre odeur et qui se retroussent sur quelques dents blanches. Ce qui fait que, quelquefois, on les voit. Alors elles sautent, on voit du jaune en l'air et qui tombe et crève l'ombre des taillis et, après, même pas le bruit de les entendre partir loin de vous. Plus rien. Des fois on les voit et elles restent où elles sont, sans bouger, mais on distingue bien leur oeil vert d'entre les feuilles vertes. Si on entend battre le bruit de la hache, c'est un de mes trois frères. Si j'entends un char qui marche sur le chemin, c'est un de mes trois frères. Si j'entends un arbre qui froisse des feuilles et puis tombe, c'est père qui est en train de déblayer des nouveaux champs.

Les Jacomets sont au milieu de la clairière que la ferme s'est taillée en pleine épaisseur des bois. Tout autour d'elle, aux abords de ses champs, les arbres sont tellement serrés les uns contre les autres et, derrière ceux-là, il y en a tellement de serrés pareils, qu'il n'y a plus ni verdure, ni feuilles, ni rien de ce qu'on peut appeler un arbre : il y a une profondeur sombre. Les corps de bâtiments sont énormes et bas, en pierre couleur de cire d'abeille ; non seulement ils ne sortent pas beaucoup de terre, mais ils se confondait avec la couleur de la terre. Ils forment un carré et, juste en face du chemin, ils laissent une porte ronde où une charrette de foin passe sans toucher. En sortant des bois le chemin tremble entre deux ou trois champs, puis il entre dans la porte et il reste là dans la cour. Au-delà, il n'y a plus de chemin.

Elle a quelquefois essayé – elle aime toucher les cheveux, à l'école, elle touchait les cheveux de toutes les petites filles – quelquefois, dans le courant des après-midi, elle pouvait essayer. Elle était seule avec Man dans tout le large sombre des quatre corps de la ferme, généralement à côté de la fenêtre qui trouait le mur épais d'un mètre ; à coudre ; et avec la surveillance de la soupe ; ou bien à faire de la charcuterie. Man gouverne toutes les bêtes des écuries et des étables pendant le jour. C'est la maîtresse. Les brebis ne connaissent que son pas. Seule avec ma mère. Et Man s'en va gouverner les bêtes. Alors, on peut essayer de s'arranger les cheveux, de les toucher des fois, de vite les dénouer et de vite les renouer ; et comme c'est agréable ; et vers la fin de l'après-midi, il fait très sombre dans la salle, peut-être qu'on

peut essayer de les laisser un peu bouffants, on ne le verra pas. Et Man rentre. Elle pousse le feu et alors ça éclaire. Elle me dit : « Viens ici. » Je ne sais pas comment elle fait pour me les tirer si plats. Elle les serre avec ses doigts durs.

Et maintenant, pendant qu'elle remue ses hanches pour les placer quand elle serre le lacet de sa jupe, quand elle place aussi ses seins un peu gros dans le corsage pendant qu'elle le boutonne, au moindre mouvement elle sent ses cheveux libres derrière sa tête. Elle a la bouche de son père : elle lui va d'une oreille à l'autre, mais elle, elle l'a très épaisse. Si tu veux rire tu as de bons outils, tu n'as plus qu'à te chercher des raisons. On n'a qu'à la regarder, disent les femmes, pour savoir qu'elle ne s'est pas mariée pour rien. Elle aura de la famille. Elle fait tout ce qu'il faut pour en avoir et elle aime faire tout ce qu'il faut. Que rien ne vienne se mettre entre son mari et Mathurin. C'est celui des trois frères qu'elle préfère. Lui aussi était bien d'accord avec elle. Et il est jaloux : c'est agréable. Il ne faudrait pas qu'il vienne pour rien aujourd'hui. Il trouve toujours que les autres ne travaillent pas assez. C'est bien pour moi qu'il le fait s'il s'est proposé pour aider Ange. Et que rien maintenant ne puisse empêcher père de comprendre pourquoi je me suis mariée : s'il a déjà fait cet effort de nous donner les Grands Faillettes. Mais tous les soucis ne sont pas là ; ça n'est pas non plus une grande chose qu'Ange parte comme ça pour la foire de Lachau ; depuis hier soir il devait y penser sans oser le dire (s'il s'imagine que je ne sais pas comment ils font !) Et justement, voilà qu'on entend trotter des bêtes sur la route ; sûrement ce sont les leurs ; Esther va à la fenêtre. Ce qui est une grande chose, c'est justement ces soucis qui viennent, on ne sait pas d'où et on ne sait pas pourquoi, au beau milieu de la tranquillité quand tout va bien. Comment voulez-vous guérir cette inquiétude, quand il n'y a pas de raison. Des fois c'est seulement le temps. Oui, les voilà là devant qui tournent sous le chêne pour prendre l'allée forestière de Lachau. Ange est monté sur la grande mule grise ; Marceau est à cheval sur le gros cheval de labourage ; les voilà partis. L'aîné fait des gestes comme s'il voulait tout massacrer ; le voilà maintenant qui secoue la bride, et le cheval n'y comprend plus rien et s'arrête, il le talonne, le voilà reparti au trot, toujours avec ces gestes à décorner les boeufs.

Arrête-toi donc de gesticuler si tu veux que ton cheval y comprenne quelque chose. L'Ange conduit sa mule d'une main et son bras gauche pend gentiment ; il en a assez d'une main ; et même les jeux, et même cet écart des quatre fers qu'elle vient de faire, cette bête qui n'était pas sortie de l'écurie depuis plus de huit jours, même ces voltiges qu'elle fait avec le cul de travers – attention – l'Ange mène tout ça d'une seule main, sans se déranger, avec son bras gauche toujours en train de pendre gentiment. Ah ! le salaud, comme il va bien ! Et juste un peu avec sa main gauche il lui a touché la cuisse, se penchant en arrière, tirant la bride, arrêtant sa bête pour attendre le Marceau qui arrive avec toujours ses gestes : « Mais arrête-toi donc de gesticuler, Marceau, dit Esther contre la vitre, qu'est-ce que tu veux donc faire avec tes bras ? » Ils ont commencé à trotter régulièrement côte à côte dans cette longue allée forestière, toute droite entre les chênes. Maintenant, ils ne sont plus que deux cavaliers, là-bas, loin.

Le jour ne se lève pas ce matin. Le jour se refuse à se lever. Ce qui se lève de tous les côtés, c'est l'ombre. De moment en moment c'est elle qui monte. Il y en a un entassement énorme du côté de l'Est. Le silence est si grand qu'on vient d'entendre tinter deux fers du trot des cavaliers – maintenant ils ont disparu. L'allée forestière toute droite est vide.

La vieille Delphine est arrivée à une heure de l'après-midi.

— Je ne t'attendais pas, dit Ariane.

— Le fait est, dit Delphine, qu'il faut être moi.

— Tu es donc venue de Lucian à travers tout ?

— Bien obligée.

— Que fait le temps ?

— Il ne fait pas de temps du tout.

— Tu es partie à quelle heure ?

— Neuf heures. Attendre plus, c'était se faire dire de rester là-bas. Je me suis dit : « Va-t'en avant de ne plus pouvoir t'en aller. »

Les femmes ont déjà fini de manger. Valérie se nettoie les dents avec le pointu du couteau.

— Donnez-vous de la soupe, dit-elle, ça vous réchauffera.

— Je n'ai même pas froid, ma fille, dit Delphine. Je n'ai rien. Si : j'ai faim, ça oui, mais enfin, je ne suis pas mouillée, je n'ai pas froid. Il ne pleut pas, il ne fait pas froid. Je me tire un peu près du feu parce que je sue plutôt, j'ai marché vite.

— Tu as toujours bon pied, dit Ariane.

— Oui, mais j'ai marché quand même un peu trop vite, je languissais d'arriver.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il ne fait rien, c'est sombre. Dire qu'il fait quelque chose, on ne peut pas le dire. Il ne fait rien, ni pluie, ni vent, ni froid. Mais, dès que j'ai eu dépassé la Désirade, je ne sais pas, la peur m'a prise.

— Mangez votre soupe tranquille.

— Oui, mange. Tu coucheras avec moi ce soir.

— Certes, ce sera vite nuit. C'est déjà nuit. C'était déjà nuit ce matin.

— Ils savent que tu es ici.

— Ils savent que je suis quelque part. Et puis, je n'ai plus mes jambes de vingt ans.

— Même de trente.

— Oui, même de quarante, tu peux le dire.

— Vos enfants vont s'inquiéter.

— Ils ne s'inquiéteront pas pour une vieille femme, va.

— Ils savent où vous êtes ?

— Et s'ils ne le savent pas, ils feront comme s'ils le savaient.

— Oui, dit Ariane, notre époque est passée.

— Mais, dit Delphine – elle a enlevé son fichu, elle a bu un peu de jus de soupe, elle mâche une pomme de terre dans les gros mouvements de sa bouche sans dents – vous avez la nouvelle belle-fille avec vous aujourd'hui ?

— Eh oui, bonjour madame, dit Esther.

— Bonjour ma fille. Vous êtes seule alors aujourd'hui ?

— Oui, mon mari est parti avec son frère.

— Elle n'est pas seule, dit Valérie, elle est avec nous.

— C'est vrai, dit Delphine, et, en vérité, les femmes n'ont que les femmes. Regardez-moi ça si maintenant le temps est sombre. J'aime mieux être ici que tout à l'heure du côté de la Désirade.

— Valérie, demande Esther, qu'est-ce que je te fais maintenant ?

— Qu'est-ce que tu veux faire, dit Valérie, tout à l'heure on débarrassera cette table et on y mettra le cochon mort. Puisque Delphine est venue on ne va pas lui faire perdre son temps.

— Et je suis venue pour travailler, dit Delphine. C'est tout haché comme je vous l'ai fait dire ?

— Haché et salé, dit Ariane.

— Saler et poivrer, je m'en occupe, moi, dit Delphine. Alors, on pourra faire les saucisses et les andouillettes.

— Ce que tu pourrais faire, Esther, dit Valérie, ça serait de me préparer un peu ces petits-là et puis de me les pousser dehors, qu'ils aillent à l'école. S'ils restent là, ils vont encore se gonfler de graillons et de panne crue.

— Ça, dit Delphine, le fait est que ton Jules, la dernière fois, j'ai bien eu peur qu'il en crève.

— Alors, dit Esther en lui mettant sa blouse, tu manges la panne crue ?

Jules est l'aîné, avec ses huit ans. Il a une grosse ride double dressée entre les deux yeux.

Après c'est Maurice, et puis Rose et Joséphine, et Marie la dernière qui a deux ans.

— Donnez la main à Marie, des deux côtés, dit Valérie, Rose une main et Maurice une main et toi, Jules, mène-moi ça à l'école. S'il pleut à cinq heures tu mettras ton frère et tes soeurs sous le préau et tu viendras me le dire. Ne revenez pas avant cinq heures.

« Et maintenant, nous voilà tranquilles. »

Le feu flambe. Les flammes secouent les ombres jusque dans le fond de la salle, comme en pleine nuit. Ariane est partie dans le dedans de la maison.

— Tranquilles, dit Delphine... qui peut être tranquille ? Il y a ceux qui ont et ceux qui attendent. Ceux qui attendent ont à leur tour.

Ariane appelle qu'on vienne l'aider : « Esther », dit-elle. Delphine fait signe avec le doigt à Valérie :

« Viens ici. »

— Approche-toi : combien de temps qu'elle est mariée ? dit-elle en montrant là-bas d'où Esther est sortie et où passe l'ombre des flammes dans la porte ouverte.

— Un mois, dit Valérie.

— Commencement, dit Delphine.

— Vous avez vu quelque chose pour elle ? demande Valérie.

— Je n'ai rien vu, dit Delphine. Je ne me suis pas occupée d'elle.

— Attention, dit Ariane dans le couloir, et Esther trébuche contre les pieds du pétrin.

Elles entrent ; elles portent ensemble une lourde bassine.

— Le sang.

— Venez le mettre près de moi, dit Delphine. C'est un beau sang.

Elle regarde Ariane, elle lui cligne de l'oeil vers Valérie.

— Valérie, dit Ariane, va chercher la viande entière.

— Viens, dit Delphine, donne ta main, ma fille. – Elle prend la main d'Esther. – Ouvre-la, ouvre-la bien. Donne la bruyère, Ariane. – Ariane tire une branche de bruyère de la poche de son tablier. Delphine la trempe dans le sang. Elle fait tomber une goutte de sang dans la main d'Esther. – Ferme la main. Serre ton destin. Ouvre la main, ma fille. Fais voir.

Le sang écrasé a coulé dans les lignes de la main et il y fait des figures.

Delphine oriente la main d'Esther vers les flammes.

— C'est bon, dit Delphine, essuie-toi. Non, essuie-toi à mon tablier.

Valérie est revenue avec un quartier de cochon.

— Allons, dit Delphine, dressons-nous et travaillons. Ne laissez pas tomber le feu ; il ne faut pas que le gourd puisse prendre la graisse, et apportez-moi tout le bataclan.

Elle déblaie la table et les autres trois vont à la resserre chercher et apporter les terrines pleines de viande hachée et le baquet où trempent des tripes de moutons. Quand elles retournent, Delphine est penchée sur la bassine de sang.

— Fleur ? demande Ariane.

— Fleur, répond Delphine. Fleur, dit-elle comme à elle-même, et avec son doigt elle dessine dans l'air les plis et les replis de la ligne qu'elles appellent fleur et qui est le dessin de la petite moire cristalline déposée sur le sang.

Elle s'arrange pour s'approcher d'Ariane.

— Ne touche pas le baquet de tripes, dit-elle, ne les laisse pas toucher. Il faut que je sois la première à y mettre la main.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Rien !

— Alors, vous deux, ne touchez pas les tripes, dit Ariane. Delphine se les réserve.

— Tiens, place-moi ce tablier où elle s'est essuyé les mains et donne-m'en un autre. Non, plie-le en dedans, que rien ne touche la trace. Prête-moi un peigne.

— Il est derrière la glace, prenez-le.

Delphine dénoue le lacet qui attachait ses cheveux blancs en forme de queue de cheval.

Elle démêle ses cheveux.

— Le fichu vous emmêle tout si on marche un peu.

Elle les peigne, elle les tire en arrière, elle les lisse bien, elle attache dur le lacet, elle se tord un petit chignon gros comme le poing et dur comme une pierre. Elle s'est découvert un grand front, de larges oreilles et une nuque jaune et nerveuse comme le cou plumé d'une poule.

— Je me lave et je suis prête.

Elles ont installé la longue et large table devant le feu. Valérie l'a recouverte d'un vieux drap propre ; Ariane a démoulé les terrines de viande hachée. Le feu fait lever l'odeur sauvage de la chair crue. Elles sont toutes les trois en train de travailler la viande crue avec leurs mains ; et Delphine vient s'y mettre. D'abord elles ne parlent pas, elles pétrissent, écrasent soigneusement entre leurs doigts le gras et le maigre, puis de ce plaisir leur vient la pensée de la vie.

— Dernier vendredi d'octobre : foire à Lachau.

— Mes deux fils y sont partis.

— Vous saviez que l'Ange y partait aussi ?

— L'aîné était obligé d'y aller.

— Un drôle d'obligé. Mon mari n'a jamais vendu une seule bête à cette foire. Il y va les mains dans les poches.

— Il aurait bien fallu que l'Ange reste à la maison aujourd'hui. Il devait attendre mon frère.

— Quel frère ?

— Il ne s'agit pas de vendre. Tu es toujours après vendre. Tu manques de quelque chose ?

— Mon frère Mathurin.

— Je ne manque de rien, maman, mais ici nous sommes sept, vous comprise.

— Dans son métier, on fait de l'argent avec sa langue. On dirait que c'est d'hier que tu es avec l'aîné. Combien de fois ils sont venus avant le jour faire des affaires, en bas dans l'écurie, pendant qu'on les entend parler et reparler ? Il n'a pas toujours besoin d'être suivi de toute sa troupe de bêtes. Qu'il parle de sa troupe et les autres se dérangeront pour venir la voir sur place dans notre écurie.

— Ah ! Et puis, ma belle Valérie, les hommes sont des hommes. À l'âge qu'on a, Ariane et moi, on se dit bien que pas une fois on n'a compris, ni ce qu'ils pensaient, ni ce qu'ils faisaient.

— Pour Lachau, il n'y a rien à comprendre, il y va parce qu'il veut y aller.

— Ça, ma fille, c'est précisément la meilleure raison du monde.

— Mais moi, j'aurais bien aimé que l'Ange attende mon frère.

— Ce qu'on aime, ma fille, il faut se le chercher et se le trouver toute seule. Personne ne vous le cherche, personne ne vous le trouve.

— Donne-lui de mauvais conseils.

— Jamais de mauvais conseils, Ariane, tu le sais.

— Mon frère devait venir voir l'Ange maintenant. Ils étaient entendus.

— Il ne serait peut-être pas venu des Jacomets avec ce temps qui gonfle. Je ne vois rien de ce que je fais. On dirait que ça noircit encore plus sérieusement. Qu'est-ce que vous en dites ? Ariane, fais donc mettre du petit bois dans le feu.

— Mon frère serait venu par n'importe quel temps puisqu'il avait promis.

— Tu es bien d'accord avec celui-là, hé, petite ?

— Je suis d'accord avec tous, mais celui-là est bien gentil. C'est le plus près. Il y a trop de différence avec les autres. Celui-là n'a que deux ans de plus que moi.

— Il sera peut-être allé à la foire aussi.

— Mère, vous semblez croire que tout le monde est comme le mien et qu'on ne peut pas se passer d'aller à la foire.

— Dernier vendredi d'octobre, course de chevaux.

— Je suis sûre que Mathurin ne va pas à la course de chevaux et d'autant plus qu'il avait promis pour un travail.

— Toutes les années on me corne les oreilles avec cette course de chevaux.

— Ton mari vend des bêtes.

— Je le sais que mon mari vend des bêtes.

— Maman, il n'y a pas que ceux qui vendent des bêtes qui y vont. Ce matin, avant que l'Ange parte, j'en ai entendu un autre qui est parti d'ici de bien bonne heure.

— C'était qui ?

— Et même avant d'entendre chanter les paons.

— Les paons n'ont pas chanté ce matin, ma fille, tout au moins à Lucian ils n'ont pas chanté.

— Qui ?

— Bellini.

— Le vieux Bellini ?

— J'ai entendu tourner son boggey sous les chênes.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Delphine, que les paons n'ont pas chanté ?

— Ça veut dire qu'il faisait sombre.

— Ça ne veut rien dire d'autre ?

— Sombre, ça veut tout dire.

— Écoute un peu, Valérie, au lieu de parler tout le temps. Tu entends ce que dit cette fille ? Le vieux Bellini est parti le premier ce matin.

— C'est donc pour ça qu'ils sont revenus chercher deux bêtes ?

— Oui, il a dit à l'Ange : alors, allons prendre des bêtes. Il ne faut pas rester loin derrière.

— Hier soir, le mien avait dit qu'il irait emprunter le boggey du Bellini, justement. Le sien, il a cassé les ressorts, l'autre soir.

— Tu y as cru, toi ma fille, qu'il irait emprunter quelque chose au Bellini ?

— Je ne sais pas, j'ai pensé que peut-être ils s'étaient mis d'accord.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a entre ton fils et lui ?

— On ne sait pas, il t'en a parlé à toi, Valérie ?

— Il ne me parle jamais de rien. C'est votre fils.

— Allons, vous autres deux, finissez un peu de parler de fils ou de pas fils. On dirait qu'il faut tout vous apprendre. Ne savez-vous pas que les hommes sont toujours fermés ?

— Tu ne me l'apprends pas, Delphine, à moi qui suis de ton âge. Mais ce que je sais aussi bien que toi, sinon plus, c'est qu'ils ne se ferment jamais sur

du bon. C'est toujours sur du mauvais qu'ils se referment.

— Ah ! ne me dites pas que vous craignez quelque chose, maman.

— Il n'est pas question de craindre, ma fille. Je sais ce que tu vas dire, Valérie.

— Oui, je vais dire que, quand elle sera mariée depuis dix ans, elle saura ce que maintenant elle ne sait pas.

— Ce que maintenant elle ne sait pas, elle ne le saura jamais. Parce que ce n'est pas une question d'apprendre. Si elle a du coeur maintenant, elle aura du coeur dans dix ans.

— Je sais que vous dites que je n'ai pas de coeur. Elle apprendra à connaître les Jason.

— Qu'est-ce que tu as à leur reprocher ?

— Rien.

— Vous allez voir, toutes les deux, qu'à force de vous gratter vous allez vous faire cuire.

— Rien, parce que je pourrais vous en dire jusqu'à demain.

— ... et pour vous, ça ne serait toujours que rien.

— Parce que je sais me tenir à ma place. De mon temps on nous avait appris la chose une fois pour toutes. D'un côté il y a ceux qui sont dans la vie, et de l'autre côté il y a nous, les femmes. Tu aurais beau dire et redire, moi je me redirai toujours : qui sait devant quoi ils sont pour qu'ils soient ainsi obligés d'être méchants ; qui sait ce qui les empêche, pour qu'ils soient ainsi obligés de faire tous ces détours où il semble que pour nous ils sont en train de tout faire de travers. Dire contre, c'est toujours facile, ma fille. Et sur celui qui vous touche de plus près, sur celui qui vit avec vous, dire contre c'est encore bien plus facile. De mon temps, du temps de Delphine, on nous avait appris à dire pour. On nous avait forcées à dire pour. Et toute notre vie nous avons rendu service.

— Un Jason ne peut aimer qu'un Jason.

— On aime qui permet.

— C'est pareil dans toutes les familles.

— Non, Delphine.

— Si, Valérie, dans toutes les familles, il y a quelque chose et on s'imagine que c'est le plus grand malheur de la terre. Mais c'est seulement le malheur de la famille.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire que, quand c'est le vrai malheur, alors nous tombons par terre et nous mourons.

— Laisse-la, Delphine ; n'est-il pas gentil avec toi, Esther ?

— Si, ma mère.

— Vous le demandez à celle-là qui commence. Qu'est-ce que vous voulez qu'elle vous réponde ? Demandez-le-moi, à moi qui suis en train de continuer.

— Je veux dire, Valérie, que le malheur véritable n'appartient pas à une famille ; ça n'appartient à personne ; personne ne peut s'en glorifier. S'il te tombait dessus, rien que d'en sentir le vent qui arrive, tu te mettrais à crier sans savoir si c'est toi qui cries ou une bête. Tandis que maintenant tu parles tranquillement. Ah ! Les voilà les jeunes, avec le malheur, le malheur ! Attendez de savoir ce que c'est.

— Je vous en prie, finissez de parler du malheur un jour où mon Ange est parti à travers la forêt par ce temps qui ferme toutes les routes.

— Elle a raison, et justement c'est ce temps qui nous a poussées à parler de choses noires. Moi, vous voyez, par des temps comme ça...

— Tu n'as pas dû en voir souvent des temps comme ça. En soixante ans, je n'en ai jamais vu. Regardez : c'est comme un mur devant la fenêtre. Écoutez ! Arrêtez-vous de pétrir ! Il ne faudrait même pas que le feu fasse du

bruit ! Le village est mort, on n'entend plus rien ; ni un chien ni une chèvre. Tout le monde doit être dans le fond des maisons, près des feux.

— Oui, je disais bien, c'est le temps, mère peut le dire : si nous nous disputons c'est toujours quand le temps est sombre. C'est vrai que celui-là est très sombre, car ce que nous faisons n'est pas triste. Regardez-moi ces tas de viandes et de tripes, et ces seaux de sang. Qu'est-ce qu'il y a de plus beau que ça ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus beau pour nous ? Pour nous quatre ici ?

— Oui, c'est agréable de patouiller dans la viande et de préparer des choses.

— Oui, avec des épices, et du sel et du poivre.

— Oui, tiens, écrase le grain de poivre comme ça, et, quand ils y arrivent ils le mangent sans méfiance, et ça leur coupe le sifflet, la bouche ouverte. Ils en pleurent un bon moment sans pouvoir rien dire.

— Après ils se rattrapent pour dire tout ce qu'ils savent dire.

— Oui, mais ils ont eu ce qu'on voulait qu'ils aient.

— Leur préparer les choses.

— Là, mettez une pincée de muscade et dedans un grain de genièvre ; si vous voulez qu'ils vous fassent des politesses.

— Ou le girofle. À certains moments ça les décide.

— Tout ce qu'on peut faire avec de la viande et du sang !

— Mais rien que de la pétrir, sans rien faire d'autre.

— Ça me plaît de pétrir la viande.

— Au fond, c'est le temps qui nous faisait parler de choses noires.

— Aussi peut-être pour une raison que je sais.

— Quelle raison, Delphine ?

— On peut lire l'avenir dans le ventre des bêtes.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire l'avenir des gens.

— Lequel, le nôtre ?

— Nous n'en avons pas un pour nous tout seul. Le nôtre est avec celui de tous.

— Ne parlez pas de l'avenir comme ça ; quand vous en parlez, c'est une chose qui fait peur.

— Peur ou non, c'est l'avenir.

— Tout l'avenir ? Tout ce qu'on veut ?

— Ah ! Non. Tout l'avenir y est. Quand il commence, il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête, mais si on voulait le voir tout entier, on serait obligé de tout éventrer. Il y en a un peu dans chacun. Quand tu ouvres le ventre d'un lapin, tu regardes les tripes ; tu les regardes fumer ; et tu les vois bouger. Tu les vois, comment elles étaient nouées les unes sur les autres quand le ventre était vivant et tu les vois bouger maintenant que la mort met doucement la main pour les dénouer. Tout ça t'indique. Mais comment veux-tu que tout l'avenir du monde soit écrit dans le ventre d'un lapin ? Et pourquoi d'un lapin ?

— Et pourquoi pas d'un lapin, tu pourrais me dire – oui et non. Le ventre du lapin a sa part d'avenir, voilà tout. Tu regardes déjà ça. C'est déjà ça de pris.

— Vous me faites peur !

— Tais-toi, Esther, laisse-la parler. Alors ?

— Eh bien, alors, il n'y a pas d'alors, voilà.

— Oui, mais si ça ne vous dit pas ce que vous voulez ?

— Eh bien, vous vous mettez à vouloir ce que ça vous dit.

— Comment ?

— Ma fille, comment veux-tu que je te le dise. L’avenir, imagine-toi, c’est tout. Ce que tu voudrais savoir, toi, dans ce tout, ça n’est peut-être rien, tout petit, tiens, comme cette moulure de muscade là. Et il y a au contraire une chose à laquelle tu ne penses pas (l’avenir justement ce sont les choses auxquelles on ne pense pas) et c’est celle-là que tu vois, toute écrite dans le ventre du lapin. Tu crois que tu vas continuer à penser à ta moulure de muscade ?

— Vous me faites peur, madame !

— C’est pourquoi, je te dis, Valérie, tu cherches peut-être quelque chose, mais ce que tu trouves te fait passer l’envie de ce que tu cherches, il ne faut pas t’imaginer que tu marches là-dedans comme sur un chemin à midi. Tu entres dans ces choses-là comme dans une cave. Le ventre d’une bête est comme une cave. Et au moment où tu l’ouvres, quand précisément c’est le plus important, puisque du coup tu surprends la mort en train de dénouer l’écriture, le sang fait une grosse obscurité dessus le foie et les boyaux.

— Ne parlez plus, vous me faites peur !

— Laisse-la parler ! alors ?

— Toujours avec ton « alors » ! Alors rien. Un peu de l’avenir. Des fois assez pour que tu saches à peu près ce qui t’attend. Des fois pas assez, mais suffisamment pour que tu saches que quelque chose t’attend. Tu croyais que ça s’ouvrirait comme un journal ! Il y a l’odeur du ventre, il y a la vapeur. Il y a ces noeuds de tripes qui se dénouent comme si on y allait doucement à les défaire sans que tu le voies. Mais tout n’est pas là. Si tu voulais tout savoir il te faudrait ouvrir le ventre de tout à la fois. Tu serais noyée dans les tripes de tout : ça monterait plus haut que les montagnes, l’odeur de l’avenir t’étoufferait et comment te retrouver, toi, dans la fumée que ça ferait.

— Vous me faites peur : j’aurais mieux fait de rester dans ma maison toute seule.

— Écoutez, mes filles, celle qui en sait plus que vous.

— Je ne cherche pas à savoir, moi, ma mère : je cherche à me tranquilliser.

— Les tripes des hommes aussi ?

— Bien sûr, les tripes des hommes. Ah ! Qu'est-ce qu'on pourrait apprendre si on pouvait regarder dans les tripes des hommes ! Je crois qu'on en apprendrait. Je crois qu'on en apprendrait trop.

La porte s'ouvre.

Un homme est sur le seuil. Derrière lui, le temps est plus noir que son corps ; sa veste de velours est presque claire contre la forêt épaissie de nuages.

— Ma soeur est là ? dit-il.

— Je suis là, crie Esther.

— Je viens de chez toi. Où est ton mari ?

— Entrez, Mathurin, la maison ne brûle pas.

— Je n'ai pas le temps d'entrer.

— Il est parti avec son frère.

— Parti ? Il avait dit qu'il m'attendrait.

— Entrez, Mathurin. Il est parti parce qu'il avait quelque chose de plus pressé à faire.

— Il m'a manqué de parole.

— Écoute, non. Entre !

— Je n'ai pas besoin d'entrer. J'ai besoin de savoir pourquoi il ne tient pas plus compte de moi que d'un chien.

— Il m'avait dit qu'il te préviendrait.

— Il ne m'a pas prévenu.

— C'est qu'il n'a pas eu le temps.

— Et moi, j'ai le temps ?

— Nous n'avons pas à savoir si ceux des Jacomets ont le temps ou ne l'ont pas.

— Vous parlez de bien haut !

— Je parle d'où je suis.

— Je veux votre fils.

— Alors fais-le voir.

— J'arrive à travers tout ce temps.

— Il est parti pour son travail à travers le même temps que toi.

— Quel travail ?

— Ce n'est pas la peine de te répondre.

— Parce que ça serait difficile !

— Parce que je ne réponds pas aux insolents.

— Parce que le travail de votre race...

— Parce que je suis chez moi. Et que je suis la maîtresse. Et que je n'ai pas à répondre. Et que ce que nous faisons nous regarde. Et que notre race vaut la tienne. Et que nous n'avons de comptes à rendre à personne. Et que nous n'avons besoin de personne.

— Alors je me demande ce que ma soeur fait ici dedans.

— Elle est chez elle.

— Alors je la laisserai chez elle.

Il fait un pas en arrière.

Il est déjà fondu dans le noir du temps quand il ferme violemment la porte.

— Toujours s'imaginer d'être plus forts les uns que les autres ! Vouloir toujours commander les uns sur les autres ! Comme des boucs. Celui qui a mis deux hommes sur la terre s'est trompé. À tout moment, il y en a un qui trouve que les autres sont de trop. Mais moi, si on me croit vieille, on a tort.

— Il n'est pas méchant, mère.

— Tu pleures ?

— Non, je ne pleure pas, j'ai peut-être les yeux mouillés, mais je crois que c'est l'oignon.

— Il n'y a rien contre toi dans ce que j'ai dit.

— N'y pensez plus l'une et l'autre.

— Qu'est-ce qu'il voulait, somme toute ?

— Il voulait s'entendre avec l'Ange pour déssoucher la clairière des Grands Faillettes. Père nous l'a donnée.

— Le maître des Jacomets s'aperçoit donc que le monde existe.

— Vous avez aussi quelque chose contre lui, madame Delphine ?

— Rien contre lui, ma fille, au contraire. Nous avons été longtemps amis, on a dû te le dire. Et nous sommes toujours amis puisqu'on ne l'a plus vu ni entendu depuis plus de trente ans. S'il vous a donné les Grands Faillettes, ça veut dire qu'il a enfin soupiré, qu'il est enfin fatigué.

— Fatigué de quoi ?

— De ramasser toutes ces terres désertes. De s'enterrer dans son désert.

— Il l'a fait pour un bien.

— Tout le monde fait pour un bien ; tout au moins c'est rare. Et pourtant, s'il nous fallait mettre le mal sur une charrette...

— Moi, je dis que, puisqu'il leur donne les Faillettes... Toutes les Faillettes ?...

— Oui, toute la clairière, depuis Cotte-Longue jusqu'aux Décharmes.

— Alors l'Ange aurait dû attendre. C'est un beau cadeau.

— Je dois vous dire que Valérie ne m'a jamais étonnée. Pour m'étonner, il faudrait qu'une fois dans sa vie elle ne soit pas intéressée. Ne te fâche pas, je

ne te le dis pas pour que tu te fâches. C'est une qualité, ma fille, mais je te le dis.

— Je ne me fâche pas, je dis seulement que cette terre travaillée et rendue propre ferait peut-être le plus grand champ de seigle de tout le pays.

— Ne parle pas de champ de seigle aujourd'hui. Venez voir à la fenêtre ; il me semble que le temps devient terrible. Ce qui m'inquiète c'est qu'il n'y a pas de bruit ; pourtant quelque chose monte et s'épaissit.

— Essuie la vitre.

— Ce n'est pas de la buée ; c'est tout l'épais qui est dehors.

— C'est donc le ciel, tu crois, qui a caché la forêt tout autour de nous ? On ne voit plus un arbre, mais plus un arbre !

— Sauf le gros châtaignier, là sur la place. Tout seul.

— Qu'est-ce que c'est qu'on voit de rouge, entre les trois branches qui n'ont plus de feuilles ?

— Ce doit être le feu d'une cheminée dans une des maisons en face.

— Je le sentais venir ce matin sur le chemin. Comme je suis arrivée sur les hauts d'Aurifeuille, j'ai regardé et on ne voyait plus le large de Silence et, à seulement cent mètres de moi, on ne voyait plus rien ni à droite ni à gauche.

— On ne peut pas le croire.

— Depuis des années que je regarde à cette fenêtre, c'est la première fois que je ne vois pas la forêt au-dessus de la maison de Pinto. Là, devant nous.

— Même on ne voit presque pas la maison.

— Tenez, on voit cependant quelque chose de rouge.

— Il ne fait pas froid, mais tout le monde a allumé de gros feux.

— Pourvu que mon frère ne soit pas reparti seul pour les Jacomets !

— Les maisons sont devenues grises et on ne sait plus s'il y a des gens dedans.

— Écoutez ! Nos voisins, est-ce que vous les entendez monter les escaliers ou descendre ?

— Non.

— Attendez, écoutez, est-ce qu'on ne les entend pas un peu avec leur marmite ?

— Non, non : pas du tout. Comme s'il n'y avait personne.

— Il sera tout seul dans la forêt, s'il est reparti tout de suite parce qu'il était en colère.

— On ne les entend pas. On n'entend pas non plus les bêtes en bas dans l'étable.

— Et il n'y a rien là sur la place. Le village est mort.

— Retournons près du feu.

— Il ne pourra pas retrouver son chemin.

— Qui ?

— Mon frère.

— Il n'est peut-être pas reparti. Il a peut-être profité pour venir chercher du sel, et du sucre ; et du tabac.

— Il est capable d'être venu rien que pour moi.

— Il se retrouvera toujours : c'est un homme.

— Vous en parlez facilement parce que ce n'est pas un des vôtres.

— Les miens sont à Lucian, ils n'en sont pas mieux. Où est Lucian dans tout ce que tu vois là dehors ?

— Ils ont une maison.

— Il a sa colère, c'est mieux qu'une maison.

— Ne regardez plus : venez travailler.

— Mettez du bois sec dans le feu.

— Je pense à ce que tu viens de dire, Delphine.

— Quoi ?

— Tu crois donc, toi aussi, que quelque chose monte et s'épaissit ?

— C'est visible.

— Je ne parle pas de ce qui est visible.

— Moi, je peux te parler d'une chose : les paons n'ont pas chanté ce matin. Le jour d'aujourd'hui n'a pas été annoncé.

— Peut-être parce qu'il faisait sombre.

— Il ne faisait peut-être pas tout à fait aussi sombre qu'on aimerait bien se l'expliquer, ma fille. Nos paons se sont levés comme d'habitude. J'étais debout dans la cour avant eux. Ils sont allés jusque sous le portail pour regarder ce que d'habitude ils se mettent tout de suite à appeler. Allez-y mes petits gars, j'ai dit au bout d'un moment. Non. Et ils n'avaient pas plus de couleur que des pintades. Et savez-vous, après, ce qu'ils ont fait ? D'habitude, c'est le moment où ils se font voir. C'est le moment où ils s'élargissent et tu te dis : tu vas voir, ils vont péter comme des bulles de savon. Et savez-vous ce qu'ils ont fait ? Ils ont sauté sur une claie qui était contre le mur et, tout gris, sans couleurs, comme des rats, ils se sont allongés dans la lucarne de la bergerie et ils ont sauté chez les moutons là-bas dedans. Le matin était pourtant là dehors.

— Je m'approche de quelque chose qui me fait peur.

— La mort, comme tout le monde. Mais ce n'est pas ce qui empêchera la terre de tourner.

— Non, je sens venir quelque chose qui n'est pas le sort commun.

— Certes, il existe comme ça des personnes.

— Même s'il avait fait soleil aujourd'hui, même s'il avait fait le plus beau soleil de la terre, je me serais renfournée dans le fond de ma maison. Il me

semble qu'à tout moment je vais parler pour maudire le jour où je suis née.

— Mère, vous ne voulez pas dire qu'il va arriver quelque chose ?

— Je n'ai pas besoin de savoir si les paons ont chanté comme d'habitude ou s'ils sont allés chez les moutons. Je me suis enfermée ici dedans et jusqu'à maintenant j'ai pu encore faire mes gestes à mesure que j'étais de plus en plus inquiète. Mais, peu à peu, je crois qu'ici même je ne vais plus oser ni bouger ni rien dire, tellement il me semble que ça s'avance aussi librement d'ici que si j'étais toute seule dans le large des terres découvertes.

— Jusqu'ici tu n'as eu que ton compte.

— Jusqu'ici ! Si le compte ne se fait pas plus lourd.

— Quoi qu'il devienne, c'est ton compte.

— J'ai écouté craquer le village autour de moi, contre mes murs, et maintenant je n'entends plus rien, comme si les autres pouvaient avoir peur de ce qui m'arrive. Et pourtant, tu sais qu'on n'a pas souvent peur du mal qui arrive aux autres. Ou alors il faut que ce soit un mal dont on n'a pas l'habitude.

— Rassure-toi, il n'y a pas de mal dont on n'a pas l'habitude.

— J'ai vu là, à l'instant, une violence qui a fait grossir ma peur en moi-même, brusquement, plus grosse qu'un chat et elle m'a sauté à la gorge.

— Si vous voulez parler de mon frère, je peux vous dire, moi qui le connais, qu'il peut bouder peut-être farouchement pendant des années, c'est possible. Mais il est incapable de faire du mal.

— C'est en effet de ton frère que je veux parler. Mais en vérité, il ne s'agit pas de lui-même. C'est au moment où nous nous sommes fait front l'un à l'autre. Ce n'est pas lui qui me fait peur. Quoiqu'il soit peut-être un plus gros signe que le beuglement des paons. Oui, c'est au moment où nous avons été dressés l'un contre l'autre. Il y a des sortes de raisons obscures dans ma peur qui sont brusquement devenues brûlantes comme de la glace.

— Je voudrais pouvoir vous rassurer, ma mère.

— Voilà maintenant qu'elle veut me rassurer. Toi qui avais peur tout à l'heure. Parce que c'est ton frère.

— Oui, parce que c'est mon frère et que je le connais.

— Je serais rassurée moi-même s'il ne s'agissait que de ton frère en effet, même si je le connaissais pour l'homme le plus méchant de la terre. Mais écoute : c'est une chose qui impose silence.

— Ça, Ariane, on a beau écouter, on n'entend pas plus bouger que dans des tombes. À moins que ce soit le bruit de notre feu qui nous empêche.

— S'il ne nous empêchait pas, tu entendrais peut-être le bruit d'un feu. C'est tout. Je l'ai entendu, moi, tout à l'heure. Je surveille pour voir si à la fin rien ne me rassurera. Rien ne me rassurera. Même pas d'avoir entendu le feu là, à côté. Parce que ça va tout doucement s'éteindre, et l'autre là-bas à côté, il se contentera de regarder ses braises ; comme ça va s'éteindre d'une maison à l'autre dans tout le village ; comme ça va s'éteindre ici, et ça sera le silence partout ; tout le monde sera devant sa braise à la regarder. Parce que c'est sur moi que ça s'avance.

— Vous êtes toujours la même. Vous croyez qu'il n'y a que vous dans le monde. Vous croyez toujours que le monde c'est vous.

— Pour ce qui vient, oui, je crois que le monde c'est moi.

— Tu sens peut-être venir une guerre.

— C'est le plus mauvais jour de ma vie. Pourquoi a-t-il fallu que je vienne ici aujourd'hui ; j'aurais mieux fait de rester dans ma maison toute seule.

— Écoute parler cette innocente. Il me semble en effet que celle-là fait partie de mon sort.

— Ça m'aurait étonnée si tu n'avais pas essayé d'entraîner les autres avec toi.

— Est-ce que c'est mon habitude ?

— C'est l'habitude de tout le monde.

— Mais moi, est-ce que je ne t'ai pas donné cinquante fois des preuves que je peux faire mon train toute seule, même quand il s'agit de grosses choses. Tu connais ma vie.

— Un moment vient où l'orgueil nous quitte, ma vieille.

— Il n'était pas question d'orgueil.

— Si, si, quand on supporte tout tout seul, c'est toujours par orgueil.

— C'était ma nature.

— C'était ta nature d'être orgueilleuse.

— Je crois, Delphine, que vous lui dites quand même des choses qu'on ne devrait pas lui dire.

— Non, Valérie, ce n'est pas pour ça que je viens de m'en aller d'à côté de vous et que je marche. Laisse-la parler. Je donnerais dix ans de ma propre vie pour voir clair.

— La nuit est complètement tombée, mère. Est-ce qu'il ne se fait pas tard ? Quelle heure est-il ?

— Tu crois que ma nature, c'était d'être orgueilleuse ?

— Je croyais surtout que tu le savais.

— Je ne sais rien.

— On n'a jamais dit du mal de toi, Ariane, mais ce qu'on a dit souvent, c'est que tu étais l'orgueil incarné.

— Qui l'a dit ?

— Tout le monde. Et il y a bien longtemps qu'on ne le dit plus, parce que ça n'apprend plus rien à personne.

— Ça se voyait donc ?

— Je m'étonne que tu le demandes. Est-ce que tu ne te souviens plus de ta vie ?

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— C'est vrai. Tu seras sûrement la dernière à t'en rendre compte.

— Revenez ici, mère. Arrêtez-vous de marcher comme ça.

— Laisse. Laisse-moi un peu seule et que malgré tout je vous entende me parler.

— Dire que tu as fait du mal, Ariane, non.

— J'ai fait ce que j'ai fait.

— Voilà que l'orgueil te retrouve.

— Où le vois-tu ?

— Dans ce que tu viens de dire.

— Allons, j'ai voulu dire : ce qui est fait est fait et qu'il n'y a pas à revenir sur ce qui est fait.

— S'il ne s'agit que de moi, je t'en donne volontiers quittance, mais, je sais ce que tu vas dire.

— Quoi ?

— Que tu te fous de ma quittance comme de l'an 40.

— Non.

— Mère, ne marchez plus de long en large comme si vous étiez dans une cage.

— Tu dis non, mais tu penses oui. Tu as l'air de le laisser entendre.

— Non.

— Allons, dis ce que tu as à dire.

— Je ne crois pas avoir commis de crime. Je ne croyais pas que moi je devais être jugée à part. C'est la première nouvelle. Que nous soyons tous pesés et soupesés et vendus d'un côté ou de l'autre, quand notre temps de jugement viendra, d'accord, puisque c'est ce qui doit arriver pour tout le

monde. Mais je ne vois pas pourquoi moi je serais jugée vivante, et moi seule. Si ça se fait, que ça se fasse pour de grands coupables. Mais moi ?

— Tu as commandé toute seule une grande maison.

— La charge m'en a été donnée sans que je la demande.

— Mais tu ne l'as pas refusée.

— Comment le faire ?

— Comme tout le monde : en pleurant, en souffrant, en ayant peur.

— Est-ce que la charge m'aurait été enlevée ?

— Non, puisque de toute façon c'était ta charge, mais tu te serais moins satisfaite.

— Je n'aime pas les choses faciles.

— Ce n'est pas facile d'endormir le destin. Il est d'une jalousie terrible.

— Il n'y a pas de quoi.

— Il n'aime pas qu'on se mette à sa place.

— Mais, qui peut aller contre son destin ?

— Personne, seulement la volonté compte.

— Allons, à toi maintenant de dire ce que tu as à dire. Il semble que ta bouche est devenue comme un couteau. Tu me coupes là de trop petits morceaux d'un remède dont j'ai bougrement besoin. Et au fond tu as envie de parler autant que ce que j'ai envie d'entendre ; sinon plus. Allons, parle.

— Tu as toujours voulu gagner sur tout le monde.

— Sur quoi d'autre veux-tu gagner ?

— Je ne veux rien, je te dis ce que tu as fait.

— Et moi, je te dis ce que j'étais obligée de faire.

— Tu te serais fait couper en quatre plutôt que de n'avoir pas raison, à la

fin.

— Parce que j'avais raison.

— Il a fallu que chaque fois tu sois la plus forte.

— Parce que j'étais la plus forte.

— Ah ! Ariane, non, tu as besoin de dominer. Tu es la domination des pieds à la tête. Chaque fois que tu t'es mêlée de quelque chose, dans la vie, tu as toujours été la première, la commandante, la propriétaire, tu m'entends, Ariane, la propriétaire, puisque tu faisais ce que tu voulais, de tout. Est-ce que tu es capable de te souvenir d'autre chose que de toi, Ariane ? Alors, souviens-toi, remonte un peu, tu verras de quoi tu as été tout le temps la propriétaire. Tu entends, Ariane, tu entends cadette, née la dernière, propriétaire de rien, fille en surplus, celle qui avait juste le droit de bâiller-mourir. Remonte, compte, compte sur tes doigts ; si tu as assez de doigts. Ne crois pas que je sois jalouse. Tu me connais : jalouse, Delphine ? Le monde rirait. Et tu le sais. Je ne te parle pas avec colère, tu le sais aussi. Il y a trop d'endroits par lesquels nous sommes pareilles et il y a trop longtemps que nous le savons pour que tu puisses te tromper, si quelquefois, parce qu'il faut parler clair, je parle raide. Et puis quoi, mesure pour mesure, s'il s'agissait de terre nous pourrions facilement nous confronter.

— Je sais qu'il ne s'agit pas de terre. Je donnerais toutes les terres du monde pour desserrer ce qui est là et qui m'empêche de vivre.

— Ne te frappe pas la poitrine. Les terres du monde ne sont pas à toi, et puis ce serait un paiement trop facile.

— C'est ce que je dis, mais là où je suis tu ne peux pas m'empêcher de le regretter.

— Je sais que tu donnerais facilement le monde entier pour te sauver toi, toute seule. C'est bien ce que je te reproche.

— Au fond, tu me reproches ce que vous faites tous, parce que je le fais mieux. Allons, tu ne m'as pas appris grand-chose. Sauf que je dois peut-être

payer un prix terrible pour une vie simple comme tout.

— Que le jour est long, mère ! Comme c'est long aujourd'hui ! Comme il y a longtemps que nous sommes là ! Quelle heure est-il ? Voilà déjà un long moment qu'il fait nuit noire. Est-ce qu'ils ne vont pas bientôt revenir ? Mère, ne restez pas là-bas au fond, maintenant dans l'ombre, sans parler.

— C'est vrai, allons revenez. Tout ça vous a pris bien subitement. Vous n'en parliez pas tout à l'heure. Je ne vous ai jamais vue comme ça. Vous finiriez par me faire peur même à moi. Allons, revenez ici près de la table. Il y a toujours du travail. Ne restez pas cachée là-bas au fond sans rien dire. Qu'est-ce que vous faites là-bas ?

— Je n'ai pas voulu te faire de la peine, Ariane.

— Tais-toi, Delphine. Taisez-vous, vous deux, je viens tout d'un coup de comprendre le plus terrible.

— Parle. Qu'est-ce que tu as ? Parle !

— Mère, venez ici je vous en supplie.

— Laisse-moi seule ici.

« Que peut le sort contre moi ? Je suis vieille. Me faire souffrir, ça ne vaut pas la peine d'entreprendre un si grand travail sur si peu de viande maintenant. Au premier coup de marteau, il fendra l'enclume. Je me demande à quoi je pensais jusqu'à présent. Trembler pour une chose qui me menacerait toute seule ? Non, je ne risque rien, moi. Ce n'est pas sur moi. Moi, j'ai la mort, je n'ose pas parler. Il me semble que si par malheur je disais maintenant à quoi je pense...

— Parlez.

— Non, je te dis. Que je laisse sortir ce qui me gonfle la gorge et tout de suite je sais le nom de notre malheur.

— Allons, parlez.

— Mère !

— Ne me pressez pas. Ah ! vous deux, ne me pressez pas, vous deux surtout. C'est là. Je n'aurais qu'à dire un mot, non je ne le dirai pas, oh ! ça peut venir jusque dans ma bouche. Non je ne le dirai pas. Notre malheur se tiendrait debout devant nous comme un enfant.

— Parlez !

— Est-ce que je ne viens pas de parler d'enfant ?

— Si, vous venez juste d'en parler. Allons, vous voilà sortie de l'ombre là-bas au fond. Avancez-vous donc. Venez. Pourquoi vous arrêtez-vous ? Je ne vous avais jamais vue comme ça. Qu'est-ce que vous avez à nous regarder, Esther et moi ? Qu'est-ce que nous avons, qu'est-ce que c'est ? Parlez, ne restez pas maintenant sans rien dire. Oui, vous avez parlé d'enfant. Où sont les miens ? Où sont mes petits ? Esther, Delphine ?

— Ils sont à l'école.

— Mais l'heure a passé, mais c'est nuit noire. Mais quelle heure est-il ? Mais où sont-ils ?

Valérie court vers la porte ; Esther la regarde penchée en avant Delphine, d'un mouvement de tête, interroge Ariane immobile et Ariane à voix basse lui répond :

— Non, pas ceux-là, les autres.

La porte ouverte, les cinq petits enfants sont là, assis sur le seuil.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Rien.

— Pourquoi n'entrez-vous pas ?

— On a entendu la mamé qui parlait. Elle nous faisait peur.

— Allons, je ne vous fais pas peur d'habitude, et ce n'est pas la première fois que vous m'entendez parler. Viens, Marie, j'ai un morceau de sucre dans la poche.

— Vous leur avez fait peur, voyez, ils n’y vont pas. Allons, lâchez ma jupe. Laissez-moi fermer la porte. Il fait mauvais dehors. Est-ce que ce n’était pas mieux d’entrer dans la maison ? Et vous ne dites plus rien maintenant. Ils n’oseraient pas rester ici ; vous voyez ce que vous faites.

— Je ne suis plus bonne qu’à faire peur.

— Comprenez donc que les enfants ont besoin d’une maison paisible. Je veux dire qu’il ne faut pas parler de tout devant eux.

— Valérie, regardez comme ces deux-là se frottent contre ma joue. Vous avez le petit front tout froid. Mouche-toi, Joséphine, tu t’essuies le nez dans mes cheveux. Laissez-moi me relever maintenant et vous prendre. Valérie, tenez, puisque je les ai sur les genoux, donnez-moi donc la soupe des trois filles. Viens Rose, je vais la leur faire manger.

— Si vous parlez au milieu des vôtres, les vôtres vous disent de vous taire. La vieille ne sert à rien !

— Ces filles ont eu froid. Ne renifle pas, Joséphine ; tu n’as pas de mouchoir ?

— Je n’ai pas de poche.

— Tu n’as pas de poche. Voilà mon mouchoir, souffle, ne te bouche pas le nez. Rien que d’un côté. Souffle de là puis de l’autre. Essuie-toi. Marie me regarde comme si elle ne savait pas que je suis sa tante. Vous autres deux, vous le savez. C’est la plus grande qui ouvre la bouche. Ouvre la bouche, Rose.

— C’est de la soupe de quoi ?

— C’est de la soupe de pois cassés.

— Avec du pain ?

— C’est Marie qui va avoir du pain la première parce que c’est la plus petite, voilà, et qu’elle veut devenir grande comme Rose. Plus grande. Encore ton nez, toi ? Valérie, celle-là s’est enrhumée.

— Ne t'inquiète pas : sur les cinq il y en a toujours un. Alors vous deux, ne vous mettez pas comme ça dans le feu tout de suite. Il y a longtemps que vous étiez là dehors ?

— Oui.

— Alors Jules, toi qui es le plus grand, tu aurais dû quand même les faire entrer.

— C'est lui qui nous a dit de nous asseoir. Il a dit : « Il ne faut pas entrer, il faut rester là. »

— J'ai dit : « Attendez un peu. »

— Maurice, cette fois tu mangeras toute ta soupe de pois cassés, ne raconte pas d'histoires et n'attends pas qu'elle refroidisse. Tu n'as que ça à manger, et si elle est froide, tu la mangeras froide, tu m'entends ?

— Qu'est-ce que tu cherches là-dedans avec ta main, Marie ? Qu'est-ce que tu me fouilles là-dedans mon corsage avec ta bouche, je n'ai pas de lait, moi. Regardez, Valérie, regardez ce qu'elle me cherche.

— Elle aimerait mieux téter que la soupe.

— Je n'ai pas de lait, ma fille, tu as beau chercher.

— Pourquoi tu n'as pas de lait ?

— C'est les mamans qui ont du lait.

— Fais-lui voir.

— Qu'est-ce que tu veux que je lui fasse voir, Rose ?

— Fais-lui voir tes mamons pour voir si tu n'as pas de lait.

— Attention, Esther, si tu lui donnes le bout et qu'elle s'enrage, elle peut te mordre.

— Ah ! non, ne mords pas, Marie. Tu vois, il n'y en a pas. Oh ! Elle pompe de toutes ses forces. Non, laisse-le maintenant, je le rentre. Non, il n'y en a pas, je n'ai pas de lait... Je n'en ai pas maintenant, quand j'en aurai je

t'en donnerai.

— Rentre-le, Esther, les garçons te regardent.

— Oh ! Ils n'ont pas encore de gros yeux.

— Avant que la vieillesse arrive, on s'imagine qu'il y restera une joie ou deux. Il n'en reste pas, pas une. Toute la vie on fait ce qu'il faut pour devenir vieux et quand on l'est, on s'aperçoit qu'on a fait tout ce qu'il faut pour devenir comme ça, absolument rien. Si quelqu'un meurt à quarante ans tout le monde le plaint ; si quelqu'un continue à vivre à soixante-dix ans, on trouve que c'est bien. Et il est plus malheureux que s'il était mort. Quand on est mort, au moins on ne voit plus, on ne sait plus, on ne parle plus. On se mêle de ses propres affaires, on n'a plus besoin de se mêler des affaires des autres. Tout ce qui peut arriver arrive ; on n'a plus besoin de s'en occuper. Mais celui qui devient vieux au milieu d'une famille continue à avoir toujours besoin de tout faire ; il est comme un âne qui voudrait tricoter des bas. Oh ! la jeunesse est aussi bête. Est-ce que ça vaut seulement la peine de naître ?

— Que dites-vous, mère ?

— Et vous, Delphine, vous devriez vous reposer pendant qu'on donne à manger aux petits.

— J'aime mieux travailler. Mais c'est vrai, maintenant qu'il fait nuit on n'a plus à se demander s'il fait plus noir ou moins noir que ce qu'il doit faire. Allons, les choses sont encore mieux arrangées que ce qu'on croit.

— Oui, peut-être qu'il s'agit seulement de faire comme des agneaux et de jouer à se casser les pattes.

— Tiens, Valérie, ce que j'aimerais par exemple c'est que tu me donnes à boire.

— Qu'est-ce que vous voulez boire, Delphine ?

— Si tu as de l'eau-de-vie blanche, donne-m'en dans un grand verre.

— Servez-vous.

— Sers-moi, j'ai les mains faites de viande. Tu peux verser. Mets-en, qu'il y en ait.

— Vous buvez vraiment ça comme un homme. Ça a l'air de vous avoir fait du bien. Vous voilà toute redressée.

— Oui, c'est bon pour les vieux. Ça tue cette espèce de froid qu'on a tout le temps dans le corps comme une amande. Vas-y donc un coup toi aussi, Ariane.

— Oh ! moi, j'en bois surtout quand je vais dehors.

— Eh bien ! il me semble qu'avec tout ce que tu dis, c'est comme si nous étions dehors. Bois un coup.

— Donne, tout compte fait. Ça vaut sûrement mieux que de manger à notre âge.

— Et pour ces petites, là, qu'est-ce que je leur donne après la soupe de pois cassés ?

— Va au placard et prends du beurre et fais-leur une tartine à chacune. Et mange un morceau toi aussi, Esther.

— Je n'ai pas faim, j'ai l'estomac serré, j'aurais plutôt envie de pleurer que de rire si ce n'étaient pas ces trois-là. Regarde-moi ça si ça mange !

— Allons, tu as raison, Delphine, c'est notre pain en bouteille. Donne-m'en encore un peu. Pour nous autres qui sommes vieilles, cette bouteille, c'est notre coeur.

— Alors, ne commencez pas à vous servir de votre coeur comme si c'était votre main ou votre bras, ou n'importe lequel de vos membres d'usage. Ça n'est pas du tout pareil, et allez doucement. Si vous voulez durer longtemps, ne vous mettez pas à vous servir tout le temps de votre coeur. Il me semble que ça en fait encore un bon plein verre.

— Occupe-toi de tes affaires, je t'ai déjà dit que toi, ça n'est pas le coeur qui t'étouffe. Les femmes comme toi, ça les endort. Mais laisse donc, les

femmes comme nous, ça nous réveille.

— Ne parlez pas si fort, Marie vient tout d'un coup de s'endormir sur moi et je crois que les deux autres vont tomber la bouche pleine.

— Je ne suis pas ici pour vous plaindre l'eau-de-vie de votre fils.

— Oui, laisse-le me donner encore quelque chose, ne serait-ce que ça. Qu'il me donne donc du coeur avec une eau-de-vie qu'il a faite. Qu'il me donne donc de quoi le supporter.

— Je crois, Delphine, que vous avez eu une drôle d'idée de demander de l'eau-de-vie.

— Ça peut te paraître drôle, mais je t'ai demandé exactement ce qui me faisait besoin. Tu as de bons paquets de graisse, toi, pour te couvrir la poitrine ; nous, il n'y en a pas l'épaisseur d'un papier et, dessous, il ne fait pas chaud suivant le vent qui souffle.

— Vous ne pouvez pas savoir.

— On sait plus que ce que vous croyez. C'est toujours la même chose. Vous vous imaginez d'être les seules. C'est facile de dire que les autres, rien ne les touche.

— Alors, bois un coup toi aussi.

— Mais nous, en même temps, il faut que nous fassions la soupe. Et il faut que nous fassions les lits de tous. Et nous n'avons pas le temps de gueuler, la patte en l'air comme un chien qui s'est pris dans un piège. Nous, c'est le temps qui nous manque. Autrement, toutes vos histoires, on les connaît aussi bien que vous.

— Chut ! Valérie, regarde donc tes trois filles. Qu'est-ce qu'elles ont récolté comme sommeil ! Viens m'aider.

— Attends, je viens. Soutiens donc la tête de la petite : elle va s'engorger, elle tousse et elle se réveille. On va aller coucher ces trois-là. Méfie-toi que Joséphine ne te glisse des bras. Elle dort tout de suite comme un plomb. Donne-la. Laisse-la aller maintenant sur mes genoux. Pousse-moi un peu la

Rosette là, que je la prenne aussi, je peux les porter toutes les deux. Soutiens la tête de la Marie. Quand les grandes se réveillent, elles se rendorment tout de suite. Mais la petite, si elle quitte son sommeil on ne la rendormira pas de la nuit.

— Tu ne vas pas pouvoir porter ces filles-là ensemble.

— Je peux très bien les porter, là, couchées dans mes bras. Vos enfants ne sont jamais lourds. Tenez, vous autres deux, rendez-vous compte si nous pouvons faire des fantaisies, nous, avec des enfants dans les bras. On va les monter. Ouvrez-nous la porte sans faire de bruit si vous êtes encore capables de faire simplement quelque chose.

— Ne parle pas tant toi-même.

— Elle a du bec.

— Ça ne lui manque pas.

— Alors, maintenant, dis-moi ce que tu crains.

— Je n'ose pas parler. Il y a encore les deux garçons là.

— Tu n'as pas besoin de le crier. Viens là à côté de moi. Travaille et parle.

— Je voudrais le crier que tout le monde l'entende.

— Dis-le-moi doucement. Tu crains un malheur ?

— Je crains un grand malheur.

— Tu as parlé d'enfants tout à l'heure, mais pas ceux-là. Alors, lesquels ?

— Les miens.

— Tes hommes ?

— Oui : l'Entier et l'Ange.

— Si ça regarde l'Entier, alors comme tu dis, ça pourrait être quelque chose !

— Ce que je sens venir nous fera maudire la vie.

— Ça a du rapport avec l’Italien ?

— Non.

— Tu es bien catégorique.

— L’Italien, qu’est-ce que tu veux que ce soit ? Je ne sais même pas s’il y a entre eux de quoi avoir envie de le tuer. Et quand ça serait ? Il m’en faut plus pour me glacer comme je suis maintenant. Touche mes mains.

— Tu me fais peur. Ici dedans vous parlez de tuer comme si c’était naturel. Vous êtes quand même une race ! Ne vous étonnez pas si le malheur vous cherche.

— Ne sois pas si fière, le malheur me cherche mais il finit par trouver tout le monde.

— Tais-toi, elles sont là.

— Et si un soir l’Ange passait la nuit dehors (je ne dis pas ça pour qu’il le fasse, mais si c’était malheureusement obligé) il faut me prêter ta petite Marie ; je la couche avec moi.

— Dès qu’elle est dans le lit, elle a tout de suite ses petites mains en coquilles.

— Et elle m’a frotté ses cheveux contre ma bouche ; on dirait des plumes de pigeon.

— Et vous, les deux garçons, dans un moment vous allez aussi me ficher le camp à la chambre.

— D’autant plus qu’il a l’air d’être tard.

— Le jour a passé vite.

— Jamais il n’a été si long.

— Attendez, le jour n’est pas encore fini.

— On ne peut pas savoir l’heure qu’il est ? Rien ne le dit.

— Seulement, moi je dis que l’Ange devrait être revenu maintenant. Il sait

qu'il m'a laissée toute seule. Et puis, il fait nuit aussi à Lachau.

— Il ne fait jamais nuit à Lachau.

— Il fait nuit partout.

— Oh ! non, il ne fait jamais nuit dans Lachau. En 5, quand mon plus jeune s'est cassé la jambe, on l'a mené de nuit à Cosmes voir M. Gallician. On part d'ici : la nuit. Dans la forêt : la nuit ; rien que notre charrette. Au col de Mévouillon : la nuit. À Saint-Charles-de-la-Descente : la nuit. Dans la plaine : la nuit. Dans les champs plats : la nuit ; rien que nous qui marchions au pas. Mon plus jeune s'est cassé la jambe à deux endroits et il crie. Albéric mène le cheval par le museau ; moi je pleure derrière la charrette. La nuit. Partout où nous passons c'est la nuit. Mais tout de suite après l'embranchement pour Cosmes nous entrons dans Lachau. C'était l'heure où ici plus rien ne bouge. C'était peut-être minuit sonné. Nous passons le pont. Il y avait des lumières sur la place. Dessous les arcades le Bar Pernod était ouvert. En entendant crier mon plus jeune, ils sortent tous. Il y avait au moins quinze rouliers et leurs charrettes étaient attelées de chevaux tous réveillés sous les platanes du large endroit où les routes partent dans toutes les directions. C'était l'heure où ici plus rien ne bouge et où les chevaux dorment, et notre cheval dormait en marchant. Là, ils étaient tous réveillés avec leurs grands colliers à clochettes et à tout moment ils faisaient sonner leurs colliers en remuant les pattes et en secouant la tête, parce que c'était plein de mouches comme ici en plein jour. Il y avait des lumières dans les feuilles des platanes. Les oiseaux étaient tous réveillés. Ils venaient manger la saleté des chevaux et jusque dans les sacs d'avoine. Albéric a failli marcher sur des pigeons. C'était plus de minuit. C'était la nuit. C'était au moment où ici plus rien ne bouge. Ni ici, ni dans la forêt, ni à Mévouillon, ni à Saint-Charles-de-la-Descente. Le patron du Bar Pernod est sorti avec son tablier bleu. Ils nous ont fait arrêter. Ils nous ont demandé ce qui arrivait. Ils ont dit à mon plus jeune de ne pas crier. Ils nous ont apporté trois cafés tout prêts, tout en train de fumer ; bouillants ; à minuit passé ; sans attendre le temps de le faire chauffer.

Il était tout bouillant, tout prêt, à minuit passé. Trois tasses : une pour chacun. Le feu ne s'éteint jamais. Les oiseaux se battaient dans les platanes. Les chevaux étaient raides prêts à partir, tous réveillés. Tout le monde était réveillé. Les rouliers nous passaient de l'un à l'autre, de l'Albéric, à moi, à mon plus jeune. Ils allaient de l'un à l'autre. Ils me parlaient, ils lui parlaient, ils parlaient à mon homme, à moi, à mon plus jeune, à mon homme ils demandaient si ça faisait mal, ils disaient que M. Gallician allait arranger ça. Ils me disaient qu'il fallait que je boive un bon coup de blanche, moi, parce qu'une femme, et puis la mère, ça me remonterait, à cause du mauvais sang. Ils allaient, ils parlaient, ils faisaient tout ce qu'il y avait à faire autour de moi, et d'Albéric et du cheval, tous les trois – nous autres un peu endormis malgré tout, parce qu'on est d'ici, où à cette heure-là plus rien ne bouge. Bien que le plus jeune se soit cassé la jambe en deux endroits, oui, ils m'ont forcée à boire. Ils nous ont dit d'aller maintenant. Qu'on n'en était plus qu'à six kilomètres, que la route était plate, que ça n'allait plus sursauter tout le temps dans des ornières et faire mal au petit. Il y en avait qui partaient et qui arrivaient tout le temps sur la place, qui attachaient les chevaux aux arcades, qui entraient au Bar Pernod et trois autres tout ouverts aussi, pleins de lumières, qui venaient voir, qui nous parlaient, qui ont dit à Albéric de mettre un gros sac plié sous la jambe du plus jeune, qui ont aidé à le faire avec des mains bien réveillées, doucement. Ils avaient dit : « Nous ne te ferons pas de mal. » Ils n'ont pas fait un centime de mal. Il y en a trois qui ont détaché leurs charrettes et qui ont dit qu'ils partaient avec nous. Et ils sont partis avec nous pour leur roulage, pour nous accompagner jusqu'à Cosmes. C'était leur route. Pour que nous ne soyons plus seuls. Un devant avec sa charrette et son gros fanal, et il criait : « Daïzé ! » pour prévenir quand la route était mauvaise. Les deux autres nous suivaient et ils venaient me tenir compagnie, et parler au plus jeune qui ne criait plus. On a comme ça traversé tout Lachau, de haut en bas, du pont de la place des Arcades, puis la rue des magasins.

Il y en avait encore d'ouverts, des bourreliers pour vendre des longes de fouet, des courroies, des cordiers avec des rouleaux de cordes. C'était bien plus de minuit sonné. On a passé devant un cordonnier qui battait la semelle

sous sa lampe. On a passé dans la rue des Hôtels. C'était tout ouvert, depuis la grande porte charretière noire ouverte sur les grandes écuries, avec, là-bas au fond, deux ou trois lanternes qui vaquaient un peu de côté et d'autre, et des fourchées de foin éclairées, jusqu'à la porte d'entrée de la table d'hôte, en haut du perron, ouverte sur le corridor avec une plante verte. Les fenêtres toutes éclairées, avec la salle là-bas dedans, on entendait le bruit des cuillères et des fourchettes. On sentait l'odeur du boeuf en daube tout le long de la rue. J'avais faim. Il y avait plus de cuisine qu'ici à midi. Et c'était dépassé minuit depuis longtemps. Il y avait plus de fourneaux de cuisine allumés dans cette nuit que chez nous dans les matinées de fête. J'avais faim. J'avais plus faim dans cette nuit qu'ici le jour, après un gros jour de travail. Tout le long de la rue on entendait le bruit des assiettes. Sur la porte de la Croix-de-Malte, il y avait la femme de cette époque : une grosse qui prenait le frais. On nous fit arrêter. Le roulier qui me tenait compagnie demanda une cuisse de lièvre pour moi. La femme me l'apporta toute chaude avec un bout de pain. Après, j'ai donné l'os à sucer à mon plus jeune. C'était beaucoup plus de minuit. À cette heure-là, ici tout le monde dort et rien ne bouge. Tout le roulage avait commencé à marcher derrière nous dans cette rue. C'était le roulage qui monte. Les gens sortaient des hôtels comme tu sors ici après midi. Les hommes fumaient des cigares sur le pas de la porte. Dans les grandes étables les charrettes bougeaient pour sortir, avec leurs petites lanternes qui se balançaient en haut des ridelles. On était là, nous, avec mon Albéric ; on ne pensait plus à notre plus jeune qui s'était cassé la jambe en deux endroits. On ne pouvait plus croire que c'était la nuit. On ne pouvait pas s'imaginer qu'on était parti d'ici déjà à la nuit, tout le monde renfermé dans les maisons, plus de lumière, plus rien ; puis les arbres de la forêt et le noir de la forêt et nous deux, Albéric et moi, qui marchions seuls sur la route avec notre charrette portant notre plus jeune avec sa jambe cassée à deux endroits, par ces chemins pleins d'ornières, la nuit, seuls, sans y voir : avec la crainte et mon petit qui criait : la nuit ; et puis, tout d'un coup, tout ce monde, ces charrettes, des lumières partout, les hôtels, les cuisines, du café bouillant, de la daube, la cuisse de lièvre qui fumait, autant d'hommes qu'on voulait pour se faire aider en quoi que ce soit. Au moment de sortir de la ville, on a entendu le bruit du

roulage descendant. Il passait par la rue Maraîchère. Et dans cette rue, c'étaient encore des lumières, et des hôtels éclairés, des écuries ouvertes, des boutiques éclairées. Et alors, maintenant, c'était bien plus de minuit sonné. On a commencé la petite montée vers Cosmes ; en me retournant, j'ai vu tout Lachau en dessous de moi, avec toutes ses rues, ses croisées pleines de lumière comme un gril sur de la braise.

— Il ne fait jamais nuit à Lachau, ma fille.

— Oui, mais c'était en 5.

— À plus forte raison maintenant. J'y suis peut-être retournée quatre fois. La troisième fois je n'ai rien reconnu de ce que j'avais vu. Ça avait tout changé. Je passais dans des rues où je me disais : mais il me semble qu'elle n'était pas si longue. Je me perdais ; ça s'agrandissait de partout. C'était un endroit où toutes les routes passaient ; et c'est encore un endroit où toutes les routes passent. C'est préparé exprès, à l'intérieur il y a des cheminées qui ont été faites pour ça, et des grands fourneaux de cuisine ; et des batteries de cuisine avec de grosses casseroles en cuivre. Et les écuries des hôtels, tu ne peux pas les remplir de notaires. Il ne peut pas faire nuit à Lachau. Il ne peut pas y avoir autre chose que ces lumières que je te dis, ces portes toutes ouvertes, ces gens réveillés qui viennent de tous les côtés, qui mangent, qui fument, qui partent, qui arrivent, qui se couchent, qui se lèvent, qui trafiquent à n'importe quelle heure ; n'ayant pas, comme nous, quelque chose à faire qui commence le matin et finit le soir, mais tout le temps occupés avec quelque chose qui les tient à toutes les heures, que ce soit le jour ou que ce soit minuit passé. Ici, nous autres, dans nos forêts, nous ne savons rien, nous ne sommes pas grand-chose. Qu'est-ce qu'on sait : le bois, la terre, gouverner des arbres. Qu'est-ce que c'est ? Rien ! Évidemment, ça va du matin jusqu'au soir et puis, le soir tu te couches et tu dors. Tout le village dort. Qu'est-ce que tu voudrais qu'il fasse ? Le bois, la terre, les arbres ne s'en vont pas. Ils restent là. Ce soir tu les quittes, demain, tu les retrouves. Laisse vivre ta maison. Mais les hommes sont pleins de travaux de toutes sortes. Alors, là, tu les vois qui les entreprennent de tous les côtés. Même s'ils avaient une maison, qu'est-ce que tu veux qu'ils en fassent ? Ils n'en ont pas besoin. Ils

sont obligés d'occuper les heures d'un côté et de l'autre. Lachau c'est une maison, elle se prête comme maison en passant. Ils y arrivent là tous ensemble et ils la louent pour le temps qu'ils vont rester, avec les cuisines, les écuries, les femmes, les servantes, les ouvriers, les commis, les valets, les tables, les chaises, les lits. Ils se servent de tout. Ils partent, d'autres arrivent. Ils s'en vont sur leur route. Ils retrouveront comme ça d'autres maisons à louer pour des heures avec encore tout ce qu'il faut : les femmes, les servantes, et tout, la cuisine et le café bouillant à midi, à minuit, n'importe quand, c'est toujours ouvert. Il ne fait jamais nuit à Lachau.

— L'eau-de-vie vous a bien nettoyé la langue.

— Oui, et donne-m'en encore un verre de ta sacrée blanche. Elle a un coupant qui vous réveille comme il faut. Alors, toi, tu n'es jamais allée à Lachau ?

— Non. Je n'ai jamais bougé des Jacomets. Et jamais personne de nous autres n'en a bougé. Ce n'est pas notre genre. Et moi j'ai quitté la ferme rien que pour me marier.

— Un jour ton mari t'y mènera. Les hommes d'ici finissent toujours par y mener leurs femmes.

— Je n'y tiens pas.

— Mais tu y tiendras. Tu préféreras y aller avec lui, plutôt que de le laisser aller tout seul.

— Peut-être que lui non plus ne voudra pas y aller. Pourquoi imaginez-vous les choses qui vont m'arriver selon qu'elles vous sont arrivées à vous autres ? Vous ne savez pas comment nous sommes, lui et moi. Ce matin il n'y aurait pas pensé, si son frère n'était pas venu le chercher.

— Lachau, c'est la ville rouge.

— Mère, ne vous en mêlez pas. Je ne suis jamais sortie des Hautes-Collines, mais ce pays, je le connais bien et je suis souvent allée jusqu'au sommet de la montagne de Buc. J'y ai passé des journées à garder les

moutons. J'ai vu en bas Saint-Charles-de-la-Descente et j'ai suivi toute la route à travers la plaine, à travers les champs et les bois de bouleaux. Je la connais comme si je l'avais faite. Et je sais quand elle passe à côté des fermes cachées dans de grands ormes, et je sais aussi qu'à un moment elle entre dans une longue allée de platanes, et après, tout de suite elle est à Lachau. On voit Lachau dans les verdure des arbres. Avec ses remparts et sa grande porte, et son clocher et des tours. En effet, on la voit toute rouge au-dessus de la verdure des arbres. Mais c'est parce que le mortier est rouge dans ce pays d'argile, voilà tout.

— Si tu l'as vue du haut de Buc, c'est comme si tu la connaissais jusque sous ses jupes. C'est une putain qui s'est toute couronnée de rouge. Tout simplement. Il n'y a pas besoin d'y venir pour la connaître. On en apprend autant de loin que de près.

— Oh ! vous, vous n'êtes jamais partisane de rien, n'empêche que c'est une belle ville. Moi j'ai aimé les quelques fois où Marceau m'a menée. Il nous faisait prendre par le petit chemin qui passe sous l'aqueduc ; les mulets marchaient, un derrière l'autre à travers les grands caniers. On arrive en face les remparts, près de la grande porte. Alors on monte sur la route et on entre. Les rues sont fraîches.

— Il ne t'a pas menée au grand café qui est sur la place du marché ?

— Les Mille Colonnes ? Si ! une fois qu'il faisait froid. On est entré boire le café le matin, mais ça me fait tourner la tête toutes ces colonnes de verre et ces glaces. Marceau voulait me faire asseoir. Moi je me disais : « Qui est celle-là, là-bas ? » Je voyais une femme. Quand nous étions entrés il n'y avait personne. Marceau m'a dit : « Assieds-toi, courge, tu ne vois pas que c'est toi que tu regardes ? C'est toi qui es dans la glace. »

— Quand mon second s'est fait sa hernie, on est allé quelquefois à Lachau. On allait voir M. Verrier qui venait tous les mercredis dans les salons de la Croix-de-Malte. Il avait fait une ceinture sur mesure. Mais mon second a les hanches fortes. Il a deux gros os. Il y avait un ressort qui le blessait tout le temps. C'était bête d'avoir donné cent vingt francs. Oh ! j'ai entendu une

fois la chorale qui chantait sur la place des Arcades. C'était noir de monde. J'en voyais un là-bas au milieu, maigre, avec une petite barbe noire. Il ouvrait la bouche, il la fermait, il l'ouvrait. Ils chantaient, tous ensemble. Ça devenait fort à vous déchirer le coeur, puis ça diminuait comme du vent. Un homme monté sur l'estrade faisait un geste avec la main et pan, c'étaient toutes les femmes qui prenaient ensemble ; puis les hommes, puis les petites voix ; puis les grosses, puis tous ensemble ; puis les arcades grondaient comme des corridors ; puis il faisait un petit geste, ça devenait petit comme un petit vent ; on n'entendait presque plus rien. On entendait le vent dans les platanes. Ah ! C'était beau. Moi j'étais là contre le mur ; si j'avais bougé, j'aurais pleuré. Je ne voulais plus partir.

— Pourquoi les hommes ne sont-ils pas de retour maintenant ? Il est tard !

— Oh, moi, il faut un peu que je vous dise ce qui m'est arrivé une fois. C'étaient les premiers temps de notre mariage. Je l'étais du Jules, mais je ne le savais pas encore. Marceau me dit : « Fais tes affaires, moi j'en ai pour tout le jour. » Mes affaires étaient vite faites. Après, je me promène, mais on se fatigue ; je regarde les magasins mais ça me faisait envie. Je passe et je repasse dans les rues et puis, quoi faire tout le jour : passer et repasser, rester sur ses jambes, je me fatiguais. C'était long. Je passe finalement, justement rue Maraîchère dont tu parlais tout à l'heure et je vois une pancarte « Bal » et j'entends de la musique. Je n'avais pas plus l'intention de m'arrêter. C'était dans les grandes écuries de l'Hôtel des Deux Mondes. Les portes rondes étaient ouvertes et devant, dans la rue, c'était plein d'hommes arrêtés qui regardaient là-bas dedans. J'essaye de regarder, moi ; on ne voyait rien du tout. C'était noir là-dedans. On les entendait danser avec leurs pieds. Tout ce qu'on voyait, c'était une fumée de poussière qui sortait de la porte. Je me sens attrapée par la taille. Je me retourne. C'était un blond avec de grands yeux. Il me fait signe : allez, dansons. Il dansait déjà sur place des épaules, sans bouger les pieds, en me tenant, et il riait. Moi je croyais qu'on allait danser là. Je me tourne, je le prends. Quand on est jeune ! Alors il me serre, il me met devant lui, nous dansons, mais il pousse, il me pousse, les gens s'écartent et petit à petit nous entrons. Je lui dis : « Non, restons là, je n'ai

pas le temps. » Il me dit : « On a toujours le temps, et puis il faut entendre la musique ; ici on ne l'entend pas. » Ah ! celui-là, pas moyen de le lâcher. Je n'y ai rien compris. Le temps de le prendre, là dans la rue, il m'avait prise et déjà nous étions dedans. C'était plein de monde ; on dansait collé, serré de partout. On était attaché dans des jambes et dans des bras et de tout qui se frottait contre vous, partout. Un noir d'encre avant de s'habituer et je voyais la grande porte là-bas au fond qui s'en allait avec son clair de la rue de plus en plus loin. Chaque fois que je faisais un tour, j'étais de plus en plus enfoncée dedans avec la grande porte là-bas loin qui diminuait comme si j'avais été emportée à toute vitesse. Et quoi faire, on ne pouvait rien remuer. J'avais ce grand blond collé si fort sur mon devant que je sentais bouger le plus petit de ses os, et de tous les côtés je commençais à voir maintenant, on n'aurait pas pu jeter une épingle. J'entendais la musique. Il y avait un tambour qui frappait des coups comme sur mon estomac et une grosse caisse qui me frappait comme sur mon ventre, je vous jure, c'est exactement ce que je sentais. Et, je ne sais pas, une espèce de piston qui me déchirait les oreilles. C'était comme un couteau pointu qui me coupait l'oreille le long du cou, et tout le long ; j'avais froid, j'avais chaud, on ne pouvait pas respirer, j'avais les moustaches du blond qui me couvraient le nez et je voyais son gros oeil comme un oeil de boeuf contre mon oeil, et je tournais la tête, et je voyais dans le fin fond du noir... un rond de clair, pas plus gros que cent sous : la porte. (Notez que je devais l'être au moins de deux mois, eh oui ! puisque c'était au printemps, vers la fin mai, et que j'ai eu mon Jules un mois avant la Noël la même année.)

« Et alors, voilà mon blond qui commence à me faire des manières, qui commence à essayer, qui commence à me toucher. Et quoi faire ? Quoi faire ? Je ne pouvais pas bouger les bras. J'avais beau me remuer, je ne pouvais pas me cacher de ses doigts. Savez-vous qu'il était à son affaire, celui-là ! Oh ! il m'y avait amenée, il n'y a pas à dire. Je lui disais : non, et je m'arrangeais quand même pour qu'il sente que c'était non, mais entre la musique et tout, quoi faire ? Il était là à me trafiquer, il soufflait comme un boeuf, à moins de crier, mais il y en avait des femmes qui criaient de partout et je me disais : “

À quoi ça les avance ! ” Il y a quand même des fois où il vous arrive de drôles de choses ! Et qu’est-ce qui serait arrivé à la fin, allez savoir, le salaud ! Mais voilà, qu’est-ce qui se passe, je ne sais pas. On se bouscule, j’ai le coude du blond qui me fait mal dans la poitrine. Je lui crie : “ Vous me faites mal. ” Il me crie : “ Qu’est-ce que tu veux que j’y fasse ? ” Ça se bouscule dur, la musique s’arrête. J’entends crier des hommes qui se parlent. Puis, tout le monde crie et ils courent. Je n’étais pas foutue de rien savoir, juste de mieux respirer. Le blond m’avait lâchée. Le blond n’était plus là, ça se desserrait. J’étais à côté d’une femme qui pleurait. Et tout d’un coup je suis devant un large vide et je vois deux hommes qui se battent en se roulant par terre. On ne pouvait pas voir ce qu’ils se faisaient. On entendait des coups qui frappaient dans du mou. Il devait lui frapper dans la figure. Celui qui était dessous criait de toutes ses forces. Il remuait les jambes, puis il ne remue plus. Celui de dessus se dresse. L’autre reste étendu. Celui de dessus se met à lui écraser la tête avec le soulier. Moi, la femme se cachait la figure dans mon ventre. Moi, je m’entends encore, je lui disais : “ Ce n’est rien, ce n’est rien ”, je me sentais blanche comme du papier. J’entends craquer. Je vois alors, ça je le vois, un bâton qui tourne sur le clair de la porte. Je l’entends frapper sur la tête de celui qui était debout. Il fait “ ah ! ” comme s’il allait dormir et il tombe. Alors, tout le monde s’approche. Je dis à la femme : “ Laissez-moi. ” J’avais mal au coeur. Tout le monde se pousse pour sortir, sans quoi je serais tombée sur place. Mes pieds ne me portaient plus. Ils m’ont poussée comme ça jusque dehors en même temps que celui de par terre qu’on emportait. En arrivant dans la rue, au jour, je vois qu’il n’avait plus ni nez, ni oeil, ni rien, dans sa tête qui ballottait comme un melon de sang. Je peux juste me tirer de côté et je me mets à vomir ; ça m’arrachait, mais je vomissais. J’avais toujours ce melon de sang devant les yeux. Ça me remontait le ventre comme avec la main.

— Pourquoi les hommes ne sont-ils pas de retour maintenant, dites, il est très tard.

— Oh ! les batailles, alors ça, ça arrive ; ça alors, Lachau c’est la ville des batailles. Que ça soit les lavandiers, qui sont presque tous des Piémontais, ou

bien les montagnards qui descendent se louer – sauf les bergers – ou même que ce soit nous autres des Hautes-Collines – ils ne sont pas moisis ceux-là non plus – tout ça alors, je t’assure que s’ils ont l’occasion de s’épousseter ils ne s’en font pas faute. Quand mon aîné à moi s’est planté la faux dans la cuisse, on y est descendu en plein été, à trois heures de l’après-midi et à toute vitesse alors. Il avait déjà perdu au moins deux litres de sang. On avait serré, là, avec un linge mouillé tordu et une corde et un bâton passé et tourné dans les deux. J’étais dans la charrette et je tenais le bâton de toutes mes forces. Et il ne fallait pas lâcher. On aurait dit que les mouches le savaient. J’avais les mains noires de mouches. Si je faisais seulement semblant de lâcher un peu pour les faire partir, le sang sortait encore, tout d’un coup, raide, droit, comme une plante. Comme ça jusqu’à Lachau. Tu me vois. Enfin, tout ça s’arrange. À l’hôpital on me dit tout de suite : « Ne vous inquiétez pas, madame, maintenant c’est fini, ça va ; laissez-le encore deux jours, après-demain vous pourrez le reprendre. » Quoi faire ? On était rassuré, mais quoi faire ? Il fallait rester deux jours. On avait tout laissé sur l’aire, toutes les portes ouvertes, partis comme on était. Je dis à l’Albéric : « Remonte, toi. – Ah ! il me dit, non, je ne le laisse pas, je ne te laisse pas, non. » Tu vois si des fois tu as raison de dire qu’il vous arrive de drôles de choses. C’est alors qu’un des petits docteurs habillés de blanc me dit : « Télégraphiez à quelqu’un qui s’occupera là-haut de vos enfants et de ce que vous avez laissé. » C’est ce qu’on a fait. On a télégraphié à mon frère. Enfin, ça ce n’est rien.

« On est resté deux jours. On ne savait pas. On était allé à l’Hôtel de l’Univers, dans la rue de l’Ours. Tu nous vois tous les deux, on était parti sans rien, moi j’avais juste un vieux corsage et Albéric pas de veste. On nous dit : “ Vous avez des bagages ? ” Je te demande si nous avions des bagages ! “ Allez, dors ”, me dit Albéric une fois couchés, mais va dormir avec le souci. Rien que le changement de lit, c’est comme si j’avais voulu dormir sur une herse. J’entendais sonner toutes les heures. J’entendais rentrer, sortir dans le couloir. J’entendais passer dans la rue ; j’en entendais qui venaient se coucher sous notre plancher et sur notre plafond, et à droite, et à gauche, et près de ma

tête, et près de mes pieds. Les servantes portaient des brocs d'eau et tapaient aux portes. Des femmes disaient : elle n'est pas assez chaude, allez me chercher de la chaude. Des femmes jetaient leurs petits souliers par terre. Des hommes se faisaient cirer les bottes. Ils riaient, ils criaient, ils se taisaient tous ; ils écoutaient, je les entendais qui se disaient : écoute, écoute donc ; ils marchaient pieds nus ; ils allaient écouter au mur ; ils se taisaient tous. C'était un lit qui craquait et quelqu'un qui criait comme un petit chien. Des rires, et puis des voix basses. Et puis les lits contre ma tête, et à ma droite, et à ma gauche, et des femmes à voix basse, et des hommes à voix basse : et craque, et démonte tout, et plains-toi, et crie, près de ma tête, juste de l'autre côté du mur ! Mais qu'est-ce qu'ils font comme ça avec ces plaintes ; on dirait des petits chiens qui s'enragent sur des mamelles vides. Moi, je pensais à mon aîné. Il me semblait qu'il était encore sous ma main et que je n'avais plus la force de serrer, et qu'il s'en allait en se plaignant avec sa plante de sang poussant sur sa cuisse ; qu'il se vidait ; qu'il était perdu ; qu'il se tordait sous ma main avec sa pisse de sang ; j'en étais pleine : entre mes doigts, sur ma figure, chaud, qui collait partout, criant comme un petit chien ; incapable de surmonter ! Ah, taisez-vous !

— Il est tard.

— Et toute la nuit entendre, et attendre et attendre. Puis le matin, qui, à la fin, les assomme quand même les uns après les autres. Une dernière fois une servante qui a marché toute seule dans le couloir et monté les escaliers : un, deux, trois, quatre paliers. Elle a ouvert sa porte et fermé sa porte. Le matin. Mais, même en plein été il n'arrive pas vite. En bas dans la rue j'ai entendu passer des hommes habillés de fer. J'ai cru que c'était mon sommeil. Mais, le lendemain, nous sortons et Albéric me dit : « Attention, ne sors pas seule, les moissonneurs sont arrivés. » Les moissons étaient finies dans les plaines, toutes les équipes remontaient dans la montagne. C'étaient des bandes de quatre : trois hommes et une femme ou trois hommes et un enfant. Mais la femme, tu aurais dit une louve et l'enfant, rencontre-le seul au coin d'un bois. Ils avaient touché les payes et ici c'était l'étape des partages avant de se séparer pour remonter chacun de son côté. Il y en avait dans tous les cafés.

On avait mis de grandes tables sous les platanes, sous les arcades, sur les places, même le long des rues. Ils étaient assis par équipes, dès le matin, encore tranquilles ; le gros pochon aux sous était sur la table au milieu d'eux et un y mettait la main et partageait entre quatre. Ils avaient des litres de vin pleins, et bouchés, et des verres encore vides ; du pain non entamé, du jambon non coupé encore et du fromage ficelé. Tout le long des tables ils partageaient l'argent : sous les platanes, sous les arcades, sur les places, même le long des rues où nous passions, Albéric et moi. Sans trop de bruit, pleins de faux, de faucilles, de faucillons, de couteaux, de lames et pierres à aiguiser pendues à leurs ceintures, avec juste ce bruit de fer qui m'avait fait entendre leur arrivée du matin, à mesure qu'ils tiraient devant eux toute leur part, un sou après l'autre. « Tout à l'heure tu verras », me dit Albéric. On mettait même des tables devant des maisons qui n'étaient pas des cafés mais qui avaient du vin à vendre. Et, dès qu'elles étaient mises, des moissonneurs enjambaient les bancs, s'asseyaient, commandaient le vin, le pain, le jambon, tiraient le pochon et partageaient, penchés sur la table, avec ces têtes de loups cuits, ces cheveux de fil, ces yeux sans repos, ces mains maigres, ce bruit de fer. Et il n'y eut pas autre chose tout le matin – on n'avait pas voulu nous laisser entrer à l'hôpital – que ce que je vous dis là. Sans que je puisse comprendre pourquoi l'Albéric ne voulait pas que je sorte seule ; sauf deux qui se chamaillèrent surtout en paroles, à part un bon coup de poing de l'un à l'autre sur la place aux Oeufs, mais on les sépara tout de suite : et sauf deux autres qui allèrent peut-être un peu plus loin, avec l'un un bras déchiré d'un coup de couteau et le sang qui lui coulait jusque dans sa main et tombait des cinq doigts comme cinq petites fontaines, et sauf quelques-uns qui s'emmêlèrent tous ensemble au coin de la rue Maraîchère, dont à la fin ils sortirent avec des nez comme des mûres écrasées, et sauf cependant, il faut le dire, deux plus sauvages qui allèrent tout seuls, sans rien dire à personne, s'éventrer à coups de faucille dans les caniers sous l'aqueduc, où on les retrouva vers le soir, morts comme vous pensez, ayant tout arrosé autour d'eux avec du sang et jeté leurs tripes sur l'herbe. À l'embranchement de la route de Cosmes, un trombone commençait à jouer des rigodons.

« Mais, l'après-midi ! La dame de l'hôtel me dit : “ Au moins, madame, vous n'allez pas sortir ! – Oh ! je lui dis, sûrement non, madame, et pourtant j'ai mon petit malade à l'hôpital. – Qu'est-ce qu'il a ? – Il s'est planté la faux dans la cuisse. – Vous n'en êtes pas pourtant ? – Oh ! non, nous sommes des Hautes-Collines, nous sommes arrivés hier soir. ” Elle me dit : “ Je sais, mais comme vous dites qu'il s'est planté une faux... – Oh ! je lui dis, nous autres nous sommes des fermiers, nous ne sommes pas de ces gens. – J'aime mieux, dit-elle, tenez, entendez-les ! ” Dehors, on aurait dit des sauvages. Elle cria de fermer les portes. Et si tu avais vu, on se dépêcha. Tu peux dire qu'ils avaient dû boire ! Les commerçants rentraient les étalages et fermaient leurs grandes portes. Ils ont des grandes vitres qui coûtent les yeux de la tête si on les casse. Ils étaient restés ouverts jusqu'au dernier moment pour faire des affaires, mais maintenant ils fermaient à toute vitesse, sauf ceux qui étaient coincés avec chez eux une bande ou deux en train de choisir des pantalons de velours, et ils se déculottaient devant tout le monde, ou en train d'acheter des melons, et ils mordaient dedans à travers l'écorce pour tout recracher ; ou ceux qui achetaient des montres chez l'horloger en les frappant dans le plat de la main pour les faire marcher. Alors, il n'y avait pas moyen de fermer. “ Dépêchez-vous, dépêchez-vous ”, tu avais beau le dire, ils avaient le temps, ils riaient, ils disaient cent mille grossièretés à Jésus-Christ et à sa famille, cent mille vérités aux commerçantes et à leurs filles, cent mille cochonneries et, à la fin, ils disaient : “ Vous voulez que nous nous dépêchions ? Vous allez voir ! ” Et alors tout entraînait en bombe, les paniers de légumes, les pièces de drap, les montres et les horloges, et tout le bataclan. Et ton épicière, c'était vite fait de te la renverser sur le comptoir, de lui relever les jupes et de te lui bâtir un fromage de pommes d'amour écrasé entre les cuisses et de lui battre le cul avec des morues plates, oui, je te dis. Et tu avais beau crier, et ton linge et ta balance et tes boîtes de rubans, et tout, et tes vitres, et ta fille – sauf les sous. Ils ne touchaient pas aux sous, à moins d'exception : ils te les jetaient à la figure ; ils te déchiraient ton arrière-boutique, tes rideaux, tes tapis ; ils te faisaient sauter les globes des pendules comme des oeufs. Ce sont des gens qui n'ont pas de maison, sauf une petite noire au fond des montagnes.

« Mais le soleil se couche et alors ils se mirent à chercher garouille de tous les côtés comme des boucs. Albéric qui était resté bien sagement dedans me dit : “ Maintenant, je sors. ” Je lui dis : “ Je vais avec toi. ” Il me dit : “ Reste là, toi ; moi je vais enfin voir ce que fait l’aîné, je languis. – Eh ! je lui dis, mais c’est mon aîné aussi, et moi je languis aussi et enfin, dis-moi, qu’est-ce que tu crois, je suis de taille. ” Alors, il dit : “ Eh bien, arrive, tant pis. ” En sortant je lui dis ; “ Qu’est-ce que tu crois avec ton tant pis, tu crois que je suis de celles qui se laissent faire ? – Non ”, et il me dit : “ Moi non plus ”, et je vois qu’il avait emporté le gros frein de la charrette, une barre comme mon bras cerclée de fer. J’avais repoussé le tant pis, mais il ne m’a pas fallu aller loin pour le regretter. Non pas qu’ils m’aient fait quelque chose, non, et j’aurais préféré. Quand les choses arrivent, on ne voit rien, on est échauffé, la colère vous couvre les yeux. Mais là, ce qu’on voyait, c’était froid ; c’était en dehors de la colère. Tu parles de sang ! Pitoyable. Tu parlais de guerre tout à l’heure, Ariane : c’était la guerre qu’ils se faisaient entre eux, sans raison, aussi malheureux les uns que les autres. Qu’ils sont bêtes, les hommes. Des commerçants, tu n’en voyais plus, pas un, tous cachés, fermés, verrouillés. Plus personne, sauf à peine le garde champêtre, un vieux, qu’ils avaient décoiffé et trempé deux ou trois fois dans le bassin de la fontaine, et puis après, va te sécher. Et c’est ce qu’il avait couru faire. Il n’y avait plus personne, mais plutôt que de ne pas se battre, ils se battaient entre eux. Il semblait que, s’ils n’avaient pas pu se battre ils seraient morts de faim. Va chercher quel malheur ils se déchiraient comme ça les uns aux autres dans cette rage de se battre entre eux, sans raison ? maintenant que le travail était fini, la peine finie, les sous gagnés, et qu’ils n’avaient plus qu’à remonter dans leurs maisons paisibles. Ce que toi ou moi nous aurions fait. À moins que leur maison ne soit pas une chose dont on languisse.

« Je crois que c’est la force du sang. Et pourtant, le sang qui était en gros paquets sur les trottoirs ou à des endroits épais autour des pavés, il n’avait plus beaucoup de force là par terre, sauf pour les mouches du soir. Je crois surtout que ce qu’il y avait dans la bataille, c’était la ville : c’était tout ce commerce arrangé, toute cette façon de peser dans des balances et de mettre

des sous dans des tiroirs, devant ces hommes qui jouent toujours le tout pour le tout. Et puis toute cette odeur, mon Dieu ! des hôtels, qui m'avait tourné la tête toute la nuit avec ses chiennes, pour des gens qui, dans leur pays, comme dans le nôtre font tout avec raison. Oh ! tu vois, je les excuse. Mais nous marchions avec Albéric par des rues que nous languissions de quitter. Et je n'avais pas fait cent pas de l'hôtel que je m'étais mise à vomir, comme toi, mais sans m'arrêter en marchant, et moi je n'étais pas enceinte. Tu disais une ville rouge, Ariane ? Ah ! oui, rouge ! Ce que j'ai vu, c'est : un assis par terre, contre un mur, les pieds tournés, les bras pendants, la bouche deux fois plus grande que celle d'un vrai homme, toute bouchée par une motte de sang caillé, les deux yeux grands ouverts, blancs comme de la craie. Et j'en ai vu un autre, touché je ne sais pas où, plié en deux, les mains au ventre, sautant de côté et d'autre comme un ressort, tapant de la tête dans les murs, tombant, se relevant, sautant, tout seul dans un coin, près de la mairie, jetant du sang autour de lui comme un chien mouillé jette l'eau. Alors nous avons couru, Albéric et moi. Et enfin nous arrivâmes.

— Pourquoi les hommes ne sont-ils pas de retour maintenant ? Il est tard ! Pourquoi mon mari n'est pas retourné ? Si l'aîné veut rester, lui, dans cette ville, il n'a qu'à le laisser, il n'a qu'à retourner seul. Moi je l'attends ici. Il n'a qu'à retourner seul. C'est tard, déjà.

— Tu crois que mes fils retourneraient l'un sans l'autre ? Comment veux-tu que l'aîné laisse son cadet, même pour qu'il retourne ? Crois-tu que le cadet laissera l'aîné tout seul, même pour retourner ? Quand tu seras vieille, ma fille, tu sauras ce que c'est une famille. Certes, je ne te demande pas de le savoir maintenant, et c'est très juste que tu penses à un seul homme, c'est naturel puisque c'est celui-là qui va te donner toute ta famille à toi, et tous tes soucis. Appelle-le, mais n'espère pas qu'il va répondre juste parce que tu as besoin de lui et parce que tu l'appelles. Les choses se font autrement. Tu parlais d'argile rouge tout à l'heure. Tu as entendu ce qu'elles disent ces deux-là ? Tu vois la drôle d'argile ? Tu vois le drôle de mortier rouge. Tu la vois maintenant ta ville, que tu regardes du haut de ta montagne, avec ses remparts rouges au-dessus des arbres ? Et qu'est-ce que c'est la bataille des

moissonneurs une fois par an ? Il y a mieux que ça. Ça serait commode si les batailles étaient marquées sur le calendrier. Faites le compte des rancunes, quand on ne sait même pas comment elles viennent, quand elles sont petites comme des piqûres de puces au début et qu'après, si elles grandissent, c'est dedans, dans l'ombre. Moi je suis capable de te rire gentiment devant le nez pendant cent ans et d'avoir envie de te tuer jusqu'au moment où ça ne sera plus possible de rire. Qui le saura le moment juste ? Toi ? Même pas moi. Qui va me le marquer sur le calendrier : tel jour, telle heure ? Qu'est-ce que c'est cette ville là-bas ? N'allez pas vous imaginer qu'elle est quelque chose, quelque chose d'autre que ce que je vais vous dire : ce qu'elle est, c'est un lieu de rencontre. C'est l'endroit où on se cherche et où on se trouve. Fais le compte de ceux qui se cherchent ; fais le compte de ceux qui se trouvent. Dis-moi un peu si celui-là va à la ville pour boire son café ou s'il y va pour tout autre chose ? Est-ce qu'il le sait lui-même ? Demande-le-lui. Il te dira peut-être qu'il y va boire son café. Et c'est la vérité. Mais qu'est-ce qu'il rencontre là ? Quel est celui qu'il rencontre tout d'un coup, là, sans s'y attendre ? S'il n'y avait que des affaires de bal ou que des bandes de moissons, il n'y aurait qu'à s'en aller, quand on entend la musique, ou bien à cracher à la figure de celui qui vous y tire. Tu n'as pas pensé à lui cracher à la figure, Valérie, c'était pourtant vite fait et ça dit bien ce que ça veut dire. Quand on veut le dire – hé, le sang ne fait vomir que celles qui ont le ventre plein. Mais le sang de ton fils, Delphine, celui-là il t'a serré la bouche au lieu de te l'ouvrir. Comme tu devais bien le garder ce sang-là ; je suis sûre que tu devais serrer de toutes tes forces. Je suis sûre qu'elle n'a pas dû pousser souvent, ni seulement germer, cette plante de sang, d'ici à Lachau, pendant que tu serrais avec tes mains mangées de mouches. Une chose est de se détourner et de vomir ; une autre chose est le sang des vôtres. Tu n'as pas assez de mains pour le cajoler. Dans ces moments-là, même si tu voulais vomir, tu n'aurais pas de ventre et tu n'aurais pas de bouche. Tout est employé à boucher le trou par où coule le sang des tiens. Ton ventre bouche le trou, ta bouche couvre le trou, tes mains, ta tête, tout. Tu sens que quelque chose, au fond de toi, appelle les plus petits morceaux de toi pour qu'ils viennent se cimenter sur l'embouchure de cette fontaine. Le sang, ma fille, le sang, vous autres, dites-

moi, mais c'est quelque chose ! Ah ! vous la voyez donc comme ça, la vie qui les quitte, la vie qui s'en va de tout ce que vous avez dans la vie – voilà la question. Vous n'avez que ça, dans la vie : ce fils, ces fils, celui-là, quoi, ceux-là qui saignent là ! C'est tout ce que vous avez dans la vie. S'ils n'y étaient plus, vous n'auriez plus rien. Et les voilà là devant vous, qui se vident de leur vie. Leur vie, la voilà qui coule dans la poussière de la rue. C'est un petit tonneau. Arrêtez donc ça ou bien tout de suite ça va être vide et rien ne pourra plus le remplir. Ah ! le bon sang ! Ah ! le bon vin ! Arrêtez donc ça, tournez donc le robinet ! Les voilà qui meurent comme un tonneau qui se vide ; entendez gronder le vide de la futaille qui se vide. Encore deux, trois fois que ça gargouille et ça va être la dernière gargouille.

« Ah ! alors, voilà maintenant une drôle d'argile ! Alors voilà maintenant par terre un drôle de mortier rouge ! Alors, bâtissez maintenant avec ça. Mettez-vous donc à rebâtir, recommencez. Je suis trop vieille, maintenant, moi, pour être encore bonne à faire la truelle.

— Pourquoi les hommes ne retournent pas, dites ? Vous savez quelque chose ? Ce n'est pas la première fois qu'ils partent, dites ? Vous les avez déjà vus partir ? Est-ce qu'ils restent toujours si tard ?

— Ariane, le sang des miens, je sais ce que c'est, tu n'as pas besoin de me le dire.

— Delphine, le sang des miens, je le connais aussi.

— Ariane, là-dessus on ne peut rien m'apprendre. Souviens-toi de la mort d'Albéric.

— Delphine, Albéric est mort en un jour. Moi j'ai vécu vingt ans avec Jason. Et je me souviens qu'une fois Bellini est venu me dire...

— Je vous demande pardon, mère, ne parlez plus, ne dites plus rien, ne parlez plus, ni les unes ni les autres. Il y a à peine un mois que je suis mariée. Mon mari ne m'a jamais quittée jusqu'à aujourd'hui. Il y a à peine un mois que les noces sont finies. Je ne suis jamais venue dans votre maison, mère. Je ne connaissais pas votre maison, Valérie, je ne connais pas votre mari,

Valérie, je sais seulement qu'il ne peut pas passer un jour sans mon mari. Et je le connais juste parce qu'il m'a fait danser le jour de la noce. Je ne vous connais pas, vous savez, je ne vous connais qu'à peine, c'est vrai, connaître je veux dire vivre longtemps ensemble, vous me comprenez, mère ; j'ai envie de bien faire, je voudrais vous faire plaisir. Je voudrais être votre fille comme l'Ange est votre fils. J'arrive de la forêt, moi, je suis toute seule. Je n'ai que mon mari, je n'ai que vous autres. Alors, voilà le premier jour que je passe avec vous. Soyez gentilles, ne me faites pas peur. J'ai peur, je vous demande pardon, je suis inquiète. Il est tard. Ils sont partis. Ils ne sont pas revenus. Ils ne reviennent pas. Il est très tard. Vous avez parlé, vous ne vous en êtes pas aperçues. Il est très tard. Ils devraient être là. Je vous demande pardon. J'ai peur. Excusez-moi, je suis inquiète.

— Elle a raison.

« Tu as raison. C'est vrai. Nous n'avons pas fait attention. Le temps a passé pendant que nous parlions. Moi aussi je commence à être inquiète. C'est vrai, Marceau ne vient jamais si tard, quand il n'a pas ses mulets avec lui. Jules, va un peu voir s'il y a de la lumière chez Bellini. S'il y a de la lumière, monte l'escalier, frappe à la porte et tu lui demandes s'il a vu ton père à la foire.

« Et toi, Maurice, va te coucher.

— Je vous demande pardon, Valérie, mais mon inquiétude était plus forte que moi.

— Tu as bien fait, Esther. Il faut y penser maintenant. Je ne sais pas si c'est ce temps extraordinaire, mais je crois que c'est très tard. Il n'y a pas de raison pour qu'ils ne soient pas là maintenant.

— Je sais que je ne devrais pas m'inquiéter comme ça. Je sais que les hommes ont à faire de leur côté. Oh ! je sais bien que c'est parce que je suis jeune et que je n'ai pas l'habitude comme vous, mais je vous demande pardon, vraiment.

— Non, maintenant, Esther, il n'y a plus de raison pour qu'ils ne soient

pas là. Ils devraient être là.

— Je sais que votre mari est l'aîné, Valérie, je sais qu'il aime son frère. Je sais qu'avec lui Ange ne risque rien.

— Malgré tout, on ne peut pas dire que Marceau soit prudent. Ce qu'il veut surtout, c'est faire à son idée. Quand il a une idée dans la tête il n'y a pas de risque qui puisse l'empêcher de suivre son idée.

— Il est habitué à sortir, Valérie, il est habitué à être seul sur les chemins pendant la nuit et ce n'est pas la première fois qu'il va à Lachau. Il en a l'habitude.

— Oui, il vaudrait mieux qu'il n'ait pas autant l'habitude. Il y a des choses qui ne lui semblent rien et qui sont beaucoup.

— Quand on attend, on se fait toujours de mauvaises raisons.

— On peut être là tranquilles pendant qu'ils sont dans de mauvais moments.

— Ne vous mettez pas à faire de l'imagination toutes les deux.

— Il y a pourtant une raison pour qu'ils ne soient pas revenus à cette heure-ci.

— C'est peut-être une raison bien simple.

— Ce n'est pas la simplicité qui me rassure, je ne cherche pas de raisons compliquées. En effet, il y a une raison bien simple ; mais que ça ne serait pas le plus beau.

— Tu vas toujours chercher à l'extrême. Voilà Jules.

— Allons, entre vite, toi ; si tu as sommeil, c'est avant qu'il fallait dormir. Allons parle. Tu l'as vu ?

— Oui.

— Il est déjà rentré, lui ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a dit que j'étais un enfant de cochon.

— Qu'est-ce que tu lui avais dit, toi ?

— Je lui avais demandé s'il avait vu mon père.

— Comment, il t'a dit ça ?

— Il a ramassé son soulier par terre et il me l'a lancé dessus.

— Allons, quelle histoire as-tu fait ? Tu n'as pas demandé poliment ?

— Si. Il y avait de la lumière. Je suis monté. J'ai tapé à la porte, je suis entré. C'était plein de monde. Le Bellini est couché dans son lit. Il a un linge entouré autour de la tête. Il a tout le bras empaqueté. La Marianne lui lave l'épaule. On lui en a lavé toute une cuvette de sang. Je lui ai demandé : « Vous n'avez pas vu mon père ? » et il m'a crié : « File de là, enfant de cochon » et il m'a lancé son soulier.

— Allons, va te coucher.

— Taisez-vous, j'entends le pas d'un cheval.

Il faut bien écouter, mais peut-être, en effet, on l'entend. Valérie marche doucement jusqu'à la porte. Les quatre femmes ont ouvert la bouche pour respirer sans faire de bruit. Valérie relève doucement la clenche et tire doucement la porte. C'est le pas d'un cheval. Dans les hauteurs de la nuit où doit se trouver caché le large dôme de la forêt, le petit écho du pas s'approche en frappant de branche en branche. Il y a plus de vérité dans le bruit qui vient dans les arbres que dans le bruit qui vient sur la terre. Esther s'est aussi approchée de la porte sans bruit, sans respirer ; elle penche sa tête vers la nuit ; elle regarde en l'air : elle écoute. De l'autre côté de la porte, Valérie regarde aussi en l'air et écoute. Le cheval marche pas à pas là-haut dans les voûtes de la forêt, au sommet des branches.

— Un seul.

— L'autre doit marcher dans les feuilles mortes.

— Non, c'est un cheval seul.

— Oui. Et c'est un cheval qui ne porte personne.

— Ou qui porte l'Ange qui ne pèse rien.

Le cheval s'approche ; il est descendu des arbres ; il entre dans le village ; il marche au pas ; c'est, en effet, le pas d'un cheval sans cavalier. La nuit est gonflée d'un noir extraordinaire. On ne voit rien. On voit de la suie plate. Plus on regarde, plus on voit de la suie, plus la nuit est plate contre l'oeil. Mais il y a un silence démesuré et rien que les pas de ce cheval. Il est entré dans le village. Il va arriver sur la place. Il y arrive. Il s'avance d'ici. Non. Il a obliqué avant le gros châtaignier. Il se dirige vers l'autre rue. Il y entre. Il marche.

— Venez ici, dit Ariane. Fermez et écoutez.

Elle est là avec un doigt en l'air. Elle a parlé à voix basse. Elles sont revenues de la porte. Ariane fait signe d'écouter. À travers la maison on entend, en bas, au fond de l'épaisseur des murs, les pas du cheval qui marche par là-bas derrière.

— Il va à l'écurie, dit Ariane.

— Ils seraient d'abord venus directement ici.

— Si le cheval est seul il retournera droit à l'écurie.

Le pas s'arrête.

— Il y est.

Esther va crier.

Au fond de la maison on entend une grande porte qui s'ouvre.

— Il n'est pas seul ! On ouvre la porte.

Esther avale son cri : un grand cri avec beaucoup d'air, dur à avaler en silence. Ses lèvres tremblent.

— Quelqu'un est avec le cheval. Quelqu'un a ouvert la porte.

— L'Ange qui ne pèse rien. Il était sur le cheval.

— Quelqu'un parle. Écoutez ! C'est l'aîné. C'est la voix de l'aîné.

— Il parle à l'Ange.

— Non, il parle au cheval.

— Tenez, il ne parle pas au cheval maintenant. Écoutez ce qu'il dit.

— Il parle seul, il a dû boire.

On entend une voix. Elle interroge. On l'entend à peine ; mais on sent qu'elle interroge autour d'elle. On l'entend un peu mieux ; on va peut-être comprendre ce qu'elle dit en bas dedans au fond des murs. Elle éclate, on a presque compris un mot. Elle interroge autour d'elle, elle pose des questions. Elle demande. Elle est devenue toute basse ; elle continue à poser des questions autour d'elle, à attendre la réponse. C'est le silence. Puis elle interroge encore :

— Il doit parler à l'Ange qui ne répond pas.

— Il parle à ses bêtes. Il va de l'une à l'autre dans l'écurie et il leur demande ce qu'elles ont fait tout le jour sans lui.

— Allons, vous trois, Ariane et les deux filles, si vous êtes inquiètes, ne restez pas toutes plantées. Appelez-le. Carrément une bonne fois pour toutes.

— Tais-toi !

C'est un de mes fils.

Écoute comme l'écurie lui obéit. Les bêtes viennent de chanter. Il leur dit de se taire. Elles se taisent.

C'est mon aîné.

Mais qu'est-ce qu'il a fait de son frère ?

— Son frère n'est pas à lui.

— Tais-toi.

Il vient. Tais-toi.

Il monte l'escalier. Tais-toi.

Il vient ici, ne dis rien, ne parlez pas. Silence.

Écoutez-le. Tais-toi.

Le pas monte lentement l'escalier qui vient de l'écurie par le long dedans de la maison. C'est un passage tout tortueux qui monte à travers les murs. Il traverse les murs extraordinairement épais de cette vieille maison qui est un ancien château paysan. Le pas vient à travers les murs de pierre épais de deux mètres qui ont été construits dans le temps pour que le paysan soit à l'abri de la vie. Le pas monte à travers les murs ; le pas cherche les marches, traîne dans l'ombre et s'approche. Il vient d'en bas. Tout fait silence ; il n'y a plus que ce pas qui monte à travers les murs du château paysan. Le bruit d'une grosse main qui se guide en frottant contre le mur. Il est là derrière la porte. Il respire. Il cherche la targette. Il ouvre. C'est de l'ombre. Il entre. C'est une ombre.

— Qu'avez-vous fait de l'Ange ?

— Qu'est-ce que c'est ces quatre femmes-là ? Il faut donc parler avant d'arriver ? Vous avez une drôle de façon de dire bonsoir, à peine entré on vous demande des comptes. Qu'est-ce que c'est ça ici, un tribunal ? Qu'est-ce que vous vous figurez que je fais ? Qu'est-ce que vous croyez que je suis ? Alors, vous vous imaginez qu'on peut tout faire sans qu'à la fin rien ne vous écoute ? Est-ce que je suis de fer ? Et même si je suis de fer ! Vous voudriez faire danser tout le monde à votre contredanse.

On le voit maintenant au fond de l'ombre avec un long fardeau sur son épaule. Un gros poids. Quelque chose qui est dans un long sac, une chose molle et lourde qui pend de chaque côté de son épaule et qu'il porte en bombant le dos.

— Savez-vous où vous êtes à la fin du compte ? Vous êtes ici-bas ! Voilà la vérité. Ici-bas, ne le perdez pas de vue avec vos gros yeux qui n’y voient pas. Et qu’est-ce que ça veut dire, ici-bas ? Ça veut dire que personne n’est le dessus du panier.

Il jette la chose par terre où elle s’allonge avec un bruit de linge mouillé.

— Tenez, venez voir : voilà ce que je vous apporte. Allumez votre lampe et venez voir. Allons, venez crier maintenant. Ce que j’ai fait de l’Ange, madame ? J’ai envoyé Mon Cadet faire une commission, madame. Je l’ai envoyé en avant faire une commission pour mon compte, madame. Il est allé chez le vieux diable. Il est allé inviter la vieille canaille. Il est allé lui dire de ma part que j’avais deux mots à lui dire. Voilà la vérité, il est allé faire le représentant. Il est allé représenter la famille chez le vieux diable. Il y a assez longtemps qu’on est en guerre avec celui-là. Il est allé lui dire : faisons la paix ; touche là, j’en ai assez. Tu es un vieux salaud et nous aussi. Nous aussi, les Jason, nous sommes des salauds. Allez, toute cette histoire est finie, viens à la maison ce soir, tout de suite, tel que tu es ; on te portera s’il le faut. Viens manger une bonne tranche de cheval rôti.

« Allons, ma mère, viens un peu regarder ça, toi ; je te vois là-bas au fond en train d’allumer la lampe. Voilà bien une chose pour la vieille Ariane.

— J’y vais, mon fils, je vais aller voir ce que tu apportes. Qu’est-ce qu’il peut bien y avoir encore, sur terre, qui soit pour la vieille Ariane ?

— Eh bien, il doit bien rester encore un ou deux tours de force pour toi sur la terre. Viens voir celui-là, de tour de force. Allons, les femmes, n’approchez pas trop, vous autres. Ne marchez pas dans ce qui coule. C’est du sang, ou alors vous allez me foutre du sang dans toute la maison.

« Ce que j’ai fait de Mon Cadet ? Voilà, viens voir, ma mère, laissez-la s’approcher avec sa lampe.

« Mon Cadet, je l’ai envoyé chez Bellini. J’ai fait la paix avec Bellini. Je fais la paix avec tout le monde. Je ne veux plus de guerre avec personne. C’est fini. Je ne veux plus que des amis. Il n’y a rien de plus beau que

l'amitié. L'amitié gouverne le monde. Il est clair que ce qui réjouira la plus grande partie de l'homme le gouvernera. C'est la vérité ; qui se fait obéir de tout le monde ? La réjouissance. Et qu'est-ce qu'il y a dans l'homme ? Il y a la tête et le corps. Coupe-toi la tête : qu'elle est petite ! Mets ton corps à côté : qu'il est gros ! Qu'il a de mécaniques ! Que ça s'engince là-dedans de tous les côtés, une chose faisant marcher l'autre. Il est clair que si quelque chose te réjouit le corps, quelle réjouissance dans toute cette mécanique. Qu'est-ce que c'est que ta tête ? On n'y comprend rien. Et qu'est-ce qu'il y a dedans comme mécanique ? Une cervelle. Et qu'est-ce que c'est cette cervelle ? C'est comme du charbon blanc : ça s'échauffe. Et qu'est-ce qui réjouit le charbon ? Le feu. Voilà ce qui réjouit le charbon qui le brûle. Voilà la domination. Que fait la domination ? Elle réjouit la tête. Il y a le plaisir d'abattre et de gagner. Il y a le plaisir de démolir et de renverser. Il y a le plaisir de tuer et c'est le plaisir de dominer. Mais domine une fois, domine mille fois, c'est toujours pareil. Tu peux t'amuser à tuer cinquante choses, c'est toujours pareil. Tu peux démolir tout ce que tu voudras, ça n'est que démolir. Ça te fait toujours le même effet, ça ne change pas. Et qu'est-ce qui ne change pas, à part la domination ? À part la domination, ce qui ne change pas c'est le feu. Le feu est toujours pareil une fois allumé. Il n'y a pas du feu de chêne, du feu de châtaignier, de noyer, de broussaille et de charbon. Il y a le feu, un et unique. Et il fait toujours pareil, il brûle et la domination fait toujours pareil : elle domine, un point c'est tout. L'incendie, voilà ce qui réjouit ta tête. Pourquoi ? Parce que l'incendie éclaire. Voilà la triste vérité. Mais qu'est-ce qu'il y a dans l'homme : il y a la tête et il y a le corps. Et qu'est-ce qui réjouit le corps ? C'est l'amitié. Qu'est-ce qu'elle fait, l'amitié ? Elle va du coeur aux boyaux, des boyaux au ventre, du ventre aux mains et des mains aux pieds. Et qu'est-ce qu'elle met dans tout ça ? De l'amusement. Et qu'est-ce que c'est l'amusement ? C'est la réjouissance. C'est la danse. Et qu'est-ce qu'il arrive alors ? Il arrive que les amis se réjouissent de l'amitié. Et qu'est-ce qu'il arrive encore, alors, à la fin ? Eh bien, il arrive que les amis vont comme ça par le monde.

« Écartez-vous, voilà ma vieille Ariane qui arrive avec sa lumière de loup.

Allons, fais attention, toi aussi, de ne pas marcher dans le sang. Mais regarde.

« Les voilà toutes les quatre penchées là-dessus comme des fouines avec leurs nez pointus. Allons mes chattes, allons mes chiennes, allons mes carnassières, halte-là et bas les pattes. Laissez faire la femme du loup. Elle va être à son affaire, vous allez voir. Si quelqu'un sait se débrouiller là-dedans c'est ma vieille mère. Ouvre le sac et regarde-moi le beau tour de force qui est dedans. Attends. Je vais t'aider. Tiens ta lampe et éclaire-moi. Et toi, la jeune, ne frotte pas de tous les côtés comme une belette. Qu'est-ce que c'est que cette affamée ! tu auras bien le temps de voir ce qu'il y a dans ce sac. À bas les pattes. Regardez-moi les yeux de chouette qu'elle fait. À ton tour. Laisse-moi faire. Tu regarderas en même temps que les autres. »

Les voilà maintenant collées sur cette chose pleine de sang comme des huppées dans de la glu. Elles ne peuvent plus s'en dépêtrer. Si j'avais dit que c'est un sac d'éponge et que ce qui coule est de l'eau elles seraient toutes à me jacasser autour de la tête comme des pies avec toutes leurs histoires. Mais c'est du sang, elles se taisent, elles attendent, elles regardent, elles écoutent, elles ne bougent pas, elles restent là, on pourrait les prendre toutes les quatre sous un chapeau. C'est du sang : elles voudraient déjà danser plus vite que la musique. Il ne s'agit plus de leurs histoires, c'est du sang. Quelle histoire ! La plus grande histoire du monde. Il n'y en a même pas d'autre. Baisse ta lampe, ma mère ; éclaire un peu que je dénoue la corde. Il y a une grosse fortune à faire. Il ne s'agit pas de travailler. Il faudrait avoir un homme qui saigne et le montrer dans les foires. Le sang est le plus beau théâtre. Tu ferais payer, ils emprunteraient pour y venir. Le dégoût ? non, il n'y a pas de dégoût ; oui, au moment où ça commence à couler, mais, qu'est-ce que c'est ? C'est parce qu'on voit cette vie qui s'échappe dans la campagne et qui va faire la folle de tous les côtés. Ça, c'est une histoire ! Attends. Au début, oui, tu es blanc comme un linge, mais tout de suite tes yeux te mangent la figure tellement tu les ouvres pour tout voir. On voit des choses extraordinaires dans le sang. Tu n'as qu'à faire une source de sang, tu verras qu'ils viendront tous. Tu peux faire payer cher. Ils s'enlèveront le pain de la bouche pour venir. Tiens, toi, va seulement crier dehors : « Venez voir le sang. » En cinq minutes tout le

village est ici dedans. Sur le moment ils sont timides, mais tout de suite après ils reviennent ; ça les intéresse ; ils regardent ; ils ne sont plus timides ; ils se rétablissent ; ils reprennent leur vie, ils la serrent, ils l'attachent ; ils lui mettent un collier ; ils la mettent à la chaîne. Ils la tiennent à la main, enchaînée comme un chien. Ils l'ont raisonnée. Il n'y a pas de raison pour qu'ils ne soient pas maintenant tranquilles à regarder celle-là, déchaînée, qui s'échappe dans la campagne. Je te dis que ça, c'est le théâtre. Quel phénomène ! C'est un artiste.

— Celui qui a fait ce noeud n'était pas manchot. Il l'a noué mouillé et le sang s'est séché dedans. C'est une belle corde. Je ne perds pas le nord, je ne vais pas la couper. J'y resterai cent sept ans s'il faut, mais je la dénouerai. Baisse la lampe. Ah ! voilà qu'il s'en donne, je crois.

Et il y a encore mieux que ça à faire. Prends ton homme qui saigne, tu le mènes en haut d'une montagne. Tu le fais asseoir dans les pierres. Tu le laisses saigner ; tu laisses couler son sang jusqu'à ce que ça fasse des ruisseaux de tous les côtés. Tu les laisses couler jusqu'à ce qu'ils coulent à travers les forêts et qu'ils aillent dans le monde. Alors, tu seras le propriétaire du monde. Tu verras ce que je te dis. Ils peuvent voir cent mille ruisseaux d'eau bonne à boire, ils ne bougent pas. Arrive le ruisseau de sang. Ils n'en ont pas pour cinq minutes pour se mettre à le remonter à la piste. Ils ne font pas de baluchon, ils ne vont pas prévenir chez eux, juste le temps de mettre le collier à leur vie et de la tenir solidement à la laisse, et en avant, un traînant l'autre, tenant leur vie enchaînée à leur main comme un chien. Toi, là-haut, tu ne tarderas pas à les voir arriver. Et qu'est-ce qu'ils feront ? Ils resteront là autour de moi, sans bouger, avec leur chienne de vie à la laisse à côté d'eux. Ils regarderont le théâtre du sang. Sans bouger, comme endormis. Ils sont tous à toi. Laisse seulement que le sang coule assez d'abord, et après qu'il ne s'arrête pas de couler. Tu me dis : il n'y en a pas assez dans un seul homme. Tu n'as qu'à organiser ça. Tu es assez riche tout de suite. Prends des domestiques, fais-toi amener des hommes et des hommes. Les uns après les autres ; quand un a fini de couler, tu en ouvres un autre. Et ainsi de suite.

— Voilà, c'est dénoué, je détortille. Et maintenant, hausse ta lampe. Vous

allez voir.

Ce n'est pas exactement un sac, c'est une toile de sac qui emmaillote la chose sanglante. C'est lourd, mais l'Entier se penche, relève le poids et défait le maillot épais. Il découvre un énorme morceau de viande de bête. Il doit y en avoir au moins cinquante kilos, et la bête tout entière doit être au moins cinq fois plus grosse que ça. D'un côté il y a encore la peau. Le poil est beau et ras, lustré ; il a dû être brossé, lavé et caressé à la main. Il est toujours beau à regarder aux endroits où il n'est pas boueux de sang. Au moment où la chose s'est découverte Mon Cadet le blond entre. Il a eu juste le temps d'ouvrir la porte et de la refermer : il est tellement blond et clair qu'il a marqué la nuit. Et ici dedans les reflets du feu se lancent sur lui, l'entourent et l'enveloppent comme s'il était le seul être vivant de la maison.

— Tu as vu Bellini ?

— Oui. Il vient. Il va venir. Il s'est levé. Il est en train d'essayer de passer sa veste sur ses pansements et il arrive. Il en a assez, lui aussi. Il m'a dit :

« Dis à ton frère que c'est basta, fini. »

— Angelot, tu es là ?

— Oui, Esther, où veux-tu que je sois ?

— Je veux que tu sois là pardi, que je te voie.

— Regarde.

— Tu as les cheveux mouillés.

— Non.

— Ils m'ont mouillé la main.

— C'est le brouillard.

— Où es-tu allé traîner ?

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien.

— Ta joue est devenue toute rouge juste sous ton oeil et c'est quand tu dis des mensonges.

— Non, on n'a rien fait : on est resté là à attendre.

— Mais, vous n'avez pas dû vous priver de parler de tout ce que disent les femmes quand elles sont seules. C'est pourquoi tu deviens toute rouge maintenant en me regardant.

— Nous n'avons rien dit.

— Quatre femmes, ça m'étonnerait !

— Elles ont parlé de ce qu'elles voulaient.

— Mais toi, bien entendu, comme tu es au-dessus de tout ça, tu n'as rien dit.

— Non, monsieur, presque rien. Et ce n'est pas parce que je suis au-dessus, c'est parce que je suis bête : c'est parce que je pensais à toi.

— La noisette dit presque rien. Qu'est-ce que ça a dû être, ce presque.

— Je te dis non, imbécile. Je ne suis pas encore bien habituée à cette maison.

— On n'est peut-être pas encore bien mariés, qui sait ?

— Moi, je sais que si.

— Ah ! tu le sais ? Et à quoi tu le sais ?

— Ne fais pas l'imbécile, je t'arracherais les yeux.

— Doucement. Et qu'est-ce que je ferais sans yeux ?

— Tu resterais avec moi, tu n'irais plus courir.

— Courir ? Avec mon frère ?

— Courir, c'est quand tu es avec n'importe qui, sauf avec moi.

— Alors, je me ferai vite bon à la course.

— Pourquoi, tu as l'intention de partir encore ?

— Pas maintenant, mais j'ai l'impression que, dans la vie, il me faudra peut-être aller avec quelques personnes à part toi. Dans cent ans de vie, jusqu'à ce que j'aie cent vingt ans.

— Cent vingt ans !

— Oui, cent vingt ans, j'ai l'impression que, d'ici là, il me faudra encore courir pas mal de fois. Si tu appelles ça courir.

— Alors pars tout de suite.

— Attends. Maintenant j'aime mieux aller coucher avec toi.

— Moi non. Pars tout de suite puisque tu dis que c'est obligé. Pars, je coucherai seule. Pars, je vais aller me mettre au lit. Pars, je sais ce que je garde.

— Oh ! Et tu le garderas pour qui ?

— C'est mon affaire.

— Ça s'ennuiera tout seul.

— Je lui trouverai des compagnons.

— Allez, noisette.

— Ah ! noisette, maintenant tu m'appelles noisette.

— Oui, j'ai pensé à toi après-midi, j'aurais mieux aimé être avec toi. Si, ce matin, j'avais fait ce que je voulais faire, je serais resté avec toi. Mais je ne pouvais pas puisqu'il est venu me chercher. J'ai passé tout le jour avec toi. Et j'aurais voulu y être. J'ai passé tout l'après-midi à languir d'être avec toi. Tu dis que nous sommes bien mariés. Si j'étais resté avec toi cet après-midi, nous aurions encore été bien plus mariés. Mais tu n'as rien perdu pour attendre, noisette, attends ce soir.

— Lâche-moi, tout à l'heure. Parlons fort maintenant, ou bien ils vont se demander ce que nous disons. Viens là-bas.

— Venez un peu ici, vous deux, vous aurez le temps de vous parler toute la nuit.

— Mon frère est venu après-midi. Et je te l'avais dit, il s'est mis en colère.

— Nous l'avons vu, ton frère. Marceau, tu ne lui as pas dit que nous venions juste de voir son frère ?

— Je n'ai rien dit, moi, depuis que je suis entré ici dedans. Elles m'ont sauté sur le poil tout de suite. Tenez, mes chattes, regardez celui-là de poil s'il est joli. Touchez s'il est doux à la caresse. Regarde, Valérie, c'est un poil qui a été plus caressé que le mien, celui-là.

— Reste à la maison, cochon, au lieu d'aller courir et on te le caressera le poil à toi aussi. Je n'ai pas une main qui va d'ici à Lachau et je n'ai pas un bras de fil de fer pour faire tout le détour de tes routes et aller te caresser là-bas au bout. Si tu veux qu'on te fasse comme aux autres, fais comme les autres.

— Minute, c'est une façon de parler. Celle-là, si tu lui parles de caresse, elle fait comme s'il pleuvait et elle se met tout de suite les jupes sur la tête. Un peu de sévérité, Valérie, s'il te plaît.

— Mais, dites, vous avez vu mon frère ?

— Oui, j'ai vu ton frère.

— Quand ?

— Maintenant.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il achetait des clous.

— Ange, tu lui as parlé ?

— Bien sûr que je lui ai parlé. C'est Marceau qui lui a parlé.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Je lui ai tout dit. Mais je lui ai surtout dit qu'on ne le voyait pas assez

souvent et qu'il devrait venir un peu ici, manger du cheval rôti, que ça nous ferait plaisir à tous.

— Quand ?

— Ce soir, maintenant, tout de suite.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit oui. Il arrive. Il va venir.

— Il est content ?

— Bougre ! s'il est content ! Pourquoi veux-tu qu'il ne soit pas content ? Il va venir ici. Gai comme un pinson. Et Bellini va venir aussi comme un autre pinson. C'est le soir des pinsons, ce soir.

« On va tirer la table au milieu et allumer la grosse lampe. On va faire un gros feu. Il faut qu'il ronfle et qu'il soit large. On va déboucher une bonbonne de vin.

« Et toi, Valérie, au lieu de penser aux caresses avec ton derrière comme un coffre à blé, tu vas me prendre une poêle d'un mètre et tu vas nous faire frire cette viande de cheval ; dans de la belle épaisseur ; qu'elle soit tendre, avec tout son sang. Il faut que nous soyons les maîtres de ce qui doit arriver. Il faut diriger notre vie. Il faut, à la fin, se donner la tranquillité et la paix. Si nous ne le faisons pas nous-mêmes, qui le fera ? Si tu te reconnais des ennemis, tu reconnais toi-même qu'il y en a pour t'affronter. Et alors, c'est ça ta force ?

« Ton frère va venir ici, avec son cou de taureau et sa tête carrée, avec sa mâchoire aussi large que son front. Et Bellini va venir avec sa vieille couenne de chêne. Et nous serons tous là à table : le grand blond, là, moi, quatre petits pinsons.

— Quand tu iras encore à Lachau, ne bois plus le même vin, Marceau. Celui-là a plutôt l'air de te rester sur l'estomac. Qu'est-ce que c'est que cette viande de cheval dont tu parles tout le temps ? Et quel cheval ?

— Celui qui est là au pied de mes jambes. Qu'est-ce que tu croyais que

c'était ? Du sanglier peut-être, ou du loup ? Un doux petit sanglier coquet, passé à la tondeuse, ou bien un de ces loups gentils de trois ou quatre cents kilos que toutes les grandes femmes de Lachau gardent dans leur chambre, et qu'elles font monter sur leurs genoux pour les caresser. C'est pourquoi ce poil est si doux, touche. Qu'est-ce que tu veux que ce soit ce poil-là, toi ? On voit encore les traces de la main. C'est du poil de loup, bien sûr. Tout le monde sait qu'à Lachau c'est plein de loups. Si tu veux du loup tu vas à Lachau. Tu dis : donnez-moi cinquante kilos de loup, et on te donne cinquante kilos de loup. Ah ! mais tu dis alors : donnez-moi du loup avec un poil bien caressé, et alors on te le choisit et des fois même on te le parfume. Regarde ça ; regarde avec tes gros yeux. Qu'est-ce que ça te dit ce poil où on a dépensé peut-être cent francs de brosse ? Ça dit amitié ; ça dit aimable ; ça dit : ah ! que je suis content de t'avoir ; ça dit : je te soigne comme la prunelle de mes yeux ; ça dit : tu es la plus belle bête du monde ; ça dit : cheval. Le voilà, le cheval.

— Tu as acheté du cheval ?

— Non. J'ai tué du cheval.

— Mon fils, tu as peut-être alors commencé quelque chose qui nous mènera loin.

— Non, mère, ça ne nous mène nulle part, ça nous mène ici où il va y avoir tout à l'heure quatre amis autour d'une table. Mais je comprends ce que tu veux dire. Tu as déjà vu que ce devait être une belle bête. C'était peut-être la plus belle bête de toutes les vallées là-bas derrière. Et je l'ai tuée. C'est moi qui l'ai tuée ; en pleine rue ; devant tout le monde.

— Oui, c'est mon frère qui l'a tuée, et maintenant à Lachau, les langues doivent marcher là-dessus ; et d'un bon moment elles ne s'arrêteront pas de marcher.

— Oui, je l'ai tuée. Et si son propriétaire était encore vivant, il me remercierait. Mais il est mort. Nous avons attendu à Lachau jusqu'à ce qu'il soit mort. Vous croyez que j'ai bu. Oui, j'ai bu, un peu. Mais si je parle, c'est

parce que j'ai été remué par autre chose. Maintenant, je peux être ami avec tout le monde. C'est fini. Bellini peut aller voir mes clients s'il veut. Il peut aller faire la tournée en se cachant dans la nuit ; il peut y partir dans le plein jour. Je ne lui dirai plus rien. Je lui dirai : « Fais ta place au soleil, Marceau Jason te laisse libre. » Si vous avez quelque chose à me reprocher, qui que vous soyez, dites-le franchement, n'ayez pas peur, je vous écoute. Je suis le calme en personne. J'ai tué le cheval dans la rue Maraîchère. Presque devant l'hôtel. Il est arrivé là dans le monde ; il a sauté par-dessus des femmes renversées et je me le suis vu sur moi. Il me semble qu'il est encore en l'air. Je le vois toujours. Une seconde au-dessus de moi. Il avait de grands yeux noirs de larmes et un peu de vapeur dans les narines. Entre ses deux sabots de devant dressés, une poitrine pointue comme un devant d'oiseau plumé. J'ai vu qu'il était fou. J'ai vu qu'il était nu, sans bride ni mors. Je me suis dit : « Quoi faire ? » Je ne sais pas. Le temps d'un éclair. Imaginez-vous : il est là en l'air et moi je me sens devenir de plomb là devant. Je pousse Mon Cadet. Il tombe.

— J'ai glissé.

— Alors, je me sens vraiment de plomb. La rage. Je n'entends plus rien, le silence. Il me semble que le cheval retombe, doucement comme un cheval de plume. Il bascule. Je vois son cul qui se relève derrière lui comme un drap plein de vent. Tout d'un coup sa grosse tête me remplit les deux yeux. Alors, je frappe. De toutes mes forces.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu pleures.

— Les nerfs. Non. En me voyant. En pensant. J'ai encore les nerfs croisés sur la poitrine. Je suis devenu un plomb. Je n'ai pas bougé d'un pas. J'ai frappé, je suis resté là. C'est après que j'ai essayé de relever une de mes jambes. Il me semblait que j'étais planté dans la terre jusqu'aux genoux. Qu'est-ce que j'ai fait après ?

— Tu m'as appelé.

— Je t'ai appelé, oui.

— Et le cheval ?

— Oui, je t'ai appelé. Je ne savais plus où tu étais.

— J'étais debout derrière toi. Je te criais : « Je suis là. »

— Oui. À ce moment-là j'avais recommencé à entendre le bruit. Il me cornait dans les oreilles. Le cri des femmes et le cri d'une femme. J'ai recommencé à entendre au moment où j'ai essayé de tirer ma jambe de ce poids de plomb qui m'enfonçait dans le pavé. Et le cheval ? Je ne voyais plus rien. Tout le monde était mélangé. Et il n'y avait plus de cheval. Il n'était plus en l'air. Et je t'ai entendu derrière moi ; tu m'as dit : « Je suis là. » Puis, qu'est-ce que j'ai fait alors ?

— Rien, tu restais planté.

— Oui, planté. Drôle de chose, ce plomb qui m'a changé le sang tout d'un coup en même temps qu'il m'éclatait une rage à me foutre par terre. Mon bras pesait mille kilos.

— Je t'ai vu frapper. J'étais renversé par terre, moi. Quand tu m'as poussé, j'ai glissé. J'étais tombé par côté. J'ai vu où tu as frappé. Tu n'as même pas fait un gros geste. Tu as frappé juste à côté de l'oreille ; entre l'oreille et le front. J'ai entendu crier. Je me suis dit : il a écrasé un enfant. C'est le cheval qui a crié. Il a jeté sa tête de côté comme s'il refusait. À ce moment il arrivait par terre. Parce que quand tu l'as frappé, il était encore en l'air. Je ne sais pas comment tu as fait, si tu as sauté. Moi je ne t'ai pas vu bouger, mais quand tu l'as frappé le cheval était encore en l'air ; ses sabots ne touchaient pas terre. Le coup l'a poussé de côté. Et comme il a mis ses sabots par terre, ses jambes se sont pliées, je l'ai vu rouler. J'ai entendu sa tête frapper le pavé. Je me suis relevé comme un ressort parce qu'il allait me rouler dessus. J'ai entendu son ventre se coucher par terre. Au moment où je le voyais encore tout noué en l'air, il s'est dénoué par terre. Il est mort en l'air. Il est mort quand tu l'as frappé.

— Je ne l'ai frappé qu'une fois.

— Il n'y avait plus de bruit. Il n'a même pas râlé ; il s'est allongé. Il y a un

moment où plus personne n'a rien dit, même pas la femme.

— Alors, qu'est-ce que nous avons fait ?

— Toi, tu t'es mis à gueuler comme un veau.

— Oui, qui avait laissé partir ce cheval nu ? Quel est l'imbécile qui avait lâché ce cheval fou à travers la foire ? S'il avait eu un mors ou une bride, j'aurais essayé de l'arrêter, mais j'avais vu tout de suite qu'il n'y avait rien à prendre. Il était lisse de partout comme une goutte d'eau. Va t'accrocher là-dessus, accroche-toi à de l'huile pour te faire crever. Il n'y avait pas autre chose à faire que ce que j'ai fait.

— Et ça a été vite fait.

— Moi, j'ai l'impression que ça s'est fait très lentement. Il me semble qu'on aurait eu le temps de faire dix parties de cartes. Et j'aurais préféré. C'est une affaire d'imbécile. Le cheval était à un nommé Mornas, un Mornas des vallées. Son beau-frère tient le moulin de Villefranche. Il gardait cette bête comme une relique. Il l'avait soignée et préparée. Il l'a amenée à Lachau et elle a gagné les trois courses. Toutes les trois. Et bien gagnées, loin devant. Maintenant, on dit qu'il était arrivé à Lachau depuis deux jours et qu'il a arrosé l'avoine du cheval. Il était à l'Hôtel de France. Naturellement, à l'Hôtel de France on dit qu'il n'a pas arrosé l'avoine. D'ailleurs ce qu'on dit aussi bien d'un côté que de l'autre... La vérité, c'est qu'il a gagné. Mornas le rentre à l'écurie. Et là : la jalousie. Avant la course, c'était un cheval de Pierrisnard qui devait gagner. Pierrisnard vient à l'écurie de l'Hôtel de France. « Alors, tu vois, dit Mornas. — Oui. » Pierrisnard met sa main dans la mangeoire, prend une poignée d'avoine, il la sent, puis il dit aux autres : « Tenez, sentez. — Quoi ? — Sentez, dit Mornas, qu'est ce que ça sent ? — Ça sent l'eau-de-vie. Tu as arrosé son avoine. » D'un mot à l'autre : arrosé, pas arrosé, Pierrisnard lui dit : « Tu ne le monterais pas maintenant ton cheval. Tu ne le monterais pas nu. Tu ne le monterais pas sans selle, ni bride, rien, les mains dans les poches, pour faire voir si vraiment c'est un agneau. » Il va dire ça à un homme qui a gagné trois courses à la file, même s'il a arrosé l'avoine. Le plus bête, c'est l'autre qui dit oui. Oui. Et on le sort. Nu. Et l'autre monte.

Et il part. Sur le champ de foire. Vous voyez le champ de foire noir de monde. Et mon grand couillon sur sa bête nue en train de faire son fait d'armes au milieu de tout le monde. Maintenant, bien sûr, personne ne dira : « C'est moi » ; ils étaient toute une bande à suivre par-derrière. Pour moi qui connais les bêtes, il y a eu deux choses : d'abord un marchand de couvertures qui crie dans un porte-voix ; ensuite au moins deux cents boeufs qui piétinaient là sur place depuis le matin et qui sentaient venir le soir. Le forain faisait l'andouille pour faire marcher son commerce ; c'est son métier. Exprès ou pas exprès, c'est à un poil avec un homme comme ça. Il souffle comme un taureau dans son instrument. La bête se dresse. Qu'est-ce que tu veux que l'autre couillon fasse ? sans bride ? Les boeufs répondent. Mornas s'accroche des deux bras autour du cou du cheval. Celui-là avait peur et il se sent étouffé. Qu'est-ce qu'il fait ? Il fait ça, il se secoue. Mornas serre, mais il glisse, il tombe sur un piquet de fer ; il se traverse le ventre. Le cheval saute dans un étalage, un tablier rouge lui tombe sur la tête. Il devient fou. Tout le monde crie et se renverse. Il leur galope dessus. Il leur galope dedans. Il tombe dedans, il se relève. Alors, il est mille fois fou avec ce tablier pendu à sa tête. Tout de suite l'odeur du sang. Ils étaient deux ou trois touchés de partout. Les boeufs qui se mettent à corner tous ensemble de tous les côtés et voilà mon cheval saoulé en plein et franc comme le vent qui s'enrage droit devant lui. Ils sont neuf à l'hôpital. Un qui essaye de l'attraper. Va l'attraper sans mors ! Un coup dans le ventre. À l'autre. Un autre qui essaye encore de lui sauter au museau. À quoi vas-tu t'accrocher ? À la tête ? Et puis après ? Un cheval fou, une tête d'huile : il faudrait des crampons de fer ! Il le traîne ; il lui casse la cuisse. Un autre. Ils étaient fous ! Ils ne voyaient pas qu'il était nu. Celui-là n'a fait que le toucher ; il a été envoyé promener comme un boulet de canon. Et alors, les plus bêtes ! Il arrivait à la route de Cosmes. Il allait partir dans les champs ; là il avait du large. Non. Ils étaient trois ou quatre, ils se mettent en travers ! Qu'est-ce qu'ils espéraient faire ? Le cheval s'est bloqué devant eux comme un jet d'eau. Un des quatre a pris un fer de devant dans la mâchoire. Il va être beau celui-là, le cheval saute en même temps que tous les pavés étaient pleins d'étincelles comme de la braise.

— Tu l’as vu tout ça ?

— Non, je sais. Et alors il entre en plein galop dans la rue Maraîchère. La rue, à deux heures de l’après-midi, avec des hommes, des femmes et des enfants, serrés là-dedans comme de l’eau dans un siphon !

« J’ai frappé un seul coup. Ma main ? On dirait qu’elle n’a rien fait. Souple comme avant. J’enfilerais une aiguille du premier coup. Mon bras ? Rien. Comme s’il avait raconté une histoire. Le cheval ? D’un seul coup il a été jeté par terre. Il n’y a que ce plomb qui est encore un peu resté. Je suis calme. Il me semble que je n’entends pas très bien non plus. Ce n’est pas ça. C’est une sorte de silence et comme le bruit d’un morceau de bois vert qui siffle dans le feu. Quand vous parlez, c’est derrière ce sifflet.

« Qu’est-ce qu’on a fait après ? On a remonté la rue, Mon Cadet et moi. De temps en temps, je lui demandais : “ Tu es là ? ” Il me répondait : “ Je suis là. ” Le monde nous suivait. Là, dans la rue, une femme avait l’épaule cassée. Mon Cadet m’a dit : “ Tu n’as rien ? ” Je lui ai dit : “ Non, je n’ai rien. ” Sur le champ de foire nous avons vu tout ce qu’il avait fait. Mornas est mort. Le troisième qui a essayé d’arrêter le cheval, celui qui a essayé juste avant moi, va mourir. Il a la tête cassée. On dit aussi qu’une femme va mourir, sans compter ceux qui ne comptent pas, Bellini par exemple, qui a été roulé sous les pieds en courant avec les autres. J’ai dit à Mon Cadet : “ Bon, qu’est-ce qu’on y fera maintenant, Mon Cadet ? Viens, on va le revoir. ” Je voulais voir comment j’avais pu le tuer. Nous arrivons à l’emplacement où il était. Il n’y était plus. Il y avait le garde. On lui dit “ Tenez, c’est celui-là. ” Il me demande : “ C’est vous qui l’avez tué ? ” Je lui dis oui. Il me dit : “ Vous avez rudement bien fait. ” Bien sûr. Il aurait pu se passer de me le dire. Je lui dis “ Qu’est-ce que vous en avez fait ? ” Il me répond : “ J’ai dit à Charlot de l’emporter. – Quel Charlot ? – Le boucher. – Ah ! bon, vous ne perdez pas le nord, vous ! – Qu’est-ce que vous en auriez fait, vous ? Il est sain ? – Bougre, je vous crois, il n’avait pas la moindre moisissure, ça, je peux vous l’assurer. Il n’avait pas l’air de sentir le renfermé. – Oui, dit-il, vous avez la permission de rire, mais ceux qui rient, là autour, ils ne faisaient pas tant les fiers tout à l’heure. Et puis, il y a mort d’homme, ce n’est pas risible. ” Je lui dis : “ Ne

vous fâchez pas et indiquez-moi où il est votre Charlot, je voudrais un peu me rendre compte. – Mon Charlot est là, en face, tenez. Merci beaucoup de votre obligeance. ” Son Charlot m’a fait voir. Il a pris son petit couteau, il a coupé la peau entre l’oreille et l’oeil. Il a essayé de désosser. C’était déjà désossé, l’os était en miettes. Moi, j’ai regardé surtout l’oeil du cheval ouvert, tout mouillé de larmes encore, tu as vu Mon Cadet ? l’air de dire ces choses tellement cheval, que moi-même je n’ai jamais pu les comprendre ; quand ils regardent bien plus loin que tout ce que tu leur dis, gentillesses ou quoi que ce soit. En parlant de cheval, autre chose : le matin, j’ai vendu la mule presque sans le vouloir. Comptant. C’est ce qui m’a engagé. Les sous sont dans la veste, Valérie.

— Viens, dit Ariane à Delphine à voix basse, et elle appelle aussi Valérie. Ne faisons pas d’histoires, mais moi je ne tiens pas à voir Bellini. Je monte me coucher. Viens, Delphine. Ne dis rien, Valérie, donne-nous du fromage et du pain, nous mangerons là-haut dans notre lit. C’est mieux comme ça. Qu’est-ce que tu en dis, Delphine ? Je prends le bougeoir.

Et dans l’escalier elle s’est arrêtée et elle s’est penchée vers Delphine qui monte derrière elle.

— Tu ne dis rien ?

— Je n’ai rien à dire, je ne suis pas chez moi.

— Qu’est-ce que tu as voulu dire tout à l’heure, quand tu m’as répondu : « Tu ne l’emporteras pas en paradis ? »

— J’ai voulu dire : Prie le bon Dieu qu’un jour ne vienne pas où tu désireras être plus vieille.

— Je n’ai pas voulu te blesser, nous sommes du même âge.

— Moi non plus je n’ai pas voulu te blesser. Alors nous ne sommes pas blessées ni l’une ni l’autre.

— Tu vois, le frère d’Esther, c’est arrangé. L’aîné va lui donner quelques kilos de viande. Avec ceux des Jacomets quand on donne on est amis. Et avec

Bellini, il a raison. Il n'y a qu'à faire la paix. Si je m'en vais, moi, c'est pour autre chose. Nous avons trop lutté. Je ne veux pas que du premier coup, il croie que c'est arrangé. Et voilà, cette journée prouve bien qu'on a parfois de grandes craintes et rien n'arrive.

— D'autres fois, on ne craint rien et tout arrive.

— Passe ta colère mais viens. De quel côté aimes-tu mieux coucher, du côté du mur ?

— Non, du côté du vide.

— Allons, montons. Les vieilles vont se coucher et dormir.

— Oh ! dormir, Ariane, tu te flattes ! Essayer !

CLEF-DES-COEURS

Juste avant la neige et l'entrée de l'hiver, la saison donne brusquement quelques jours d'une limpidité extraordinaire. Ils sont précédés d'une semaine dont les nuits gèlent très dur. Ce gel apporte le silence. La forêt perd toutes ses feuilles. De matin en matin on voit se décharner les os des arbres. Le squelette de la forêt émerge peu à peu comme d'une eau trouble qui dépose ses limons sur la terre. Le ciel se clarifie de plus en plus bas à travers les branches, bientôt il entoure le tronc des chênes. Dans les cantons déserts, où les arbres sont serrés les uns contre les autres, on voit briller le jour, au-delà de la forêt, comme à travers une grille.

Rien n'habite l'étendue, sauf quatre fayards : les fayards de Gavary, ils sont tous les quatre au même endroit. On dit qu'un berger les a plantés là. C'est possible, parce qu'ils sont en droite ligne, à dix mètres l'un de l'autre ; et, si le vent les avait semés, il n'aurait pas semé que ces quatre. Ce sont les seuls fayards de toutes les Hautes-Collines. Le terrain ne convient pas. Mais juste là, il convenait. Il faut trois hommes, les bras en croix, pour embrasser chaque tronc, et la ramure est un enchevêtrement d'échelles fantastiques qui, sur le pas de ces terres dépouillées, monte dans l'épouvante même du ciel.

Marceau a attelé sa longue charrette bleue, il a chargé une bâche et il est parti pour les fayards de Gavary chercher de la litière de feuilles. À cet endroit-là il y en a toujours un lac formidable.

Le temps est clair. Dans les grands fonds commence déjà à monter une salissure blanche. L'hiver est venu. Le grand soleil d'aujourd'hui n'y fait rien. Il y a une autre volonté plus grande. Il fait froid.

Le cheval souffle de la fumée. Il marche vite, avec une grande énergie

pour se réchauffer. La charrette vide danse derrière lui. Marceau allonge le pas. Ils sont déjà dans le grand large. La piste a été faite par les moutons. Elle serpente pendant longtemps dans les fonds, puis elle s'engage à flanc, et monte sur le mamelon. De là, elle suit les crêtes.

Le jeune soleil du matin est poussiéreux comme du blé mûr, et allume le gel des herbes. Le troupeau des collines nues est là tout autour, arrêté, dos contre dos. Ce qui reste de vent souffle sur la gelée comme sur de la braise. De temps en temps, les quatre fayards disent encore un mot ou deux. La bâche de la charrette se soulève et claque comme une voile molle. Le corps des feuilles mortes, étendu sur la terre, se gonfle et s'abaisse comme le halètement d'un grand renard fatigué. Le silence arrive. Plus rien ne bouge. Tout se tait, sauf la charrette. Du fond du ciel une vieille alouette tombe comme une pierre.

Devant les quatre fayards, il y a un creux. Habituellement, les feuilles s'entassent là. Sur une plus grande épaisseur que dans les autres creux. C'est une très bonne litière ; elle est encore plus sèche que la paille. Et il n'y a qu'à venir la prendre.

Vers les midi, Marceau arrive aux fayards. Il les a vus d'abord se dresser devant lui et il s'est mis tout de suite à parler au cheval. La bête avait entendu le bruit des arbres et dressé les oreilles. Comme on s'approche, elle secoue la tête et éternue. Elle regarde et quitte la piste ; Marceau l'y remet dedans en tirant sur le derrière de la charrette. Qui commande ici ? Le cheval s'arrête, Marceau le prend par la bride.

— Allez, viens, ce sont des arbres.

Le cheval suit pas à pas, mais il renifle, il éternue, il se met à hennir ; des corbeaux se lèvent de l'herbe, montent et volent du côté du village. Les arbres solitaires sont plus gros que les arbres des forêts. Ils sentent fort, ils peuvent déployer tous les muscles de leur corps.

En arrivant, comme on arrive ici par des ondulations qui les cachent, puis les découvrent peu à peu, on ne les voit pas sortir de terre mais descendre du

ciel comme s'ils s'y ramassaient par tous ces minces rameaux pour venir se planter, comme la foudre, dans la terre. Et, à l'endroit où ils s'enfoncent, les troncs sont pleins de plis de cruauté.

On ne peut pas venir ici avec des mules. Il faudrait se battre avec elles. On peut risquer d'y venir avec un cheval : les nerfs d'un cheval s'apaisent.

Sous les fayards, il y a une petite construction en pierres sèches qui sert parfois d'abri aux bergers.

Marceau tourne sur le rebord du creux, plein d'une feuillade magnifique. Il aura vite fait son chargement. Il garde le cheval par la bride. Et il vient jusqu'aux arbres :

— Oui, va, renifle-moi la main. Oui, c'est moi. Si j'y vais moi-même, tu peux venir. Qu'est-ce que tu t'imagines que c'est ? C'est un arbre.

Et il l'attache même contre le tronc à une petite branche basse.

Le cheval frissonne.

— Ne va pas me faire croire que tu as froid. Tu n'as pas froid.

Mais il le couvre avec une vieille veste. Puis il s'assoit près de lui. C'est vrai que, quand on regarde en l'air, on dirait que ces arbres vont vous tomber dessus, tellement ils sont grands. Ça vient de ce qu'on est obligé de pencher la tête bien en arrière. Il s'assoit et il mange un quignon de pain et un morceau de ventre de porc salé.

À trois heures, il avait fini son chargement et il déplia la bâche pour le recouvrir. Comme il montait sur les ridelles pour attacher la bâche, il vit un homme qui passait sur la piste. Il venait des vallées et il allait au village. Il devait avoir passé au pas de Richaud, où personne ne passe plus depuis longtemps. C'est à peine bon pour les piétons. Ceux qui viennent ici ont meilleur compte de suivre la route et de demander à se faire porter par les voitures. Personne ne refuse. Celui-là marchait sur la piste, bon pas, les mains dans les poches. Il semblait gros. Il ne devait pas avoir vu l'attelage. Le cheval secoua son collier.

L'homme regarda. Il s'arrêta. Il quitta la piste et il descendit dans le creux. C'était un gros, maintenant que Marceau le voyait de face. Il cria, fit un petit geste et il arriva.

C'était un rigolo, avec une grosse figure bien rasée couleur de cochon et, dans le cou, au moins quatre mentons en plis qui, de chaque côté, allaient s'accrocher aux oreilles. Et des moustaches en accroche-coeur, noires, plaquées, cirées comme à la brosse à reluire. Il enleva son chapeau, pas pour dire bonjour, mais comme manière : il avait une belle raie au milieu de cheveux plats où l'on voyait toutes les dents du peigne. Il demanda si le village était loin.

Marceau lui dit que c'était onze bons kilomètres. Il avait des souliers fins à boutons. Marceau jeta la corde en travers du chargement et il allait descendre pour en faire le tour.

— Ne bouge pas, lui dit l'autre.

Il prit la corde, serra comme il faut et fit un noeud en première. Il avait des doigts comme des boudins.

— Si vous n'êtes pas pressé, dit Marceau, attendez-moi. Moi, dès que j'ai fini mon chargement, je pars doucement, à mon train.

— Si c'est comme ça, je t'attends.

Il avait l'accent clairon des basses vallées. Marceau n'aime pas qu'on le tutoie d'emblée. Il lui dit, avec beaucoup de politesse caustique :

— Et puis mon cheval peut vous porter : vous économiserez vos petits souliers. Ici, le dessus des pierres est coupant.

— Ce n'est pas la première fois que je viens ici dessus, dit l'homme. Mais tu fais bien de m'y faire penser. Il y a assez longtemps qu'ils me gênent. Je suis un imbécile de ne pas l'avoir fait plus tôt.

Il s'assit. Son ventre tombait entre les jambes. Il se pencha pour toucher ses souliers, et malgré la veste, on lui vit, sous le gilet, comme le gonflement de deux grosses mamelles. Il soupira. Il était vraiment obligé de se coincer le

ventre comme dans des tenailles pour arriver à toucher son soulier. Mais, en soufflant, il y arriva et il les enleva, l'un après l'autre, et il retira ses chaussettes.

— Pieds nus, dit-il, je peux faire cent kilomètres sur des lames de rasoir.

Il avait, en effet, des pieds couleur de botte. Il enfourna ses chaussettes dans ses souliers.

— Tiens, dit-il, mets-les-moi dans ton caisson. Je n'aime pas porter les paquets.

Il remua ses doigts de pieds.

— Je te remercie, dit-il, me voilà à mon aise. On a le temps de faire une cigarette.

— Si tu as du tabac ?

— J'ai tout ce qu'il faut.

— Alors, fais-m'en aussi une, dit Marceau. J'ai les mains noires.

— Je te la mouille ? demanda l'homme.

— Mouille-la-moi, dit Marceau. Ta maladie n'a pas l'air grave. Si tu me la donnes, je l'aurai.

La charrette était prête. Il n'y avait plus qu'à enlever la vieille veste de dessus le cheval. Le soir mettait autour d'eux, à ras de terre, une couleur violette qui sentait son froid. Mais là, au fond du creux, il restait une bonne tiédeur. Marceau prit du feu à la braise de l'autre et s'assit pour fumer. L'homme tirait sa cigarette avec des fantaisies, le petit doigt relevé. Tous ses ongles étaient cassés au milieu.

— Tu es cardeur de laine ? dit Marceau.

— Oui, dit l'homme, ça se voit ?

— Tu viens trop tard, dit Marceau. Ici, nous tondons plus tôt que dans les plaines.

— je ne viens pas pour ça, dit l'autre. D'ailleurs, ce n'est pas mon canton, et je ne fais concurrence à personne. Ici, vous devez avoir un nommé Bournette qui vient de Buis-les-Baronnies.

— Oui, dit Marceau, mais il se fait vieux.

— Raison de plus pour ne pas lui retirer le pain de la bouche.

— Hé, dit Marceau, je ne sais pas le reste, mais toi, au moins, tu as de bonnes paroles.

— La vérité, dit l'homme, c'est que moi, tu vois, mon vrai travail, ce serait plutôt inspecteur des travaux finis.

Il se mit à rire.

— Tu as des parents ici dessus ?

— Non, quoique, en réalité, je crois que j'ai un petit cousin à la Colle. Enfin, un homme qui s'est marié avec ma cousine. Mais s'il fallait faire vingt kilomètres à pied pour aller voir ceux qui se marient avec vos cousines...

— Et alors, dit Marceau, comme ça, tu vas au village. En passant.

— Malin, dit l'autre en clignant des yeux dans des pommettes grosses comme des tomates. Demande-le-moi donc tout de suite.

— Ici dessus, dit Marceau en riant, on ne voit pas grand monde, alors on s'intéresse aux étrangers.

— Il se trouve que ce que je viens faire ici n'est pas un mystère. Alors, tu n'as pas besoin de tourner, je vais te le dire. Tu connais un nommé Jason, Marceau ?

Marceau resta interloqué.

— Et toi, dit-il au bout d'un petit moment, tu le connais ?

— Non, pas du tout. Mais c'est lui que je viens voir.

C'était peut-être un client. Quoique ce soit drôle, avec ses moustaches de cirage et cet air plutôt cafetier. Et ce genre de venir à pied, par le pas de

Richaud ; et tout. Même maintenant, sous la bandoulière de ses mentons, une cravate avec une épingle en fer à cheval.

— Et, dit Marceau, qu'est-ce que tu lui veux ?

— Là, dit l'autre, c'est mon affaire... Et la sienne, dit-il après.

— Alors, c'est aussi la mienne. Jason Marceau, c'est justement moi.

L'autre serra la bouche dans tous les plis de ses lèvres, de ses mentons et de sa graisse. Il avait tellement ouvert les yeux que son front n'avait presque plus de place. Il regarda Marceau du haut en bas et de droite à gauche, et les épaules, et les bras.

— Hé, dit-il, il n'y aurait rien d'impossible. Mais ça serait rigolo.

— Alors, rigolons, dit Marceau, parce que ma mère ne pourrait plus s'en dédire.

— Non, dit l'autre, ne blague pas.

— Je ne blague pas.

— Alors, touche ! dit l'autre, serre-moi la main : bonjour, et bien content de te voir.

— Moi aussi, dit Marceau, et comment ça va ?

— Ça va bien, et toi ?

— Moi aussi. Bon.

— Alors ?

— Alors, voilà : tu n'as pas entendu parler d'un nommé Galissian ?

— Non.

— Tu as dû en entendre parler.

— Je ne crois pas.

— Galissian, dit Clef-des-Coeurs.

— Attends.

— Tu vois.

— Oui, attends, Clef-des-Coeurs, oui, le lutteur ?

— Justement.

— Clef-des-Coeurs. Bien sûr, j'en ai entendu parler. Tout le monde en a entendu parler.

— C'est moi.

— Bonjour, dit Marceau.

— Bonjour, dit l'autre.

— Alors, dit Marceau, il y a quelque chose que je peux faire pour toi ?...

— Tu peux faire beaucoup, dit l'autre, tu peux me contenter.

— En effet, si je peux faire ça, c'est beaucoup.

— Je vais t'expliquer. On m'a parlé de toi à la foire de Sorgues.

— Je n'y suis jamais allé.

— Tu n'as pas besoin d'y aller, ta réputation y est allée.

— C'est drôle, dit Marceau. Comment peuvent-ils s'intéresser à des mulets en bas dedans, c'est dans la plaine.

— Ce n'est pas à des mulets qu'ils s'intéressent : c'est à un cheval.

Marceau se mit à rire.

— Alors, tu dois te tromper, dit-il. Moi, tous les chevaux que j'ai, c'est celui-là. Et c'est loin d'être un pur-sang.

L'autre resta un moment sans rien dire. Il avait penché sa grosse tête, il fronçait tout son front pour agrandir ses yeux, il plissait deux mentons de plus, il n'était plus qu'un pli partout, sauf ses yeux grands ouverts, avec, il faut dire ce qui est, et c'est curieux, une sorte de tendresse. Il regardait Marceau.

— C'est la vérité, dit Marceau.

— Écoute, dit l'autre. Vous êtes de drôles de types, ici dessus. Parlons franchement. Tu n'as quand même pas oublié que tu as tué un cheval à Lachau ?

— Ah, c'est ça ? dit Marceau. Le cheval de Mornas. Oui, en effet.

— D'un coup de poing.

— Oui, d'un coup de poing.

— Eh bien, dit l'homme, tu vois, même si je n'étais venu jusqu'ici que pour ce que tu dis depuis un moment, je n'aurais pas perdu mon temps. Vous êtes vraiment de drôles de types, ici dessus. Tu as fait ça, et ça ne te paraît pas extraordinaire.

— Eh bien, si ! ça me paraît extraordinaire.

— Alors, tu ne penses pas tout le temps à ça ?

— Eh bien, non. Qu'est-ce que tu veux, il y a tellement de choses à faire.

— Il faut l'entendre pour le croire.

— Qu'est-ce que tu veux, je te dis : il faut vivre.

— Eh bien ! Qu'est-ce qu'il te faut, si ça ne te fait pas vivre.

— Ça ne fait pas bouillir la marmite.

— Peut-être, dit l'autre. Et encore. Mais est-ce que ça ne te contente pas ?

— D'un côté.

— Ah ! quand même !

— Bien sûr je suis content de l'avoir fait.

— Écoute, vous êtes de drôles de pistolets dans ce pays. Ils sont tous comme toi, ici dessus ?

— Sûrement non.

— Je ne veux pas parler du coup de poing. Je veux dire : est-ce qu'ils sont tous je-m'en-foutiste comme toi ?

— Je ne suis pas je-m'en-foutiste : j'ai tué un cheval, et après ?

— Cré tonnerre de Dieu ! dit l'autre. Après ? Après ? Après ? Je suis venu pour que tu te battes avec moi !

— Et pourquoi ? dit Marceau. Tu ne m'as rien fait.

L'autre resta un bon moment à souffler de toutes les manières. Il avait même une manière de se souffler dans le trou des narines qui faisait un bruit curieux.

— Tu ferais damner un saint, dit-il. C'est la première fois que je vois un homme comme toi. Je ne t'ai rien fait, c'est sûr. Qu'est-ce que tu vas dire là ? Et je ne te ferai jamais rien pour tout l'or du monde. Ce n'est pas là la question. Je te l'ai dit : est-ce que tu veux me contenter, oui ou non ?

— Si c'est possible, dit Marceau, je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas. Il n'y a pas besoin de s'emballer.

— Je ne m'emballer pas, je ne m'emballer pas contre toi, je m'emballer parce que je ne peux pas arriver à dire ce que je veux dire.

— Dans ces cas-là, dit Marceau, le plus simple c'est de le dire.

— Tu as entendu parler de moi. Tu sais qui je suis ?

— Oui.

— Tu connais ma vie ?

— Enfin, j'en ai entendu parler.

— Mais tu sais que jamais personne n'a pu me battre ?

— Tout le monde le sait !

— Tu vois, on commence à s'expliquer.

— Continue.

— Moi, je n'ai pas ton genre. Moi, vois-tu, ce que je fais, ça me plaît. Rencontrer un type, se le coller sur le ventre, le déraciner, faire des ciseaux, et les tenailles, et les saucisses, et les noeuds, et le battre : c'est ma vie !

— Tu veux dire lutter ?

— Oui. C'est ça ma vie. J'aime ça.

— Ça se comprend, dit Marceau. Tu n'en as pas un sur la terre qui puisse mieux te comprendre que moi.

— Et pourtant, tout à l'heure, tu as cru que je venais pour t'acheter un cheval ?

— Parce que moi, dit Marceau, j'ai encore plus de passions que toi. Elles sont mélangées. J'ai de quoi choisir.

— Alors, dit l'homme, si tu veux me contenter, c'est facile : choisis-moi un peu celle qui m'intéresse.

Le soir rougissait sur les bords du creux.

— Quand j'ai entendu parler du coup de Lachau, dit l'homme, j'ai cru que c'était une blague. Attends ! je sais que c'est vrai. C'est un coup magnifique. Tu sais lutter.

— Non. Je sais frapper quand je me sens perdu. En tout cas, cette fois-là, j'ai su. Et perdu, je l'étais plus que ce que tu crois.

— Ce qui m'intéresse, dit l'homme, c'est la force : que tu l'aies fait pour une raison ou pour une autre, ça n'a pas d'importance, tu l'as fait. Suppose que ce jour-là tu ne sois pas allé à Lachau. La force que tu as, tu l'aurais quand même. Mais moi, je n'en saurais rien et je n'aurais rien à me reprocher. Maintenant, je sais que tu es fort. Alors : c'est naturel, je viens et je te dis : lutte avec moi pour savoir qui est le plus fort : toi ou moi. Tu vois : c'est simple.

— Qu'est-ce que tu as à gagner ?

— Énormément. De savoir que je suis plus fort que toi.

— Et si tu n'es pas le plus fort ?

L'homme se mit à rire sans bruit, rien que du blanc de toute sa bouche. Il avait toujours dans ses yeux cette bizarre gentillesse.

— Il y a ici un beau tapis de feuilles, dit-il. On ne risque pas de se faire mal en tombant. D'habitude je lutte sur de la paille.

— Oui, mais enfin, qu'est-ce qu'on va faire ? dit Marceau.

— On va s'enlever la veste, et le gilet, et la chemise.

— Je n'ai guère de goût.

— Tu en auras vite.

Il était en train déjà de se dénouer sa cravate : « J'ai le temps, moi, se dit Marceau. Je n'ai pas de cravate. » Il le regarda faire. Cet homme avait un col qui tenait à la chemise par de petits boutons de fer.

— Ça, on le place, dit-il.

Il les attrapa avec ses gros doigts et il les mit dans la poche de son gilet.

— Alors, et toi ? dit-il.

— Vas-y, dit Marceau, moi, ça sera vite fait.

— Et attention à la montre, dit l'homme. Quand j'ai roulé le Poitevin, j'ai gagné cinquante francs, mais le cochon m'avait mis le pied sur une montre de cent francs.

Il chercha à placer son gilet par terre un peu plus loin.

— Pends-le à l'arbre, dit Marceau, et ça lui fit penser au chargement et au cheval.

Il ne faisait guère plus froid, comme ça arrive toujours. Le reste de vent était mort tout à fait au tomber du soleil. Les pierrailles plates avaient une respiration tiède. Le soir avait déjà fait plusieurs pas dans le ciel. « Ça ne durera pas longtemps de toute façon, se dit Marceau, parce qu'il ne tardera pas à faire nuit. » Au fond, il commençait à avoir envie de savoir, lui aussi.

C'était curieux ! L'homme n'était pas si gros que ça. Il se développait de bras avec aisance. Sans col, les quatre ou cinq mentons qui lui remontaient jusqu'aux oreilles s'étaient fondus dans un cou, ma foi pas mal, et tout au moins solide.

— Tu pèses combien ? dit l'homme.

— Maintenant cent sept, dit Marceau.

— Ça va, dit l'homme, moi je fais cent neuf.

Il n'avait pas de ventre : c'est-à-dire un bidon comme il y en a, qui semble être des kilos de levure en travail. Non. Mais, des épaules aux cuisses, il était rond, d'aplomb, comme un tonneau. Il enleva sa chemise : il était blanc, propre, avec des mamelles musclées. Il était comme un gros bloc d'huile gelée.

— Dépêche-toi ! dit-il, on a oublié d'allumer le poêle.

Marceau enleva sa veste et tira sa chemise. Il apparut avec ses coussins de poils, ses seins de charbon, larges comme des assiettes à soupe et la barbe qui lui pendait de tous les côtés du corps.

— Tu es né à temps, dit l'autre ; dix minutes de plus, et ta mère faisait un singe.

— Vérité vraie, dit Marceau, je n'ai pas un centime de goût.

— Ça va venir, dit l'autre. Et, d'abord, faisons ça régulièrement. Attention ! Il ne s'agit pas de se frapper à coups de poing. Il s'agit de se renverser, de se faire toucher des deux épaules par terre.

— Je sais, dit Marceau.

L'autre joignit les talons et se redressa.

— Nous sommes, dit-il, les soldats de la noble force.

Il salua militairement, puis tendit la main.

— Nous jurons qu'il n'y a entre nous ni haine particulière, ni question

d'intérêts.

— Oh, oui, dit Marceau.

— ... Et que nous allons nous battre loyalement devant vous pour l'amour de la lutte. Il n'y a pas de public, mais ça ne fait rien. C'est ce qu'on dit d'habitude. Et la règle, c'est la règle. Touchons-nous la main, voilà. Ah ! un mot : c'est défendu de s'attraper par les moustaches. Je te le dis parce qu'une fois il y en a un qui me l'a fait.

Ils restèrent un moment en face l'un de l'autre.

— Aucun goût, dit Marceau.

Mais l'homme, presque sans bouger, fit une petite feinte et Marceau répondit en pliant un peu les genoux. Une sorte de volonté dans la graisse jusque-là immobile faisait courir de légers tremblements d'une épaule à l'autre ; un creux se mit à noircir dans la peau blanche, à l'endroit où les côtes s'attachent ; les grandes mains pendues au bout des bras s'étaient ouvertes ; l'oeil cherchait.

Marceau voulait rester bien en face de cet oeil. Il comprenait tout de suite à quel endroit il regardait ; il n'avait qu'à se balancer un peu pour s'y mettre, il plia encore les genoux. Il avait aussi ouvert les mains. L'homme élargit lentement les bras. « M'échapper ? se dit Marceau. Non, n'aie pas peur, je ne veux pas m'échapper, au contraire. Élargis-les tant que tu voudras. » Il se sentait en train de durcir. Malgré le petit balancement qu'il était obligé de tenir pour que l'autre ne l'attaquât pas tout d'un coup à l'endroit où « il n'était pas ».

Il devenait comme un bloc entre les bras élargis de l'autre, qui ne s'approchait pas ; il se courba en deux, la tête en avant.

— Pas la tête, dit l'autre sèchement, c'est défendu.

« Je t'aurai », se dit Marceau.

Il sentit une grande force contre son gosier et l'air lui manqua dans la

bouche. Il vit, très vite, se pencher sur lui, à toute vitesse, le gros cou de l'homme, très net, sans graisse, avec deux énormes piliers de force de chaque côté. La terre noire emportant le soir rouge chavira comme un rayon de roue. Il vit la bouche ouverte et il sentit l'odeur de l'intérieur cru de l'homme.

Il voulait respirer. Il tomba. La terre fut tout de suite en plein contre son dos.

Il pouvait de nouveau respirer. L'homme s'était redressé. Il se redressa.

— Minute, dit l'homme.

Maintenant, en revoyant le rebord du creux tout noir et le soir rouge immobile aplatis à leur place l'un sur l'autre, il comprenait qu'il avait dû, lui, tourner en arrière et être renversé.

— Minute, respire. Attends, dit l'homme.

Oui, il lui semblait qu'il avait encore la terre collée à ses deux épaules.

— Voilà ce que j'aurais fait si nous avions lutté devant une galerie. Et maintenant, je serais en train de saluer et j'aurais gagné. Mais je n'ai pas gagné. Il n'était pas question de force, là. Je t'ai fait un coup de Trafalgar.

— Mais tu m'as renversé.

— Comme ça, dit l'autre, n'importe qui renverserait le pape. Oui, si tu étais venu me défier sur un pré de foire, c'était bon.

Il se gratta les oreilles.

— Écoute. Le coup est régulier. Mais ce qui n'était pas régulier, c'était le coup de tête que tu voulais me flanquer tout à l'heure.

— Je ne sais pas, dit Marceau, c'était naturel.

— Tout à fait, dit l'homme. Alors, je t'ai dit : « Pas la tête », et tu l'as redressée. Et j'ai pu mettre mon bras sous ton menton. Voilà l'histoire. Chaque fois que je lutte avec un nouveau, c'est pareil. Je sais, c'est naturel. Je l'ai eu, moi aussi, cet instinct dans le temps. Tu te vois un gros homme devant : « Et allez donc ! » tu te dis. Et alors, rends-toi compte, c'est

justement ce qu'il ne faut pas faire. Tiens, tu vois, avec un type dix fois moins fort que toi, mais qui n'aurait pas fait ça... je serais encore en train de rouler par terre. Il ne serait pas battu.

— Alors, dit Marceau, la force n'a rien à faire.

— La force, dit l'homme, c'est le plus joli. Et voilà, justement ; écoute : fais que je parte maintenant, quand on me parlera de toi, je peux dire : « Jason ? Celui du cheval ? Il m'a fallu, tiens, attends... (il s'approcha de son gilet et tira sa montre) il m'a fallu une demi-minute pour lui faire toucher les deux épaules. » Et c'est la vérité. Personne ne pourra dire le contraire. Même pas toi. Mais, dans mon for intérieur, quand je me demanderai : « Est-ce que tu es plus fort que lui ? » je me répondrai : « Non, tu n'en sais rien, il est peut-être plus fort que toi. » Rappelle-toi ce que je te dis. La force ? maintenant, nous allons la voir ! Tu es reposé ?

— Oui.

— Mais dis donc, dit l'homme, et le goût ?

— Ça vient, dit Marceau.

— Je le savais ; approche-toi, dit l'homme, nous n'avons pas à nous jeter l'un sur l'autre comme des ours. Non, gentiment. Tiens, prends ma main. Là, en souplesse, et voilà...

Ils s'étaient empoignés. Ç'avait été cette fois plus rapide. « Nom de Dieu ! s'était dit Marceau, alors, merde ! attends ! » Il l'avait attrapé franchement comme un sac. « Cent neuf, se dit-il, mais je te... » Oui, mais ça n'était pas si facile.

Il avait dû se baisser pour le ceinturer, et l'autre avait les bras libres. Il les avait allongés et il avait saisi Marceau aux hanches. Il pouvait relever facilement cent neuf kilos, mais pas pendant qu'on lui serrait les côtés du ventre où il n'y a pas d'os pour se défendre. Il sentait qu'avec son pouce l'autre entraît là-dedans comme dans du beurre. Relever, c'est facile ; ça se fait avec un tour de reins ; mais ça doit s'appuyer avec les cuisses écartées, et dans ces hanches, justement où l'autre faisait mal, de plus en plus profond

avec ce pouce-couteau.

Il essaya quand même. Rien à faire. Il y avait là une douleur de feu. Avec l'effort, c'était presque à crier, et le mal lui fit même desserrer les bras. Mais là, dès qu'on cédait, l'autre prenait tout de suite avantage. Il l'avait vite compris, mais il sentit quand même avec colère que l'autre passait les bras sous son ventre. Maintenant, c'était lui le sac. Là, comme ça, il allait être relevé en cinq sec. Il s'était mis en mauvaise position. C'était facile.

L'autre avait tous les avantages. Il le tenait dans ses bras comme avec une sous-ventrière de sangle. Il n'avait plus qu'à se redresser, ce qu'il faisait. Marceau perdit terre d'un pied, puis de l'autre. Il avait beau faire de grands pas dans le vide, il était relevé en poids comme un sac. Mais il employa vraiment sa force et tout se renversa.

— Arrête, cria l'autre.

C'était un cri terrible, qui s'était fait tout de suite obéir. En s'arrêtant de se battre, c'était facile de se redresser. Le soir était venu dans un très large silence, doux. Les ailes d'un très grand ciel sombre battaient en apportant doucement la nuit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Marceau.

— Rien, dit l'autre. (Il se relevait.) C'est défendu, dit-il en soufflant.

— Qu'est-ce qui était défendu ?

Les coups de genou qu'il donnait dans le ventre.

Lui ? Il avait donné des coups de genou dans le ventre ?

— Oui.

Jamais de la vie. Il en était sûr.

— Si, si, si.

— Voyons, non, dit Marceau.

Il se le disait à soi-même. Franchement, il essayait de se dire : « Non. » Il

se souvenait bien : « Sûrement non. Voyons, non. » Il avait ramené ses cuisses en grenouille – très doucement, peu à peu.

— Pas du tout. Je n'ai jamais donné de coups de genou.

— Tu m'as flanqué des coups de genou dans l'entre-jambe. Tu vas encore dire que c'est naturel. À force d'être naturel, je vais finir par me mettre en colère ! Ça aussi, ça sera naturel. Ce n'est pas un massacre, c'est de la lutte.

Oh ! là, là ! Mais qu'est-ce qui arrivait ? Il était pourtant capable de se souvenir de tout ce qui s'était passé ! Voyons, c'est bien facile, on allait voir, puisqu'il le prenait au sérieux.

— D'abord, tu m'as pris par le dessous du ventre, et tu m'as soulevé en l'air la tête en bas. Rends-toi compte, à ce moment-là, je n'ai pas pu te donner des coups de genou dans le ventre.

— Si, si.

Comment, si ! si !

Au lieu de souffler de droite à gauche et de ne pas écouter et de répondre : « Si, si », il ferait mieux de bien écouter ce qu'on était en train de dire.

— J'avais la tête en bas et les jambes en l'air, et j'avais justement ma tête presque sur ton ventre. Comment veux-tu que je t'aie flanqué des coups de genou !

— Oui, peut-être, mais après.

— Après, eh bien, c'était encore facile à voir. Je ne risquais pas de te donner des coups de genou, j'avais bien trop peur de bouger mes jambes. Avec une, je te tenais ton bras, et justement, alors là, tu ne pourras plus rien dire, mon autre jambe...

— Je n'aime pas qu'on discute quand j'ai dit quelque chose. Est-ce mon métier ou est-ce le tien ? Est-ce que je sais ce que je dis ou est-ce que je suis un imbécile ? Est-ce que je vais t'apprendre à charger ta charrette ? Non ? Alors ne cherche pas à m'apprendre à lutter, je connais mieux mon métier que toi. Et je vous connais, vous autres, vous aussi. Et je sais ce que vous

faites quand vous vous sentez perdus, quand vous en sentez un qui est plus fort que vous : vous aimeriez mieux le tuer plutôt que de perdre.

Quoi, perdre ? Oh ! mais alors, ça c'était drôle ! Il y avait quelque chose de louche là-dessous.

— J'étais perdu, moi ?

— Oui, quand vous êtes perdus, vous frappez comme des hypocrites. Ça ne vous fait rien de tuer un homme ! Il n'y a plus rien de loyal, il vous faut sa peau. Je te connais.

— Stop, dit Marceau.

Il y avait vraiment un très grand silence.

La nuit noire se posa brusquement à côté d'eux.

— Est-ce que tu veux dire que j'étais perdu, dit Marceau, et que je t'ai fait exprès des coups en vache parce que j'étais perdu ? Allons, réponds !

« Et maintenant, qu'est-ce qu'il dit, ton for intérieur ? Tu t'es mis à gueuler comme un veau pour que je m'arrête au moment où tu as senti que j'allais te battre. Voilà la vérité. »

C'était vraiment la nuit très noire. Où était-il, l'autre ? On ne le voyait plus. Ça n'était pas catholique.

« Bouge donc, toi là-bas, se disait-il, et parle, que je sache où tu es. Jusqu'à présent, il m'a monté le coup. Attention ! Qu'est-ce qu'il prépare ? C'est une belle clef des salauds au lieu d'une clef des coeurs. »

Il se rendait compte de la manigance. Mais ça l'aurait beaucoup étonné que ça finisse comme ça. Ça avait l'air, maintenant, dans le silence de la nuit, de prendre sa vraie tournure. Le sournois de la chose était tellement clair que ça devenait comme une sorte de franchise. Instinctivement il se tira un peu de côté, et juste en même temps l'autre lui sauta dessus.

Cette fois, c'était la vraie bataille.

Oh ! oui, heureusement qu'il avait eu ce petit mouvement de côté au moment où l'autre attaquait, sans quoi il recevait le coup en plein ventre. Ça lui avait, malgré tout, coupé la respiration, mais il étouffait surtout de colère. Il était en même temps agrafé en bandoulière par l'étreinte des deux bras qui lui serraient la poitrine en travers. Le poids des épaules de l'autre lui défonçait le haut du bras droit ; de ce côté, toute sa force était coincée : il ne pouvait même pas remuer ses doigts et, en même temps, ce salaud d'homme le serrait avec ses mains jointes dans le tendre gauche de son ventre. Il ne lui restait que son bras gauche de libre. Mais il n'y avait rien en face de lui ; il ne pouvait pas frapper : l'autre l'avait attaqué de côté, et il essayait de le casser en deux de droite à gauche.

Il fallait se tourner. Il affermit ses pieds dans les feuilles. L'autre aussi ; et il avait dû écarter les jambes.

« Ah ! tu ne veux pas que je me tourne ! »

Il fallait dénouer ces deux poings joints qui lui écrasaient la rate. Il ne pouvait pas y arriver avec sa seule main. Il devait recevoir des coups aussi. Ça ne lui faisait pas trop mal, mais en essayant de desserrer les poings il les sentait soubresauter et il entendait des coups dans son ventre. L'autre devait lui donner des secousses pour lui faire mal dans la profondeur. Il entendit un grand bruit de feuilles. Sans se rendre compte, il avait dû continuer à faire effort pour se détourner et il y était arrivé, mais il avait entraîné l'autre dans ses jambes écartées, et c'était encore pareil. Sauf qu'il avait été quand même assez fort pour le traîner tout entier rien qu'en tournant les hanches.

Il cria un bon coup. Il venait d'avoir vraiment mal sous les poings qui le crevaient ; et une flèche rouge avait traversé ses yeux comme de la lumière. Il essaya de frapper un coup avec son poing vers la droite, mais il se frappa lui-même et il n'avait pas beaucoup de force de cette façon. Il gonfla sa poitrine. Son bras droit était comme de l'étope, mais, enfin, il réussit à le gonfler aussi contre les épaules qui le coinçaient.

La tête de l'autre, avec son menton dur qui lui cassait l'os du bras, glissa un peu sur le côté. Il frappa encore un coup avec son poing gauche. Cette fois, ça y était. Il avait senti quelque chose en dessous. Et le menton qui essayait de revenir en arrière.

Mais ça avait mis de la vie dans son bras droit. Il y gonfla encore tant qu'il put tous ses muscles pour empêcher que la tête ne s'écarte de cet endroit qu'il pouvait atteindre avec son poing gauche et il frappa encore un coup. En plein, cette fois, sur son oreille de cochon : il l'avait sentie craquer. Et encore une fois : ça portait ! Et encore une fois : il entendit gémir.

« Tu les desserreras, tes bras ? Tu finiras par me crever le ventre, oui ? »

Il frappait toujours sur cette oreille. Qu'est-ce que c'était ? Il avait senti un chaud de fer rouge qui entraît dans le gras de son bras dur.

« Qu'est-ce que c'est ? tu vas mordre à présent ? » Oui, il mordait. Il frappa un coup sur ce qui, cette fois, dut être l'oeil de la tête tournée pour mordre. L'autre se mit à crier comme s'il pleurait. Un si gros corps, avec ces cris ! Mais lui aussi poussa un beuglement, comme une vache : il venait d'en recevoir un de premier ordre dans ce côté de ventre déjà tout irrité, une châtaigne de lumière s'écarta devant ses yeux, avec une bogue de piquants rouges très pointus.

Mais l'autre l'avait lâché et il put se tourner pour lui faire face. Il avait encore des élancements de sang lumineux dans les yeux. Il tourna ses bras autour de lui, en aveugle, et il toucha un morceau de l'autre qui s'écartait en froissant les feuilles. Ça devait être un morceau de ses hanches au moment où il tournait, pour, peut-être, le prendre par-derrière.

Marceau fit volte-face dans ce sens et, en même temps, il essaya de s'accrocher dans cette chair qu'il avait touchée, sans plus penser, ni à du loyalisme ni à quoi que ce soit, mais tout simplement à s'accrocher le plus dur possible pour tenir n'importe comment et pour frapper n'importe où. Il planta ses ongles dans de la chair qui s'arracha.

— Fils de salope, dit l'autre.

Marceau frappa de toutes ses forces dans la voix, dans le vide ; il trébucha en avant. Il reçut encore un coup, et, de nouveau, le dedans de ses yeux s'illumina. Il frappa en fauchant de toutes ses forces avec son bras droit et, cette fois, il toucha quelque chose.

Il entendit vaguement, comme dans du coton, les cris de porc saigné de l'autre ; et qu'il courait dans les feuilles. Il s'élança pour le poursuivre : il le croyait loin, il était là, tout près, plié en deux, à s'appuyer les mains sur l'endroit où il avait reçu le coup. Il le heurta en plein élan, le renversa et tomba sur lui. Il roula sur lui, le perdit, tomba dans les feuilles. Il se redressa, reçut un coup qui éclaboussa ses yeux de lumière.

Il chercha l'homme, le trouva, le fit tomber, le perdit, frappa le vide, reçut un coup dans le ventre : sa tête se mit à sonner comme une cloche battue par des poignées de terre. Il se redressa, tourna sur lui-même, se pencha, accrocha l'épaule de l'autre, tira, le fit tomber, se jeta sur lui, le perdit, courut à genoux, le retrouva, l'enjamba, le serra dans ses genoux. Sa main gauche remonta le long de la poitrine de l'homme. Il toucha le cou, le menton, la tête. De l'autre main, il frappa un bon coup dans cette tête. C'était fini. L'autre accepta tout de suite ; ses bras et ses jambes s'allongèrent.

— Voilà, dit Marceau au bout d'un moment.

Il était resté à souffler. Il commença à se redresser.

— J'ai dit : « Voilà ! » reprit-il en secouant l'autre.

— Oui, dit l'autre.

Debout, il appela le cheval ; la bête bougea son collier. Il marcha vers sa charrette, cherchant sa chemise et sa veste. Il les trouva tout de suite. Il n'y avait pas de vent, et pas d'étoiles. La nuit, complètement sourde de tous les côtés, avait dû se couvrir et s'abaisser. Il y avait cette odeur très particulière des nuages bas, cette lourdeur qui sent l'allumette rouge.

Il fit tourner sa charrette. Il chercha la piste en tâtant avec son pied. La terre semblait molle ; elle roulait sous ses pas comme un ventre de vache morte, comme s'il venait de se soûler. Mais la piste était quand même là. Il

tira la bête.

Dès les premiers pas, il lui sembla qu'il marchait à une vitesse d'oiseau. Malgré la lenteur des balancements des roues dans les ornières et les secouements du museau du cheval, il avait l'air de s'en aller en tenant un faucon par la bride. Une pierre siffla près de ses oreilles. Il s'arrêta, tourna la tête.

— Veux-tu te taire ? cria-t-il.

Il entendit l'autre qui pleurait là-bas avec de petits sanglots aigus. Et il se mit à descendre le mamelon. Deux ou trois fois, le cheval tira sur la main qui le conduisait pour se remettre dans la piste. Marceau se laissa mener.

Il remonta de l'autre côté de la combe : la charrette voguait paisiblement, le cheval allait au pas. La piste s'en allait à peu près droit le long des crêtes. Le cheval avait compris que la main ne tenait pas le mors, mais s'appuyait sur la bride. Il reniflait fort pour sentir l'odeur du chemin, et de temps en temps, il éternuait pour se garder les naseaux clairs. Enfin, il prit sa vraie allure de marche, il avait senti nettement devant lui tout le long développement de la piste. Le chargement ne pesait pas.

Marceau obéissait à sa direction. Il avait toujours de petites flammes qui battaient dans ses yeux, et son sang n'était pas encore redevenu silencieux, il faisait toujours claquer de hautes vagues dans ses oreilles. Il ne pouvait rien faire d'autre que d'obéir au cheval et de s'appuyer dans la bride.

La nuit était murée de partout, mais il entendait la roue qui tournait derrière lui, et le poussait à marcher, et chaque pas faisait allumer dans ses yeux ses propres étoiles. Il fallait attendre que son sang se taise et se couche dans ses ruisseaux habituels ; pour l'instant c'était une marée extraordinaire qui le lançait en vagues terribles d'un côté et de l'autre. C'était bien de marcher, pendant ce temps.

La bête le remettait à chaque instant dans le droit chemin, à petits coups de bride. À un moment, il crut apercevoir une étoile. C'était un petit point rouge, fixe dans la nuit : mais il regarda par terre, et le point rouge était là aussi. Il

était dans son oeil. Comme une étoile un peu voilée. Mais elle était à droite et à gauche : on ne pouvait pas s'en débarrasser. Il fit quelques pas, cliquetant dans les grandes pierres plates. D'un petit coup de tête, le cheval le tira dans la piste. Droit devant il y avait cette étoile de son oeil. Il essaya de passer à côté : la roue lui toucha le bras. Et, de l'autre côté, le cheval le tirait par la bride pour le remettre dans le droit chemin.

À force de regarder ce point rouge, il se dit : « Ce salaud m'a fait mal au ventre ! »

Le ventre se mit à lui faire mal. Au bout de trois pas, la douleur était soudain devenue si forte qu'il arrêta le cheval et resta un moment debout à souffrir.

« Ce salaud m'a crevé, se dit-il. Il n'y a qu'à voir si je ne pisse pas du sang. »

Il passa son bras dans la bride pour ne pas la perdre et il s'éclaira avec son briquet :

— Eh bien, non ! dit-il ravi : c'est clair comme de l'eau de roche.

Il se remit facilement en route. Tout allait bien, il n'avait plus cette étoile rouge plantée dans son oeil. Deux ou trois fois encore des sortes de flammes palpitèrent devant sa vue, puis il marcha à côté du cheval, dans un noir d'encre. Il s'aperçut que son sang s'était complètement apaisé en entendant écarter un renard. Puis, malgré les bruits de la charrette, il entendit le petit énervement d'un jappé qui devait s'adresser à une femelle.

Longtemps après, il vit loin devant lui les lumières du village. Il ne s'appuyait plus dans la bride. De temps en temps, le cheval dormait, et il le réveillait d'une secousse dans le mors. Il pensa à l'autre et il se dit :

« S'il est toujours en train de pleurer, ses moustaches doivent être dans un bel état... »

C'est seulement quand il arriva à la dernière montée, sous le village, qu'il se souvint du caisson et des souliers. Il s'arrêta.

Il lui revenait maintenant qu'au moment où il était parti de là-bas, l'autre s'était mis à gueuler, comme pour lui réclamer quelque chose. Ce devait être ça. Il resta là à balancer un bon moment. Puis il se dit :

« Je ne vais pas quand même refaire dix kilomètres et même vingt, aller et retour, pour les lui rapporter !... Et, puisqu'il a des pieds de fer, se dit-il enfin, qu'il ait au moins le plaisir de s'en servir !»

Il tira les souliers du caisson, et il les jeta vers les fumiers du village.

LE CROU

— Malgré l'hiver, dit Valérie qui rentrait les seaux, je ne peux plus m'approcher du bouc. Va un peu voir ce qu'il a.

Marceau descendit à l'étable.

C'était une grande bête noire avec d'admirables yeux fous. Elle était debout comme un homme, avec ses pattes de devant sur la mangeoire. Elle regardait la porte par où Valérie était partie.

« Ce qu'il a, se dit Marceau, c'est facile à voir. Il ne le cache pas. »

— Tu as aussi de grands yeux, dit-il à la bête, mais tu ne vois pas ce que tu regardes. Rends-toi compte un peu de ce que c'est dehors.

Il ouvrit la porte de la rue. Elle donnait sur un jour blême, sur de la neige et du silence. On avait, à toute force, envie de faire quelque chose pour vivre. Le bouc tourna la tête et regarda ce désert froid avec une tendresse immobile.

Les longues semaines de neige étaient venues.

Quand on arrive ainsi au plein de l'hiver, le fils Basile porte son père à l'Hôtel de l'Ouest. Il y a six ans, le père s'est brusquement paralysé d'en bas : du ventre aux pieds. Du ventre à la tête, ça va encore à peu près.

Le fils se met à genoux près du père, lui tournant le dos, et lui dit :

— Allez, venez, montez sur mon dos.

Il y a un escalier de cinq ou six marches qui arrive à une terrasse sous un auvent. La porte vitrée de l'Hôtel de l'Ouest est là, sous la terrasse, à deux mètres au-dessus de la neige. Celle qui tient la baraque, maintenant, c'est une veuve : les Jason ont vendu. Elle est d'une vallée. Elle est gracieuse, pour ceux qui aiment l'épais. Son visage est rond, très exactement rond, et, dedans,

trois petits traits à la règle : les deux yeux et la bouche. Et ça, jamais ça ne bouge : ni quand elle parle, ni quand elle rit. Elle parle beaucoup, elle rit souvent, mais rien ne bouge : ni les trois petits traits ni le rond. On voit ses seins qui sautent de rire, mais son visage n'est pas là. Il y en a qui l'aiment beaucoup. C'est la femme sur laquelle personne ne dit rien dans le village : un mot plus haut que l'autre peut entraîner dans des histoires. Elle s'appelle Violette.

— Qu'est-ce que vous voulez boire ? dit Violette.

— Un mesuron de vin blanc, dit le père.

Il n'y avait qu'eux dans la salle du café. Le poêle ronflait. Père était assis là, au chaud, avec une chaise à sa droite et une chaise à sa gauche, pour qu'il ne puisse pas tomber ni d'un côté ni de l'autre. Violette était rentrée dans sa cuisine. On entendait claquer le feu de son âtre et du bois un peu humide qui soufflait dans les cendres.

— Qu'est-ce que tu fais là-dedans ? dit le fils.

— Mon petit dîner, viens voir.

Le grand Cather arriva. Il secoua ses souliers dehors sur le sol de la terrasse. Il dit que ça allait tomber, que le temps se chargeait du côté de Saint-Charles, qu'il y avait déjà comme un mur tout noir. Et, en effet, on voyait le temps s'obscurcir. Cather frottait ses gros yeux éblouis par la neige. Quand il put y voir ici dedans, le grand Cather vit tout de suite le fils. Il lui dit :

— Tiens, tu es déjà là, toi ?

Et il changea de direction pour venir s'asseoir près de lui. Il annonça qu'alors là-bas, dans la grange, on battait le blé rudement dur. C'était un temps pour ça ou pour venir ici.

— Alors pourquoi qu'ils ne viennent pas ? dit Violette.

— Il n'y en a pas pour longtemps, dit Cather.

Et juste à travers les vitres mouillées on les vit venir de là-bas du fond de la place. Ils étaient cinq ou six.

Marceau Jason entra derrière eux. Il était venu par une petite rue de traverse, il les avait rejoints quand ils secouaient leurs gros pieds de neige sur la terrasse.

Et ils demandèrent du café.

— Mais quelle heure est-il donc ? dit Violette.

— Oh, il est presque une heure.

— Il faut que je le fasse, dit-elle. Vous avez bien un moment ?

— On a tous les moments que tu veux.

Marceau avait un petit visage maigre dans sa grosse figure ; il en restait juste un peu à partir des yeux, sous les yeux où on voyait que c'était soutenu par des os, le nez parce que c'était un os, et la bouche et le menton, mais tout autour, le surplus, où s'était fondue la graisse, n'était plus que de la peau grise qui pendait avec de la mauvaise barbe de plus de quinze jours.

— Comment va-t-il ? demanda Fauques.

— Mieux, dit Marceau.

— Il est sauvé ?

— Oui, il est sauvé.

Ils étaient restés près de la porte et ils regardaient tous les deux dehors.

— Voilà que ça recommence à tomber, dit Fauques.

Il y avait là, en plus du père Basile et du fils, Cather, Tallien, Granon, Voltaire, Arcadius et Dragon ; Fauques aussi prit une chaise. Ils étaient autour du poêle.

La neige était pendue devant les vitres de la porte comme un grand rideau en peau d'agneau.

Marceau allongea ses jambes vers le feu et posa ses mains sur ses genoux.

— Comment va le Cadet ? demanda Basile.

— Il est sauvé, dit Marceau.

Violette arriva avec une poignée de verres en gros verre et la débétoire de l'autre main.

— Donne, dit Marceau.

Elle ouvrit son pouce, et il prit le verre. Elle aligna les autres sur la table.

— Je me sens des froids un peu partout, dit Marceau.

Violette le servit le premier. Elle avait les yeux baissés, donc plus rien qu'un petit trait de bouche.

— Alors, as-tu cette fois fini ? dit-elle.

— Je crois, dit Marceau, puisque je suis là.

— Comment va-t-il ?

— Complètement bien.

— Qui te l'a dit ?

— Moi !

Il but d'un trait le verre de café bouillant.

— Pas sucré, dit Violette.

Il fit signe : « Ça ne fait rien. »

— Ah, dit-il, bon. C'est chaud. Tiens, verse-m'en encore un coup. Moi, je te le dis : s'il n'était pas bien, je ne serais pas ici.

— Oh, je sais, dit-elle.

— Alors, dit Voltaire, sers-nous un peu nous autres maintenant.

— J'avais froid en dedans, dit Marceau. Vous vous retenez, comme ça, pendant des semaines, puis, quand c'est fini, alors, ça lâche tout d'un coup et vous le sentez. C'est surtout de rester immobile la nuit, qui me fatigue. Et puis, le souci : et puis tout, et puis parce qu'en réalité il fait froid.

Il posa son verre sur le dessus émaillé du poêle rond.

— Je vais te donner de la fine, dit Violette.

— Tout à l'heure, dit-il.

Il frotta son briquet pour allumer sa pipe.

— Oui, dit-il, la nuit, tu te serres en toi-même. Tu es là sur une chaise. Tu as beau faire du feu, si ça flambe, tu te dis : « La lumière va le réveiller. » À des moments où tu donnerais tout ce que tu as pour qu'il dorme tranquille. Tu restes là, tu ne bouges pas. Tu as froid. Mais tu te serres. Tu as quand même un peu chaud sous les bras, contre les jambes et sous le cul, juste. Mais, chaque fois que tu te lèves pour aller voir, tu te regèles de partout. Et ça pendant des vingtaines de jours et de nuits. Vous avez beau dire et beau faire, la nuit, c'est fait pour être dans son lit, et pour dormir.

— Quand on peut, dit Violette.

— Et, au fond, qu'est-ce qu'il a eu, ton Cadet ?

— Le crou.

— C'est une maladie d'enfant.

— Oui, mais pour un enfant ou pour toi, la mort est pareille. Je me suis rendu compte. Ce qu'il y a de plus étonnant alors, c'est qu'avec ça un gosse puisse encore se débattre pendant quatre ou cinq jours.

— Tu veux dire le crou qui étouffe ?

— Mais, dis donc, ça se donne, ça.

— Oui.

— Tu l'as déjà peut-être attrapé, toi ?

— Quoi, dit Marceau, vous avez peur que je vous le donne ? N'ayez pas peur. Tenez. J'ai mis mon verre sur le poêle. Il ne se mélangera pas avec les vôtres. Buvez tranquilles. Et puis, c'est pas la lèpre. Et puis, ça serait la lèpre...

— Oui, dit Violette, qu'est-ce que ça ferait ?

Elle mit la main sur l'épaule de Marceau. Elle la laissa un moment visible, elle ne la retira que peu à peu.

— D'où crois-tu que ça peut venir ? dit Tallien.

— Je ne sais pas, dit Marceau. Il était allé aux Fongates l'avant-veille. Une terre qu'il a de sa femme.

Il y en a encore trois journals de pas dessouchés. L'après-midi, il s'est mis un peu aux ronces. Presque rien. Sans enlever la veste, il a frappé juste deux ou trois coups, par-ci par-là. Puis il est rentré, tranquille.

— Qu'est-ce que tu veux que ça vienne de Fongates ?

— Je ne te dis pas que ça vient de Fongates, je te dis ce qu'il a fait.

— La forêt est saine.

— Je ne te dis pas qu'elle ne soit pas saine. Et puis j'ai eu d'autres soucis. J'arrive, je lui dis :

— Tu as une drôle de tête.

Il me dit :

— Je ne me sens pas bien.

Je lui dis :

— Qu'est-ce que tu as fait depuis deux jours, que je ne t'ai pas vu ?

Il me dit qu'il est allé à Fongates, puis qu'il était resté dedans. Je lui dis :

— C'est de rester dedans, viens avec moi, il faut que j'aille à Saint-Charles. Lève-toi un peu de dedans les jupes, là !

Il me dit :

— Non.

— Qu'est-ce que c'est ? je dis.

Il était près du feu. Où je l'ai compris, moi, c'est à son regard. Je lui dis :

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Il me répond :

— Je ne cherche rien.

Je lui dis :

— Si, tu cherches, tu regardes de tous les côtés, comme si tu avais besoin de quelque chose.

Il cherchait justement parce qu'il se sentait mal. Il me dit :

— Je ne cherche rien, je me sens mal.

Je l'avais vu, je lui dis :

— Donne-moi ta main : fraîche. Tu n'as pas de fièvre.

Il me dit :

— Non, ce n'est pas ça.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Rien.

— Mais quoi, rien ? je lui dis, il y a bien quelque chose pour que tu sois là comme tu es ?

Il me dit :

— C'est le gosier qui me fait mal en avalant.

Je me dis : « Mal en avalant ? Il a mal au gosier, voilà tout. Il est enrhumé, il a pris froid, il s'est refroidi, voilà tout. »

— Couche-toi.

Tout de suite il me dit :

— Oui, je vais me coucher.

Je dis à Esther :

— Chauffe-lui le lit.

Il dit :

— Non, ne le chauffe pas, je n'ai pas froid. Je me dis :

— Drôle de rhume, il n'a pas froid.

Je lui dis :

— Bois donc un coup d'eau-de-vie.

Il met la main à son cou, il me dit :

— Ah ! non, non, pas d'eau-de-vie. Non, non.

— Bien, qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ? Quand on s'est refroidi, ça vous réchauffe.

— Je ne me suis pas refroidi.

— Allons, couche-toi !

Une fois couché, il me dit :

— Ça va maintenant ; pars, ne me borde pas, ça me serre, ça m'étouffe.
Bon, ça va.

Je lui dis :

— Je pars.

Mais je dis à Esther :

— Qu'est-ce qu'il a ? Regardez-le, comment il est ! Regarde, il a fermé les yeux. Il peine pour respirer.

Elle me dit :

— Je ne sais pas, il va moins bien que ce matin.

Il avait les joues rouges comme du feu. Elle les touche et elle me dit :

— Elles sont froides.

Il ne bougeait pas, il semblait qu'il avait l'asthme. Je dis à Esther :

— Il a un bon rhume. Je pars, puisqu'il veut que je parte, mais viens me chercher si ça ne va pas.

C'était trois heures. À neuf heures elle arrive. Elle me dit :

— Venez vite !

Je dis :

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

Valérie dit :

— Vous en faites des histoires pour un rhume !

Je lui dis :

— Toi, ne nous emmerde pas. File, Esther, j'y vais.

— Ça se déclare vite, alors ?

— Oh, comme déclaration, c'est vite fait, tu sais. Quand un assassin te saute au cou, qu'est-ce que tu veux qu'il te déclare ? Il t'assassine. À peine rentré, j'entends sa respiration. J'y avais pensé tout l'après-midi. Maintenant, c'était un bruit terrible, je lui dis :

— Ça ne va pas ?

Il avait des yeux comme des oeufs, sortis de la tête. Il regardait sans s'arrêter, de droite à gauche, de droite à gauche, de droite à gauche. Je dis :

— Mon Cadet ! Oh ! Mon Cadet !

Rien.

— Oh ! Mon Cadet, mon pauvre Cadet ! regarde-moi, Cadet.

Rien.

Toujours ses yeux de droite à gauche. Et le bruit de sa respiration. Un bruit terrible. J'aime mieux tout entendre plutôt que ça. Tout, vous m'entendez, tout !

— Oh ! dit Esther, courez, courez vite chercher le docteur.

— Je cours, je lui dis, je cours !

Sur la porte je croise Valérie, qui quand même avait voulu voir. Elle me dit :

— Où vas-tu comme un fou ?

— Au docteur.

— Avec ce temps !

— Le temps ! Merde, le temps !

C'était le fameux vendredi.

— Tes enfants, me dit Valérie, pense à tes enfants !

— Mes enfants ! Qu'est-ce que ça veut dire : mes enfants ?

— Ah ! C'était donc le fameux vendredi où la neige a commencé à tomber ?

— Oui, c'était dans la nuit de vendredi, où il y avait plus d'un mètre de neige.

Je n'avais rien vu. Je cours, je m'enfonce jusqu'aux genoux. La neige, la neige. Je n'avais pas vu le temps. Je vais quand même jusqu'à la maison. Puis je me dis : « Non, impossible, pas le cheval. Qu'est-ce que tu feras du cheval ? » J'appelle ma mère, je lui dis :

— Vite, allez chez Mon Cadet.

Et je pars à pied.

— Seul, dit Fauques. Pourquoi n'es-tu pas venu me le dire ?

— L'orgueil, dit Tallien.

— Non, pas l'orgueil. J'étais seul. Et puis, qu'est-ce que tu aurais fait, toi ? Qu'est-ce que j'ai fait, moi ? Perdu au bout de cinq minutes. Touché des arbres. De la neige dans la figure. Tombé dans un trou. Enfoncé jusqu'aux épaules. Mais, neige de la nuit, la salope ! J'en suis sorti. Couru ? J'ai couru enfoncé jusqu'aux genoux. Oui, j'ai couru, et longtemps. Je me souviens

bien. Je me disais : « Vingt-trois kilomètres jusqu'à Lachau, vingt-trois kilomètres. » Je me suis dit : « Arrive seulement jusqu'à Saint-Charles, après ce sera moins épais. » J'ai dû me trouver dans les pentes de Draille, j'ai senti que ça pendait. J'ai glissé. La neige est descendue avec moi. La salope ! J'avais la gorge en feu. Mon pauvre Cadet. Je suis dans un fond. Je me dis : « Où es-tu ? Rien, rien. De quel côté ? Perdu ! » Et alors, ça tombait ! La salope. Mon pauvre Cadet ! Mon pauvre Cadet ! Et quoi faire ? Où aller ? Où descendre ? Et même, si j'étais arrivé à Lachau, comment faire pour remonter en pleine nuit ? Avec ce qui tombait... On entendait un bruit dans la nuit. Il ne fallait pas attendre. Juste prendre le docteur et remonter. Comment ? À pied ? Le vieux père Clairin. Jamais, jamais il ne remontera à pied. Alors, comment ? Je me dis : « Non, non, remonte. Retourne, c'est de la folie. Retourne, et puis tant pis. Retourne, ne laisse pas ton Cadet tout seul. » Ça m'a tiré par la main. Je suis retourné avec un mal terrible.

— Tu n'as plus froid ? dit Violette.

— Non, je n'avais plus froid. Je suis à pleine eau.

— Je veux dire, maintenant. Tu n'as plus froid ?

— Non, mais donne-moi de la fine quand même.

— Et en retournant, tu t'es retrouvé ?

— Non. Mais tout de suite j'ai été là. Et j'ai dit aux femmes :

— Allez, débroyez. Toi, Esther, reste. Eh, qu'est-ce que tu veux, ma belle, on va se débrouiller. Ne pleure pas, nom de Dieu !

— Il est perdu ! dit ma mère. C'est le crou. Écoute-le : il le dit.

En effet, en respirant, il faisait : « Crou, crou ! » Valérie me dit :

— Marceau, allez, filons. C'est le crou. Viens, rentre, ne reste pas là, ça se donne, tes enfants.

— Encore, mes enfants !

« Et vous, mère, j'ai dit, ne commencez pas à vous mettre les mains sur la

tête. Si vous devez rester ici pour nous emmerder, filez aussi. »

Elle m'a dit :

— Un peu de calme. Ça ne sert à rien de crier. (Oui, non. Quand on vient du dehors, ça sert.)

Ah ! J'aurais donné je ne sais pas combien pour que ça me reste, cette irritation contre les choses. Mais non. Esther me dit :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Quoi faire ? Oh, Mon Cadet, oh, mon pauvre Cadet ! Cadet, réponds-moi. Ah, il n'y avait plus personne. Il ne bougeait pas. Chaque fois qu'il respirait, il sursautait. Qu'il respirait ? Il ne respirait pas. Il tirait de toutes ses forces en pinçant le nez. Et il n'en passait guère. Mon pauvre Cadet !

Je lui dis :

— Ouvre ta bouche, que je voie. Je vais te l'enlever. Ouvre la bouche.

Oh ! Rien. Pas plus que cette table. Je dis :

— Esther, viens m'aider. Viens, mets-toi là et serre-lui le nez.

Moi, j'avais le briquet à la main.

— Je veux voir, tu comprends ? Et puis, on verra ce qu'il faut faire. Allez, vas-y, serre le nez.

Il a fait un saut qui nous a tout fait sauter des mains, briquet et tout.

— Il faut lui faire ouvrir la bouche, monte sur le lit.

— J'ai peur !

— Monte, je lui dis. Il faut le tenir. Il faut voir, il faut faire quelque chose. Il faut. Il va mourir, monte, Esther.

Elle est montée. Elle a tenu les épaules. Je tenais les jambes.

Il a ouvert la bouche.

— J'ai vu. Descends, va, laisse-le. Oui.

— C’était donc vendredi soir, ça ?

— Plutôt le samedi matin. Ça devait être dans les quatre à cinq heures. Je me suis dit : « Il va mourir. »

— Alors ?

— Alors rien. J’ai dit : « Mère ? » Elle était droite, près de la cheminée, elle n’a pas bougé un doigt. Elle m’a dit :

— Qu’est-ce que tu veux ? Alors, il va mourir ?

— Oui.

Si tu avais vu le dedans de son gosier ! Tout autour, il lui avait poussé une couenne de deux doigts, comme du gras de jambon. Sale comme de la poussière de route.

Je me suis souvenu que ma mère avait parlé une fois du petit de la Faustine.

— Qu’est-ce qu’on lui avait fait ? Dites-moi.

— Tant pis ! On l’avait nettoyé.

— Avec quoi ?

— Avec un poireau.

— Comment, avec un poireau ?

— On épluche la première peau et on passe le poireau dans le gosier comme dans un verre de lampe.

— Vous n’êtes pas folle ?

— Non.

— Ça a réussi ?

— Non.

— Bon. On reste là.

— Il tirait pour respirer ! Ah ! N'importe quoi ! mais lui enlever ce qu'il a dans la gorge ! Qu'il respire ! Qu'il meure s'il veut, mais qu'il respire ! Allez ! le poireau !

— Tu rigoles !

— Non !

— N'importe quoi. Donnez-moi n'importe quoi ! Un bâton, un couteau, avec les doigts. Je veux lui enlever ça. Je ne vais pas le laisser étrangler devant moi. Donnez-moi un poireau.

Ma mère a dit :

— Il a fallu trois hommes pour tenir le petit de la Faustine.

J'ai dit :

— Ici, je le tiendrai seul ! Avec Esther.

Elle dit :

— Non.

Je dis :

— Si, si. Esther, ma petite, viens, on va le délivrer. Viens, ma belle petite, allez, tu n'as qu'à faire comme tout à l'heure, on va faire ce que l'on doit faire. Tiens-lui les épaules et serre-lui le nez.

Moi, je monte sur le lit. Je me mets à genoux, sur ses jambes. J'avais le poireau dans ma main, blanc, propre.

— Serre comme il faut, Esther, n'aie pas peur. Tiens-le bien et serre bien. Ne le faisons pas souffrir pour rien. Tu y es ?

Elle aussi était blanche. Il ouvre la bouche. J'enfonce et je tire. Il nous a fait sauter tous les deux. Il s'est presque dressé sur le lit. Il vomit le sang.

Il s'arrête de vomir le sang. Il retombe dans le lit. Plus de bruit. Plus rien. Il est mort ? Non. Il respire. Non, je ne l'ai pas tué.

— Bois ta fine.

— Non, je ne l'ai pas tué.

— Tu ne l'as pas tué. Bois ta fine.

— Voilà l'histoire.

— Et, ça a été uni ?

— Non, je l'ai fait cinq fois. Chaque fois, j'arrachais la couenne. Elle repoussait. Je l'arrachais. Et je la jetais dans le feu. Jusqu'au dimanche, et là, vers les quatre heures du matin, il reposait. J'ai reçu comme un coup de bâton sur la tête. Je me suis endormi. Esther aussi et ma mère aussi. Et le grand jour m'a réveillé. Aveuglant, avec la neige. J'ai dit :

— On l'a laissé mourir.

Je me suis approché. Il respirait doucement. Il a ouvert les yeux. Il a dit :

— À boire !

Mon Cadet ! Je lui ai dit :

— Mon Cadet, attends, ouvre la bouche.

Il l'a ouverte.

— Laisse-moi regarder.

J'ai allumé le briquet. Cette fois, il n'y avait presque plus de couenne. Juste un petit bout, presque rien. Comme quand j'avais nettoyé la dernière fois. Elle n'avait pas repoussé. J'ai réveillé les femmes :

— Allez, debout, réveillez-vous. Il est guéri, faites de la tisane. Il a soif. Il parle. C'est fini.

Ça n'a pas été fini tout de suite. Mais c'était fini. On entendait toujours le ronronnement des fléaux battant le blé, malgré l'épaisseur de neige qui descendait lentement, un peu assourdie. Le poêle ronflait. Il faisait chaud.

— Il n'y a rien à faire ici, dit Marceau.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? dit Violette.

— Je veux dire qu'il n'y a rien à faire avec ce temps. Rien, on ne peut pas bouger. On ne peut rien faire, quoi.

Un tout petit peu de chair rouge se montra à la bouche de Violette, et le trait de ses yeux s'épaissit aussi un peu en noir.

— Non, en effet, dit-elle, tu ne sais pas quoi faire, hein ! Il ne te vient rien à l'idée ?

Elle s'en alla doucement vers sa cuisine.

— J'ai envie de bouger, dit Marceau.

Il se servit un autre verre d'eau-de-vie en regardant l'eau-de-vie couler dans le verre.

— Envie de remuer. Besoin de remuer.

Il but d'un coup tout son verre. Il se dressa.

— Tonnerre de Dieu ! Oui, j'ai une envie terrible de bouger maintenant.

Il sortit.

Un peu après, Violette revint de la cuisine et s'assit près du feu, à la place qu'il avait laissée.

LE FLAMBOYANT

L'orage crachait du soufre et du sang rageusement contre les vitres. Une pluie de fer piochait dans les murs. Le vent faisait sonner les granges et les rues. L'ombre soudaine serrait les épaules. Il n'y avait pas beaucoup de mouvement ici dedans. Mon Cadet était muet, un petit sourire au coin de la lèvre. Il avait une tendresse inquiète pour les bois où les chemins venaient de s'ouvrir, sous les branches noires ruisselantes d'eau.

— Voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée, les gars ? dit Marceau. Eh bien, on s'ennuie autant ici que chez nous, tout compte fait.

— Tu avais qu'à arriver plus tôt, dit le blond.

— Pour en voir plus ? Ce que je vois me suffit !

— Patience. Il y en avait pour tous, toi et les autres !

— Et quoi ?

— Les baffes !

— Bougre ! À Saint-Charles ! On aura tout vu, mais tu te trompes, blondin ; quand mes petits garçons se battent, ça ne me distrait pas, ça m'ennuie.

— Halte ! Ça n'était pas une bagarre ; et en fait de petit garçon, c'était le Flamboyant !

— Qu'est-ce que c'est que ce Flamboyant ?

— Flamboyant, tu ne le connais pas ?

— Non.

— Ce vainqueur de la vallée du Rhône.

— Bougre ! dit Marceau. Et qu'est-ce qu'il fait ici, ce vainqueur ?

— La lutte, pardi !

— Ah, dit Marceau.

— Facile, dit le blond.

— Facile, quoi ?

— De dire.

— Je n'ai rien dit.

— Mais tu t'imagines.

— Qui m'empêche ?

— Tu connais Costard ?

— Oui.

— Roulé.

— Ah ! dit Marceau.

— Tu connais Piégut ?

— Lequel ?

— Le gros.

— Oui.

— Roulé.

— Ah ! dit Marceau.

— Tu connais Christin ?

— Je vous connais, dit Marceau. Je connais ta fameuse vallée du Rhône.

— Il les a battus. Oui. Et à plate couture. Et vite. En cinq sec. Et même Jocelme de la Pilatte.

— Celui-là, ça m'étonne, dit Marceau.

— Étonné ou pas... dit le blond.

— Jocelme, dit Marceau, porte trois balles de farine. Et non seulement il les porte, mais il les monte au premier étage.

— D'accord, dirent-ils.

— Jocelme, dit Marceau, tord un sou entre sa main gauche et sa main droite.

— Qui te dit le contraire ? dirent-ils.

— Ça m'étonne, dit Marceau.

— Étonné ou pas, dit le blond, ton Jocelme, il te l'a croqué comme un rat.

— Manigances, dit Marceau.

— Non, dit le barbu au nez droit : la force !

Et un coup de foudre frappé sec autour de la forêt en fuite sous la pluie.

Marceau regarda Mon Cadet.

— Envie de rire ? demanda-t-il gentiment.

Le petit sourire de Mon Cadet s'ouvrit tout le long de sa bouche.

— Eh ! dit Marceau vers les autres, ce Flamboyant, où c'est qu'il est ?

— Dans sa baraque, probable.

— Et, dit-il en regardant le blond, tu ne voudrais pas aller me le chercher ?

— Qui ?

— Ton flamboyant.

— Pour quoi faire ?

— Parler du pays.

— Toi ?

— Pourquoi pas ?

Ils en furent capot ; et sans rien dire. Le barbu seulement parla au bout d'un moment :

— Bast ! laisse faire !

— C'est ce que je fais, dit Marceau.

Zéphyrin, pointant la gueule comme pour manger la crêpe, se proposa :

— J'y vais, si tu veux. Alors, qu'est-ce que je lui dis ?

— Dis-lui, dis-lui : « On veut se rendre compte comment tu es emmanché. » Voilà qui mettra les choses au clair ! S'agit pas d'être vainqueur de la vallée du Rhône : s'agit d'être vainqueur de Jason Marceau. Un point, c'est tout.

L'orage écrasa trois crêpes de feu contre les vitres tremblantes. La cheminée souffla dans ses cendres.

— Et boire, dit Marceau.

Et il tira la casserole du feu. Il s'essuyait les moustaches quand le Flamboyant entra. Il avait passé une veste par-dessus son tricot de marin ; mais avec ses mains dans les poches, il s'arrangeait pour la tenir ouverte et faire bomber sa poitrine toute tuilée de médailles.

— Alors, dit-il, qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

Son visage était tout petit, mais complètement entouré de plus de vingt grands cercles de graisse ; à la fin de tout ça, son menton coulant jusque dans l'échancrure de son tricot, ses oreilles semblaient plantées au milieu de ses joues, et, au-dessus de son crâne rasé, se plissaient cinq ou six bourrelets, chacun gros comme un bras d'homme ; et qui le coiffaient comme un bonnet de républicain.

— On t'a fait la commission, dit Marceau.

— Oui, dit-il, vous êtes têtus dans ce village.

— Je n'en suis pas, dit Marceau.

— Ah, il s’agit de toi.

— Pourquoi pas ? dit Marceau.

— Pourquoi pas en effet, dit le Flamboyant. Et où veux-tu que ça se fasse ?

— Ici, dit Marceau.

— Allez chercher trois bottes de paille.

— Pour quoi faire ? dit Marceau.

— Pour ton dos, dit le Flamboyant.

— Tire-moi mes bottes, dit Marceau.

Et il tendit son pied à la fille rousse. Le Flamboyant enleva sa veste, il fit ça très galamment. Enfin, avec toute la galanterie dont il était capable, c’est-à-dire en ronds de bras lents pendant que, du milieu des vingt grands cercles de graisse qui arrondissaient son visage, il pouffait avec une petite bouche comme s’il soufflait une soupe. On apporta la paille.

— Encore un peu de paille, dit le Flamboyant.

Il cligna de l’œil vers Marceau et ajouta :

— La terre est dure.

Marceau s’était déjà retiré une botte. La fille rousse la tenait à la main. Et elle riait du pied nu qu’elle venait de déshabiller, et qui était vraiment un drôle de pied : noir, écailleux, mais très agile de doigts.

— Ne t’en fais pas pour la terre, ajouta Marceau. Tu as les épaules assez rembourrées.

En effet, pour des épaules, en ce qui concernait le Flamboyant, c’en était. Rien que ce qui apparaissait dans le rond du tricot, c’était jambon de truie.

— Je ne m’en fais pas pour les miennes d’épaules, dit le Flamboyant.

Il fronça la peau de ses bourrelets mastoc qui floquaient ses omoplates comme des sacs de farine.

La fille rousse tira sur la seconde botte de Marceau, et le Flamboyant commença à désépingler ses médailles. Il cherchait un coin pour les étaler, et il en tenait trois, côte à côte, sur le plat de la main : une rouge, une verte, une jaune. Il demanda un chapeau.

— N'ayez pas peur : c'est pour y mettre mes médailles.

Et on lui fit passer un grand chapeau de feutre.

— Tu as déjà lutté ? demanda-t-il.

— Moi, dit Marceau, oui.

— Avec qui ?

— Clef-des-Coeurs.

— Clef-des-Coeurs ! dit le Flamboyant.

Il désépingla un gros ruban de jarretière avec une rondelle épaisse et large comme un fromage de chèvre.

— Le voilà, ton Clef-des-Coeurs !

Il dressa la médaille dans l'écheveau de boudin de ses doigts. Il la montra à la ronde.

— Clef-des-Coeurs, battu six fois. C'est écrit là-dessus. Regardez ! Cette médaille m'a été donnée au vin d'honneur par le conseil municipal de Charrières-Basse.

Il resta comme ça un moment, à promener son écuelle tendue sous le nez des gens. Son oeil, qui était comme un bouton de culotte, regarda fixement Marceau. Dans le petit silence et dans le regard, il y avait quelque chose de sous-entendu.

— Laisse faire les dieux, dit Marceau.

— Pourquoi les dieux ? demanda le barbu au nez droit, qui avait l'air d'être chatouilleux sur la question des paroles.

— Le bon Dieu, quoi ! dit Marceau, je ne sais pas pourquoi j'ai dit les

dieux. Je pensais à mes pognes.

— Vainqueur de la vallée du Rhône, dit le Flamboyant.

— La vallée, dit Marceau, qu'est-ce que c'est la vallée ? Qu'est-ce que tu veux qu'on foute des vallées, ici dessus ? À quoi ça sert les vallées ? Il s'agit surtout d'être vainqueur des hauteurs.

Le Flamboyant avait fini d'enlever ses médailles et il retira son maillot. Au moment où sa tête y était encore enfournée, et comme il en défaisait ses bras, il développa si rondement tout l'attirail de son dos que ceux qui le voyaient par-derrière se mirent à crier, mais il se débarrassa complètement du maillot.

— Venez voir, dit la grosse Julia.

Elle s'était mise au premier rang, assise sur une table, et elle en sauta, et elle s'approcha de l'homme. Le fait est : tous ceux qui le regardaient par-devant en bavaient ! Tout à l'heure, pour lutter, il avait gardé un tricot de parade, mais, maintenant, à poil, c'était quelque chose ! Il avait toute la poitrine tatouée d'un grand bateau à voiles ! un trois-mâts ! C'était si bien fini qu'on voyait deux initiales sur le moyeu du gouvernail ; on pouvait compter les cordages et même, derrière la poupe, il y avait, très visible, un petit filin tout délié qui traînait dans soi-disant la mer.

— Regardez, dit Julia.

— Regardez, dit la fille rousse.

— Regardez, dit le barbu.

— Regardez, dit Julia.

Un coup de tonnerre écrasa du miel contre les vitres.

— Regarde ça, dit Laurent le jeune. (C'était la proue du bateau faite avec une femme nue, moitié poisson !)

— Regardez !

Ceux de derrière faisaient le tour pour venir voir.

— Poussez-vous un peu, que je regarde ! dit Marceau qui était resté assis.

— Et il navigue, dit le Flamboyant, vous allez voir.

Il avait sur les flancs une énorme forêt de poils si longs, quoique bouclés, qu'ils pendaient sur ses hanches comme des cuissards de bouc. Il les peigna avec ses doigts, les ramenant sur son nombril. Il gonfla ses muscles. De chaque côté de sa poitrine, ses grands dentelés ouvrirent leurs deux éventails. Il se mit à rouler une très lente danse du ventre. Les poils moussèrent comme la mer ; une écume irisée de graisse et de peau vint frapper et rejaillir contre la femme de proue. Les muscles extenseurs de ses bras remplirent de vent les voiles et les bonnettes, et les deux énormes trapèzes de ses épaules embrouillèrent à la hauteur des pavillons un ouragan tumultueux.

Il y eut une série de coups de tonnerre très rapprochés : la foudre voleta de vitre en vitre, et, sur un dernier coup, resta un long moment écartelée contre les carreaux tremblants, ainsi qu'une chauve-souris d'or. Comme elle s'éteignait, le déchirement du tonnerre souffla dans les cendres de l'âtre, et le feu siffla deux longues feuilles d'iris.

Le Flamboyant avait laissé tomber son pantalon : il était debout, nu, en caleçon de lutte. Ce n'était sûrement pas un homme ; ou très peu. On recula autour de lui. Il était mélangé de gros serpents entortillés sans queue ni tête.

— Alors ? dit-il.

— Voilà ! dit Marceau, et il se dressa.

— Tu ne vas pas lutter en pantalon ? dit le Flamboyant.

— Tu ne veux pourtant pas que je montre mon cul à tout le monde ? dit Marceau.

Lui n'avait que le torse nu.

— Je te préviens : pour moi, c'est plus facile. Tu vas t'embarrasser les jambes.

— Tant mieux pour toi !

— Mais non, dit-il, non ! Il te faut un caleçon.

— Quelle histoire encore, dit Marceau. Vas-y donc, puisque c'est ton bénéfice. Ne t'occupe pas de moi. Je suis assez grand garçon...

— Mais, non et non, dit le Flamboyant, c'est pas régulier !

— Vous êtes rigolos, avec votre régulier, les uns et les autres : Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Mais non, et non.

Il n'y avait pas à en démordre : il ne se battrait que si l'autre avait un caleçon. Il ne voulait pas qu'après on dise qu'il avait été avantage.

— Mais qui le dira ? Personne ! Et si je te bats, moi !

— C'est à voir.

— Bien sûr, puisqu'on est là pour ça : allons, viens.

— Mais non, et non !

— Allons bon ! dit Marceau. Voilà maintenant que, pour rigoler ici, il faut la croix et la bannière ! Julia, dit-il, prête-moi une de tes culottes fermées.

C'était risible.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit le Flamboyant.

— Il n'y a pas de quoi pleurer non plus, dit Marceau.

C'était pourtant facile. Est-ce qu'il était vainqueur de la vallée du Rhône, oui ou non ?

— Vainqueur de la peau de mes bottes, oui !

— Je vais me fâcher, dit le Flamboyant.

— C'est ça, dit Marceau, fâche-toi, tu auras deux peines.

Le Flamboyant l'empoigna brusquement d'un bras roulé sous le menton.

— Deux peines, continua Marceau.

Il roula sa grosse tête de sanglier contre la poitrine de l'autre.

— Celle de te fâcher, on l'entendit qui disait, celle de te défâcher.

Puis il lutta en silence.

Julia recula, poussant les hommes avec son gros postérieur.

— Faites de la place, cria-t-elle.

De tous les côtés, on sauta debout sur les tables. Le barbu, penché en avant, écrasait les épaules sous ses grandes mains. Le père Carles, en reculant aussi vite qu'il pouvait, avait démanché sa pipe : il tétait furieusement le bouquin, et il tenait à bout de bras sa tête de pipe toute détachée. La porte des étables, là-bas au fond, se mit à battre dans le flot des hommes, des femmes, des filles qui entraient en courant. Ceux qui piétinaient du côté de l'âtre, en essayant de voir, renversèrent les trépieds : les flammes s'éteignirent. Des bouteilles de bière roulèrent sur le plancher.

— Des bougies ! cria Julia. Allumez les bougies.

Des casseroles tombèrent de la batterie de cuisine.

On écrasait les escabeaux, les bancs, les tables et les gros souliers ferrés faisaient des étincelles sur les dalles. Le comptoir sonnait sous les coups de genoux de ceux qui l'escaladaient. Les femmes gémissaient. Les deux hommes étaient tombés, on les entendait par-dessus tout se tordre dans la paille.

— Des bougies, fils de pute ! cria Julia.

— Oui, man, je les cherche.

— Dans le tiroir de la table. Poussez-vous, ne m'étouffez pas. Laissez-moi lui dire où sont les bougies. Dans le tiroir de la table.

Deux bougies arrivèrent, portées de main en main. Les femmes en garaient leur tête pour se protéger les cheveux de la flamme.

— Donne, dit Julia.

— Deux peines, disait Marceau, deux peines : te fâcher...

Il y eut un dernier soubresaut dans la paille, comme d'une grosse carpe qui retombe dans l'herbe.

— ... Et te défâcher, dit Marceau sous Julia qui pencha la bougie.

On vit le Flamboyant écartelé, tranquille, à plat dos, et Marceau assis à cheval sur son ventre.

— C'est peut-être pas bien, dit Marceau. Ça a été tellement vite !

— Non, dit le Flamboyant, c'est bien.

— On recommence ?

— Non, ça va, dit le Flamboyant, la respiration difficile.

— Je vous le disais, mes enfants, dit Marceau, et ce n'est pas ça qui me fera dédire. On s'ennuie ici autant que chez nous.

Le soir tombait.

— Pourquoi pas ? dit Marceau.

Romuald Tête-Carrée recommença ses explications.

— Il y a moi, il y a Salvador, il y a Crouzier Belle-Cravate, il y a Barles Petit-Fumier, il y a le grand Pinier, Jocelme, Tronchet, Girardin et Hauvière le Collet-Vert. On est neuf.

— Ah ! il y a moi, dit la fille rousse.

— Tu sais monter à cheval ? dit Marceau.

— Je monte, dit-elle.

— Par côté ?

— À l'homme.

— Tu feras voir tes cuisses !

— Et après ? Ça n'enlève pas la vue !

— Comment t'appelles-tu ? dit Marceau.

— Autane.

— On sera dix, alors, dit Marceau, et nous deux, ça fera douze. Mais est-ce que vous avez des chevaux pour tout le monde ?

— De reste, dit Romuald. Sortons, venez, vous allez voir ça.

L'orage était descendu de la montagne. Il fourgonnait encore, en bas dessous, à grands coups de barre de fer dans les vallons. Il avait laissé ici dessus une terre gorgée qui fumait entre les grandes flaques d'eau verdies de soir. Un liséré d'argent éblouissant soulignait toutes les branches de corail noir de la forêt. Le temps était devenu si calme que les gouttes d'eau pendaient, immobiles, comme glacées, à la pointe de tous les bourgeons. L'ouest déchiré palpait doucement d'un soir vert très pur. L'air était d'un froid de sucre.

Du temps que Romuald Tête-Carrée rassemblait la cavalerie, les deux frères déjà en selle trottèrent un tout petit peu sur place, en attendant, sous les châtaigniers, au chemin de la forêt.

— Tu t'es amusé ? demanda Marceau.

Mon Cadet dit oui.

— Ça n'a pas duré assez longtemps.

— Il s'est défendu ?

— Bougre ! Il a fait plus : je croyais que tu l'avais vu. Il a essayé de m'avoir. Il en a mis un coup. Tiens, regarde ! Lui qui parlait de régulier. Il a essayé de me crever l'oeil !

— Il n'était pas très fort ?

— Il était très fort. Il a presque réussi à desserrer ma poigne : tu n'appelles pas ça très fort, toi !

Mon Cadet se cura la gorge.

— Tu n’as pas froid ? demanda Marceau. Ton foulard. Tu veux ma veste ? Si tu aimes mieux qu’on rentre, on ne marche pas dans leur histoire. Tu sais, moi, la gloriole !...

Romuald Tête-Carrée avait même trouvé un cheval pour la fille rousse. Elle ne fit pas d’histoires, releva ses jupons, découvrit jusqu’aux hanches de magnifiques cuisses de feu blanc et, écartant ses jambes à la volée, se mit en selle. Ils y étaient tous, en effet, et Salvador, toujours maigre et brûlé de visage et de corps par le terrible incendie de ses yeux noirs, et Belle-Cravate, qui avait une cravate neuve cette fois, un petit châte :

— Regardez, ce sont des fleurs inventées en jaune d’or sur du rouge.

C’était beau à son cou. Le grand Pinier sur sa jument, une carcasse du tonnerre de Dieu. Jocelme, bien entendu, Tronchet, enfin tous ces gros propriétaires. Gros propriétaires de désirs. Soldats de toutes les aventures ici dessus. Les hommes désignés par le vent et la pluie pour faire la légende du pays. Chevaliers propriétaires des ombres sous les châtaigniers, toujours prêts à sauter à cheval au premier appel des espaces libres, à l’heure où la tendresse des saisons délivre les démons dans le coeur des hommes solitaires.

Hauvière le Collet-Vert était un grand Gaulois barbouillé de barbe blonde jusque dans les yeux. Il chanta une vieille chanson des montagnes (c’était connu par dix au plus) :

Au fond des forêts de sel,
Quand l’hiver scelle les chemins,
Ses candélabres noirs
Éclairent dans notre château
Les plus beaux couloirs du monde,
Et pendant que la neige gronde,
Nous y tenons les coeurs au chaud.

Il portait pendue à l'arçon une vieille lanterne-tempête.

Le soir vert qui se délivrait de plus en plus, dans mille reflets des eaux tombées, des déchirures de nuages et de la poix mordorée des pluies qui huilait les branches nues éclairait la cavalcade. Mais, sur la pente, ils entrèrent bientôt dans les bosquets de coudriers qui les fouettèrent d'eau et, à l'entrée de Pigneboeuf, ils durent éclairer la lanterne. Ils demandèrent du feu chez le boulanger et neuf pains qu'on lia dans un sac et que l'Autane porta, en bandoulière. Après Pigneboeuf, c'était la grande pente, qu'ils descendirent au pas, les uns derrière les autres. Hauvière en tête continua à chanter :

Miel des cierges, et miel des feux,
Miel des entailles dans les cuirasses,
Miel de tout ce qui laisse trace
Sur la langue rouge des preux.

Derrière venait Romuald Tête-Carrée qui avait rabattu les oreillettes de sa casquette en poil de bichard, puis Jocelme, Pinier, Girardin, tous les uns derrière les autres, puis Mon Cadet et Marceau, côte à côte. Marceau, couronné d'une branche de chêne vert prise chez le boulanger, derrière l'Autane dont les mouvements de la selle soulevèrent l'odeur forestière.

De temps en temps, maintenant, la lune qui s'arrachait à des échancrures noires éclairait le bossellement dansant de la cavalcade, au pas dans la grande pente à travers les pierres. Enfin Hauvière, là-bas, devait chanter qu'il avait atteint le pays. Mais en même temps, on trouva le brouillard, là-bas devant à hauteur de visage. L'orage soubresautait et claquait de la queue comme un saumon au bout de la ligne.

Ils entrèrent dans le pays des bosquets. Il leur fallut se dépêtrer des érables. Ils tournèrent en rond dans le bosquet de la Chienne. Le brouillard jouait avec les plaques de métal autour de la lanterne-tempête : il couvrait la route et découvrait des routes où il n'y en avait pas. Les uns et les autres n'étaient jamais descendus ici que la nuit, et pour l'aventure. Ce n'était pas

un passage régulier. Il fallait se démêler des canaux que les gens d'ici entrecroisent dans ces prairies.

— Éteins la lanterne, dit l'Autane. Je me débrouille mieux dans le noir.

Elle passa en tête et les tira pas à pas, prudemment, à travers de la haute menthe qui parfuma les jambes des chevaux jusqu'au ventre.

— On y est, dit-elle.

En effet, on entendit les branches nues des sycomores qui fouettaient doucement la nuit. C'était la croix des chemins, et la terre dure sonna tout de suite après sous les fers.

Ils commencèrent par un trot qui, très vite, s'allongea. À Séchillienne ils galopèrent et traversèrent le village en trombe, dans un clapotement éblouissant d'étincelles sur les pavés. On ouvrit les volets derrière eux. Au-delà, c'était les gorges de Traverselle, pleines d'un brouillard si épais que malgré la nuit noire, il plaquait des poignées de farine mouillée dont on voyait le grain. C'est à peine s'ils ralentirent.

Devant eux, l'orage battait des tapis de soufre. Ils piquaient droit dessus. Ils allaient à toute bride dans un envol commun qui les soulevait ensemble, tous à la fois ; botte à botte, par quatre. Hauvière toujours devant, l'Autane à côté d'eux, toutes cuisses dehors blanches comme des ailes de pigeon, quand éclataient ces effroyables rires qui déchiraient la nuit.

Ils entrèrent ainsi dans les plaines. Ils traversèrent bride abattue les marécages, au milieu des éclatements de roseaux et d'eau froide, pour couper court et rejoindre leur route au-delà d'Agnel. À partir de là, c'était franc. Le brouillard, d'ailleurs, s'éclaircissait, mais c'était à cause de l'orage qu'ils venaient de rattraper. Et ils entrèrent au galop sous la pluie.

Marceau avait enfoncé sa couronne de chêne vert jusqu'aux oreilles. Là, elle était solide et rien ne pouvait l'enlever. Il tenait son chapeau dans ses dents. De temps en temps, Hauvière poussait un hurlement pour remplacer une chanson, car on ne chante pas au galop dans la pluie. Il se délivrait ainsi, serrait les dents, baissait la tête et fonçait. Il n'y avait plus à toucher aux

chevaux, ni même à faire quoi que ce soit avec la bride ni les genoux : tous les dix, ils faisaient un bloc que la vitesse enlevait. Enfin, l'orage tourna à droite, attiré par des tourbillons de la grande forêt de chênes qui bordait Lachau à l'est. Ils tournèrent à gauche sous une pluie fine. Des nuages minces tamisaient une blême lune. Ils avaient pris le trot, ils prirent le pas. Ils s'arrêtèrent. La ville était devant eux, dans la cuvette, à deux cents mètres, là-devant.

— Quelle heure est-il ? demanda Romuald Tête-Carrée.

Belle-Cravate battit le briquet, il était dix heures.

La ville dormait, derrière les murs crénelés, sous les pieds de ses quatre églises. Le petit vent qui balayait les dernières poussières de plâtre de l'orage sonnait du cor dans les corridors des rues désertes. Les réverbères du boulevard extérieur arrondissaient autour d'eux des pelotes de pluie rose. Les hautes murailles vertes et ce hérissément glauque des clochers et des tours de garde étaient légers et transparents comme de la mousseline.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Ils étaient brusquement capot. Les chevaux éternuèrent et Hauvière serra les naseaux de sa jument qui allait hennir.

— C'est facile, dit l'Autane, il n'y a qu'à aller voir le luthier : Bombard, de la rue des Agneaux, dit « Beaux-Yeux ».

— Qu'est-ce que c'était que celui-là ?

— Il organise tout.

— Tu le connais ?

— Foutre ! dit-elle.

— Il sera couché.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Je le ferai lever. Son lit est de feu, quand j'arrive.

Ils entrèrent dans la ville par la porte Saulnerie. Ils étaient toujours capot,

et bien qu'ils aient pris un pas très léger, ils trouvaient qu'ils faisaient tous ensemble trop de bruit dans les rues pavées. Hauvière surveillait les naseaux de sa jument. Et ils avaient tout d'un coup envie de boire rudement, beaucoup.

Dans l'étroite rue des Agneaux, Autane en tête, ils s'avancèrent en file indienne. La fille dit :

— Halte !

Ils étaient devant une boutique à l'enseigne d'un gros violon de bois. Les portes et les fenêtres étaient fermées.

Autane déboucla sa ceinture et, se dressant sur ses étriers, elle frappa dans l'enseigne avec la courroie.

— Crapule ! cria-t-elle tendrement, tu veux que toute la rue sache que je viens te voir ?

La fenêtre près du violon s'ouvrit.

— Tais-toi ! dit la voix basse, tu vas réveiller tout le quartier. Et ta clef, qu'est-ce que tu en as fait, alors ?

— C'est vrai, dit-elle, attends ! Ces chevaux m'ont soûlée.

— Qu'est-ce que c'est que cette retraite aux flambeaux ! dit la voix.

— Attends ! dit-elle : habille-toi.

Et puis, aux autres :

— Pied à terre, venez !

Ils attachèrent les chevaux aux grilles des fenêtres basses. L'Autane, fouillant dans sa poche de dessous, avait tiré la clef et ouvert la porte. Ils frottèrent des allumettes dans le couloir. L'Autane alluma la lampe du magasin.

— Attendez-moi là, dit-elle. Je monte le voir. Ce que je lui explique seule, il le comprend tout de suite.

Le magasin était rigolo. Ça alors, c'était la première fois de leur vie qu'une chose semblable leur arrivait ! Marceau pinça de toutes ses forces le bras de Mon Cadet.

— Tu t'amuses ? dit-il.

Lui s'amusait. Ils étaient là, les neuf avec leurs épaules énormes à côté des petites épaules de bois vert des violons. Les instruments étaient pendus au plafond par les oreilles. Si on toussait, on entendait la toux se répercuter et rouler dans tous les petits ventres. Il y avait des flûtes dans les vitrines, des ocarinas, des harmonicas, des triangles de fer, des cymbales, mais le plus intéressant, c'était les violons, et ils s'amusèrent un bon moment à tousser pour entendre les violons qui toussaient après eux, avec, en plus, un petit gémissement. Ils recommençaient à être d'aplomb sur leurs jambes : ils n'avaient plus honte du tout. Seulement soif. Enfin ils trouvèrent un clairon, astiqué, propre comme un sou, avec des cordelières magnifiques dont Hauvière se mit à caresser les glands, comme si ça avait été un petit chat.

— Qu'est-ce qu'elle fait, là-haut ?

Mais justement, ils descendaient ! Elle se recoiffait. Ils ne s'attendaient pas à l'homme. Il était aussi grand, aussi large, aussi gros, aussi fort qu'eux. Peut-être pas que Marceau, mais il ne s'en fallait guère. Il était tout à fait appareillé. On s'imagine parce que les violons sont délicats, mais pas du tout, et celui-là leur dit : « Alors, vous en faites une musique ! » avec une voix qui avait un bon creux et le sourire indulgent des hommes vraiment forts.

— Eh bien ! voilà, dit Romuald.

— Je sais, dit-il, où est le phénomène ?

— Eh bien ! Mais...

Marceau s'avança.

— En effet, dit le luthier. Tu es plus grand que moi.

— À peine.

— Si, si, au moins de trois doigts. Tu es plus large.

— Je ne crois pas.

— Si, tu es un travers de main plus large que moi. C'est bien ça ! Alors, tu as battu le Flamboyant ?

— Poussière.

— Ah, non, poussière ! C'est un bon lutteur. Il n'y en a peut-être pas trois comme lui. Ça a été dur ?

— Non.

— De quelle façon « non » ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Ça a duré longtemps ?

— Deux minutes.

— Même pas, dit Romuald.

Le luthier siffla entre ses dents. Il regarda l'Autane.

— Oui, dit-elle, c'est vrai.

— Tu as donné toute ta force ?

— Pas le quart, dit Marceau.

— Ne blague pas.

— Vérité pure, sur la tête de Mon Cadet. Dès que j'ai eu serré, j'ai compris que j'avais gagné. Et ça n'aurait pas duré même une minute, s'il ne m'avait pas fourré les doigts dans l'oeil.

— Exprès ?

— Je te crois. J'ai senti sa main qui cherchait mes yeux autour de mon nez avant qu'il y pointe. Et pas de blague, regardez !

— S'il a fait ça, dit le luthier, c'est la première fois de sa vie. Jusqu'à présent, il a été régulier comme une horloge. En dix ans, on n'a jamais rien

eu à lui reprocher. C'est connu.

— Il l'a fait, dit Marceau. Regardez, s'il ne m'a pas crevé l'oeil, ce n'est pas de sa faute.

— C'est qu'il se sentait perdu. Fais voir ton oeil ?

Il y avait, en effet, dans le coin du larmier, une blessure profonde, faite à l'ongle, et dans laquelle même l'ongle avait tourné.

— Ça, dit le luthier, c'est plus important que tout ce que tu m'as dit. C'est comme s'il t'avait donné un certificat. Il a signé sa défaite. Allons, venez, de l'autre côté !

Ils entrèrent dans une sorte de salle à manger.

— Asseyez-vous, dit le luthier. Autane, prends la bouteille et mets des verres pour chacun. D'abord, dit-il, dresse-toi. Fais-toi voir ; enlève ta veste. Et ta chemise.

Il le regarda sur toutes les coutures.

— C'est bien, dit-il. Quel âge as-tu ? Tu commences tard. Mais ça ne fait rien, je m'engage sur toi. Rhabille-toi. Voilà ce qu'on va faire : du moment que tu as battu le Flamboyant, il ne t'en reste plus que deux : Bel-Amour, et le Mignon. Demain, c'est lundi...

— Il faut que ce soit fini demain soir, dit Marceau.

— Tu parles pour ne rien dire, dit le luthier. Cette fois-ci, ce sont des morceaux plus gros que ta bouche.

— Ne t'inquiète pas, dit Marceau.

— Je m'inquiète, dit le luthier, Bel-Amour est un abattoir d'hommes.

— Le Flamboyant crève les yeux, dit Marceau.

— Il essaye, dit le luthier, et il les rate. Si Bel-Amour essaye, il réussira.

— Et moi, dit Marceau, pendant ce temps je lirai le journal, tu crois.

Le luthier réfléchissait.

— Le lundi est un assez bon jour ; les tanneurs font campos.

Bon ! on voulait rencontrer demain à la fois Bel-Amour et le Mignon.

— Enfin, je veux dire, bien sûr, l'un après l'autre.

On pouvait être sûr de les rencontrer. Il en faisait son affaire. Donc, c'était entendu. D'accord. Il se chargeait de tout. Dans ces conditions, oui, il n'y avait plus qu'à aller se coucher.

— Où ?

— À la Croix-de-Malte, dit Hauvière.

On trouva, à la Croix, quatre chambres, pour les neuf hommes. En tout cas, Marceau et Mon Cadet en prirent une pour eux deux. Ils coucheraient facilement dans le même lit.

Ils étaient trempés comme des soupes jusqu'à la chemise.

— Je ne m'en apercevais pas pendant qu'on montait le coup. Ils sont rigolos, tous, avec leurs habitudes, de leur régularité. Tu as vu celui-là aussi, parce que je veux me battre avec les deux le même jour ? Il semblait qu'on voulait lui déchirer le coeur.

Ils se mirent tout nus.

— Dis donc, tu es costaud, toi aussi, dit Marceau. Fais voir un peu.

Il toucha la poitrine, les côtes, les hanches de Mon Cadet.

— Tu es beau, mon salaud, c'est très bien, tout ça : on dirait presque du feu. Fais voir tes bras, Mon Cadet !

Ils mesurèrent leurs bras :

— Sont aussi gros que les tiens.

— Oh non ! dit Marceau, quand même !

Couchés, ils se mesurèrent dans leur ensemble. Il y avait une glace sur la cheminée, ils se voyaient côte à côte, Marceau dit :

— Non, tu es plus petit que moi, mon petit. C'est la glace qui déforme. C'est normal, d'ailleurs, que tu sois plus petit, tu n'es que Mon Cadet.

Ils s'endormirent paisiblement tous les deux, côte à côte.

Vers les six heures du matin, on frappa à leur porte.

— Oui, dit Marceau.

On demanda :

— Tu es seul ?

— Qui est là ? dit Marceau.

C'était l'Autane.

— Qu'est-ce que tu fais ici de si bonne heure ? dit Marceau. Je croyais que tu couchais chez le violoniste ?

— Pas du tout, dit-elle. J'ai une chambre ici. Tu as besoin de rien ?

— Non, dit Marceau, je suis avec mon frère.

Il les roula comme il avait dit, mieux que ce qu'il avait dit, plus clair, plus bref, plus catégorique, avec une sorte de roulement joyeux comme une charrette de vendange. Il se passa dix minutes, pas plus, et après il n'y eut plus rien à redire, ni à refaire, au sujet de sa force et de la force des autres.

— Il semblait, lui dit Hauvière, que tu faisais tout ça au coup de clairon.

Et hop !... On voyait tous les ronds comme une aire de blé, ses bras qui sautaient, ses mains ouvertes qui s'empaumaient. Il prit le Mignon ; et hop... Et on entendit beugler les deux cents tanneurs, et les pigeons sauvages s'envolèrent des caniers, et plus de cent petits galapiats qui tourneboulaient entre les jambes des hommes se mirent à courir de droite à gauche comme des hirondelles.

— Mais Ah !... Et tout s'arrêta sur place ; pétrifié. Sauf, seul à bouger,

Marceau, qui fit ressort de ses genoux, souleva le Mignon comme pour une valse, le bascula et l'aplatit comme une crêpe dans l'herbe... Il y resta. On le tira de côté. Ce n'est qu'après qu'il se mit debout, péniblement, éberlué, ivre comme s'il avait bu pendant trois jours. Sans un mot, il vint en titubant vers les spectateurs, s'assit parmi eux et regarda la suite.

La suite fut simple, encore plus.

— Au suivant ! avait dit Marceau.

Le suivant, c'était Bel-Amour, le bien nommé : un bel enfant de cent quarante kilos, le nez comme une truffe, un front de poisson, l'oeil de ceux du fond des vallées là-bas derrière, d'où il était d'ailleurs : des mains qui pendaient plus bas que ses genoux, des pieds larges comme des chapeaux et plaqués directement dans ces jambes, sans chevilles : un fiston, quoi ! Une chose seulement : son poil de tête, noir d'encre, des moustaches en croc, cirées, pointues, trois crans de colle dans ses cheveux lisses et un bel accroche-coeur sur la tempe droite. Une autre chose : tout ça, et probablement de la tête aux pieds, était parfumé au musc et à la violette – modestie. Une troisième chose : sa bonne amie, rouge et verte, en robe à basquine, dentelle violette, plume et tout, était assise au haut du talus avec trois copains décidés à hurler. Elle cria :

— Vas-y, Bibi.

Il y alla, d'un seul coup. Ce fut la suite.

Marceau s'était détourné pour chercher Mon Cadet du regard. Il lui souriait comme un loup, quand Bel-Amour sauta sur lui par-derrière, de tout son poids. Mais Marceau se remua froidement là-dessous, comme un boeuf sous une mouche. Et Bel-Amour, décontenancé, l'homme lui ayant glissé des mains, recula. Il avait compris. Il secouait la tête comme pour dire : « Non ! » Marceau marcha sur lui. Bel-Amour recula. Il disait : « Non ! » Avec sa tête, silencieusement, dans le silence qui avait saisi tout le monde. Quand il fut allongé, par terre, les bras en croix, il y resta lui aussi un bon moment pour bien montrer qu'en ce qui le concernait, c'était fini, fini. Sa bonne amie,

debout dans ses beautés, préparait, immobile, une sorte de cri qu'elle n'arrivait pas à pousser.

Après, certes, il y eut du brouhaha. Et même on emporta la femme, raide comme une planche, perdant ses faux cheveux. Hauvière, Romuald, Crouzier, Jocelme et les autres, criant : « À nous ! » jouaient des épaules, et même surnoisement des poings dans tout ce mélange. Mon Cadet se tira à l'écart, au contraire, et c'est vers lui que Marceau, ayant raflé sa chemise et sa veste, sauta :

— Viens, dit-il, l'attrapant par le bras. Aux chevaux, courons ! Si on attend, on ne pourra plus se dépêtrer.

Derrière eux, déjà, ils avaient aux basques le luthier rouge comme un coq, qui essayait d'expliquer quelque chose et criait des chiffres :

— Mille francs ! Mille francs, je te dis, maquignon ! Mille francs. Écoute...

Ils coururent vers les caniers et les bois plus vite que ce que l'autre criait.

Ils entrèrent en ville par les petites rues.

— Aux chevaux en vitesse ! dit Marceau. Ils vont être sur moi comme des poux. Dépêchons-nous !

Ils se glissèrent dans la Croix-de-Malte par les portes de derrière. Marceau plaqua des sous dans la main d'un garçon d'écurie.

— Porte ça à la patronne, et ni vu ni connu. Si on te demande où nous sommes, dis que nous sommes partis.

Ils lancèrent leurs selles sur le dos de leurs chevaux, bouclèrent les courroies, s'enlevèrent, sortirent courbés, enfilèrent les ruelles au trot, débouchèrent dans la campagne du côté opposé à leur route et galopèrent tout de suite droit devant eux.

Jusqu'au soleil couchant – il faisait, ce soir-là, un vent vif du nord, tout découvert pur jusque sous le soleil, ils galopèrent contre. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que Marceau arrêta la course, la détourna, et ils entrèrent

dans les hêtraies, commençant leur détour pour rejoindre le chemin des Hautes-Collines. Comme ils y arrivaient, on les héla : c'était l'Autane. Elle était à cheval sous les arbres dans l'ombre et elle y resta.

— Maligne, lui dit Marceau. Tu as compris toi ?

— Bien sûr, dit-elle. Je savais que vous passeriez là. Tu remontes ?

— Oui, dit-il.

— Tu ne veux pas rester ?

— Non, dit-il.

— Une nuit ?

— Non, dit-il. Pour quoi faire ? C'est fini, maintenant.

— Au revoir, dit-elle.

— Adieu, dit-il.

MON CADET

Ils étaient dans la forêt de chênes. C'était la grande lune de minuit.

— Nous voilà chez nous, dit Marceau.

Ils montaient au pas.

Le printemps était encore trop petit. Il n'avait rien réveillé, ni bêtes ni feuilles. Tout était silencieux et transparent. Les chevaux marchaient sur de la terre souple.

— J'aime cette forêt, dit Marceau, j'aime ces arbres, j'aime cette odeur, j'aime marcher lentement comme ça avec toi.

Les écorces n'avaient pas bu toute la pluie, gonflées comme des éponges, elles jetaient une huile que la lune faisait luire. Tout le sous-bois était phosphorescent, et des miroitements de lumière coulant le long de toutes les branches reconstruisaient à chaque pas, au-dessus des cavaliers, un entrecroisement de cornes, de ramures et de bois d'argent.

— Ici, dit Marceau, il me semble que la terre est plus solide. Comment va ta gorge ? Tu avales bien ? Ça ne te fait pas mal ? Méfie-toi, mets ton foulard.

Voilà les meilleurs moments de la vie. Nous sommes seuls. On fait ce qu'on veut. Personne ne nous embête. Ça pourrait durer cent ans.

— Comment as-tu fait ? demanda Mon Cadet.

— Quoi ? dit Marceau.

Il arrêta son cheval. Mon Cadet continua à chevaucher nonchalamment au pas, se balançant sous les éclats de la lune.

— Pour gagner ?

— Je ne sais pas, dit Marceau.

Mon Cadet s'arrêta au travers de la route. Ses cheveux blonds fumaient autour de sa tête comme un casque à cimier d'or ; les ramures d'un chêne émaillé d'eau lunaire l'emplumaient.

— Ils étaient forts comme des taureaux.

— Je suis plus fort qu'eux, dit Marceau.

— Il n'y a pas de malices ?

— De mon côté non, dit Marceau.

— Ils ont l'habitude de se battre. Tu n'as pas senti qu'ils essayaient de te manigancer ?

— Si, dit Marceau.

— Comment ?

— C'est difficile à t'expliquer.

— Fais-moi voir, dit Mon Cadet.

Et il sauta de cheval.

— Quoi ? dit Marceau.

Mon Cadet attendait debout à terre.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je voudrais que tu me fasses voir un peu de quelle façon ils essayaient de te tordre.

— Quelle idée !

— Descends donc, dit Mon Cadet.

Marceau se souleva sur sa selle.

— Et après ? dit-il une fois à terre.

— Viens, dit Mon Cadet. Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il. Tu as peur ?

— Oui, dit Marceau, j'ai peur que tu prennes froid.

Mon Cadet avait retiré sa veste et sa chemise. Il était torse nu, sous la lune, et l'ombre des branches dessinait sur sa peau rousse les charnières d'une cuirasse.

— Alors, fais vite ! dit Mon Cadet.

— Ça me répugne, dit Marceau.

— Alors, défends-toi, dit Mon Cadet.

Il sauta gauchement sur lui.

— Pas si vite, dit Marceau, tu es déjà battu.

— Pourquoi ?

— Ton cou !

— Qu'est-ce qu'il a mon cou ?

— Regarde !

Marceau fit un rond de bras.

— Je te le prends, dit-il. Je te le serre. Tu étouffes. Ça y est.

En même temps, il le lâchait.

— Fais-le, dit Mon Cadet.

— Pas la peine, je te le dis. Rhabille-toi.

— C'est rigolo, dit Mon Cadet. J'ai compris. Regarde : il n'y a qu'à rentrer la tête dans les épaules.

— Que tu es vilain comme ça, dit Marceau.

— Défends-toi encore, dit Mon Cadet.

— Ça va mieux, dit Marceau. Beaucoup mieux. Tu vois, mon bras a glissé sur ta tête !

— Tu l'as fait exprès.

— Pas tout à fait, mais dis donc, dit Marceau, tu y vas dur, cette fois, il me semble.

— Et toi, tu souffles, dit Mon Cadet.

— Ne t'inquiète pas pour le souffle, dit Marceau, c'est ma malice.

— Comment ?

— Ils croient que je suis fatigué et ils se découvrent. Tu l'as cru, toi !

— Oui.

— Mais, mon petit, je n'ai même pas encore commencé.

— Commence.

— Non, pas avec toi, je veux te faire voir seulement. Tiens, voilà ton cou qui se découvre encore. Et voilà mon bras. Tu es battu.

Il repoussa Mon Cadet qui glissa dans les feuilles mortes.

— Attention, dit Marceau. Ne tombe pas. J'ai poussé trop fort.

— Non, dit Mon Cadet. J'ai glissé.

— Il ne faut pas glisser, dit Marceau.

— Si on s'était battus pour de bon, je n'aurais pas glissé.

— Pour la bonne raison que tu serais allongé par terre depuis un bon moment.

— Re commençons, dit Mon Cadet.

— Non, dit Marceau, à cheval et en route ! C'est tard, ta femme doit s'inquiéter.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, ma femme. C'est la première fois que tu en parles !

— Ce n'est pas la première fois que j'y pense.

La forêt était devenue très belle. C'était sur le deuxième versant de la nuit.

Dans le ciel, que les frères ne pouvaient pas voir, les figures des constellations démêlaient leurs griffes, leurs poils, leurs pinces et leurs cornes, s'élargissaient loin les unes des autres, dans des espaces démesurés. Les gouffres, que la grande clarté blême de la lune avait aplanis et lissés, se recreusaient en tourbillons, et les fourmillements de feu de leurs, parois déroulaient d'immenses banderoles luisantes dans le flottement de souffles lointains.

Sous les arbres où les frères passaient côte à côte au pas de leurs chevaux, la splendeur de la nuit renversée suintait goutte à goutte le long des branches nues. Le silence, la paix ; seul, le pas des chevaux dans les feuilles mortes.

L'ombre froide glissait de leur visage à leurs mains et ils sentaient sous eux les frissons brusques de leurs chevaux.

Marceau reniflait.

— La vie est belle, dit-il. Je suis à côté de toi. Nous marchons ensemble. Ça va. On n'a plus de soucis. Tout est facile. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Si tu es là, si je suis là, tout est là. Quand tu es là, il n'y a plus rien d'autre à faire. On peut faire n'importe quoi. On peut aller n'importe où. On peut continuer tout ce qu'on fait. Il n'y a plus besoin de changer. On peut marcher comme ça toute la nuit, si tu veux. Toute l'année, si tu veux. Tout le temps, si tu veux. Je suis bien. On est bien. Tu es bien !

« Baisse la tête, méfie-toi : les branches sont basses. Couvre-toi, boutonne le col de ta veste : il fait frais vers le matin. Rassemble tes mains, ne laisse pas flotter les guides : ta jument écarte volontiers devant les ombres. Je te donnerai un autre cheval. Je te donnerai le petit cheval roux que tu aimes. Je te donnerai le harnais rouge. Je te donnerai la selle verte. Je te donnerai les étriers d'argent de mon père. Je te donnerai ma veste en peau de mouton. Je te donnerai mes bottes souples. Je te donnerai ma toque de loutre.

De rouge, l'été devint blond, puis de craie : poussières, étincellements de craie qui effacèrent les couleurs de tout, même celle des corbeaux gras qui

essayaient de voler vers le couvert et disparaissaient dans la lumière, plus blancs que neige.

On coucha les blés, on les traîna sur les aires. On les fit fouler aux pieds par les chevaux.

Les sept chevaux de Marceau tournaient ensemble sur l'aire-major. Il foulait là son propre blé, le blé de Mon Cadet, le blé des Jorris, le blé des Paillon, le blé des Jacques, le blé des Gauthier, le blé des Turcan, le blé des Vaugues. C'était de tradition. Les Jason étaient apparentés aux Jacques et aux Turcan, plus par les on-dit que par le vrai sang, mais apparentés très solides quand même : les autres étaient des amis de tout temps, sans question ni manière. Les huit chars des huit familles encerclaient l'aire, les huit tas de paille gonflés en pointes d'étoile tout autour s'entassaient en toute justice à petits coups de fourches au jour le jour. Cela durait depuis le dimanche, et depuis dimanche, on faisait « commune » : cinq hommes démantelaient les gerbiers, sans se soucier de savoir dans le blé de qui ils enfonçaient les fourches.

Marceau, au milieu de l'aire en plein soleil, actionnait les chevaux, appelant Dieu, disant leurs quatre vérités à toutes les bêtes, l'une après l'autre. Il avait mis près de lui le petit cheval roux qu'il voulait donner à Mon Cadet.

— Goûte le vin des Jacques, tu vas voir ! dit Marceau.

— Je vais voir, dit Mon Cadet.

Il but et cracha. Il dit :

— C'est plein de mouches.

— Des mouches à vin, dit Marceau. Des moucheronnets légers comme du blanc d'oeuf. Ça fait du bien à l'estomac.

— Non, dit Mon Cadet.

Et il cracha de grosses mouches bleues, grasses comme de la viande.

— Fais voir ! dit Marceau.

Et il lâcha les chevaux pour venir.

Comme Marceau se penchait sur la bonbonne, Mon Cadet lui serra brusquement le cou entre sa hanche et son bras.

— Je vais te faire passer le goût du pain, dit-il, et il fit effort pour le jeter à terre.

Marceau, surpris, écarta ses grosses jambes d'instinct, et il se banda si fort sur lui-même, dur et dru, ses souliers ferrés allèrent racler le pavage de l'aire, au fond de la paille. Au bruit, les chevaux s'arrêtèrent et, fourches en l'air, ceux du gerbier demandèrent ce que c'était.

— Rien, dit Marceau en riant : c'est le jeune homme qui s'amuse.

— Jeune homme ! dit Mon Cadet. Mais je te tiens !

— Il me tient, cria Marceau en riant, regardez-le : c'est vrai qu'il me tient.

Il restait courbé en deux, sa tête appuyée contre le ventre de Mon Cadet. L'autre lui tenait le cou, entre son bras et sa hanche. Il s'efforçait de lui faire entrer toujours plus profondément ce cou dans les ciseaux de ce bras et de cette hanche.

— Regardez-moi ce démon ! cria Marceau.

Il rigolait, il tournait, il était bel et bien à moitié étouffé, mais en même temps, d'un petit mouvement d'épaules, il le déplanta.

— Hé ! Dites-moi, vous autres, là-haut : vous êtes sûrs qu'il ne lui a pas poussé des ailes ? Je crois qu'il va m'emporter au ciel. Vous ne voyez pas qu'il s'arrache plus fort qu'un perdreau ?

Il le secouait comme la chienne secoue ses chiots qui lui mordent les oreilles.

— Je crois qu'il veut me faire toucher des épaules dans les nuages. Il a les cuisses d'un aigle, mes enfants !

Il lui colla ses deux grosses pattes sur les cuisses, mais il s'aperçut

qu'ainsi il le culbuterait tout de suite et il le lâcha, et il resta les bras ballants.

— Tu me fais mourir de rire, dit-il, amuse-toi.

— Je ne m'amuse pas, dit Mon Cadet.

Et il lui serra le cou à lui faire sortir les yeux de la tête. Il réussit à faire monter le cou de Marceau jusque sous son aisselle. La pleine main gauche. Il crocheta son poignet droit et il se mit à serrer avec de doubles forces. À bout de souffle, Marceau appuya fortement sa grosse tête dans le ventre de Mon Cadet.

Mais au moment où, pour reprendre en plein son haleine, il allait se redresser et le jeter à terre, il sentit la main de son frère qui se cramponnait à son épaule. Alors, il le retint à pleins bras, et c'est doucement qu'il le coucha dans la paille. Il tomba en même temps que lui pour l'accompagner dans sa chute. Il voulait le coucher à côté de lui, mais la main qui s'était cramponnée à son épaule lui sauta à la gorge et serra. Il secoua la tête pour se débarrasser : il voulut dire : « Tu me fais mal ! » Mais il ne put que tousser : il avait entendu craquer son gosier. Un drôle de bruit. Il tomba de tout son poids sur l'homme. L'autre était à plat ventre et, pliant son genou, il le frappa du talon de son gros soulier, en haut des cuisses.

« Salaud ! » se dit en lui-même Marceau, mais, comme il empoignait la poitrine nue à pleins bras, il sentit une extraordinaire chaleur venue de l'autre et qui le brûlait, et il se dit : « C'est Mon Cadet ! »

— Laissez-le ! cria Esther.

— Mais non, dit la Turcane, ne t'inquiète pas. Tu ne vois pas que c'est pour rire ?

« Laisse-toi faire, Mon Cadet », pensa Marceau.

Il poussait, et, tout d'un coup, il se retint. Il avait entendu craquer un nerf dans l'épaule de son frère. « Oh ! Mon Cadet ! »

Tout d'un coup, comme sa bouche était brûlée, comme un bout de papier qui brûle !

— Laisse-toi faire, dit Marceau à voix basse. Laisse-toi faire.

— Non, dit Mon Cadet.

Et il essaya de forcer avec son épaule meurtrie. Elle craquait. Marceau poussa. Mon Cadet n'avait plus de lèvres, pas même un fil : rien que des dents découvertes jusqu'aux gencives, serrées d'abord, puis desserrées avec, au milieu, un grand cri noir, muet, qui ne sortait pas. Et Marceau, pareil lui aussi, lui qui poussait l'épaule. Ses lèvres brûlèrent brusquement, il ne resta même plus un fil : ses dents aussi se découvrirent jusqu'aux gencives, serrées d'abord, puis desserrées, avec au milieu un grand cri noir, muet, qui ne sortait pas, mais qui aurait jailli en même temps, avec la même douleur, si Mon Cadet avait crié. Puis Mon Cadet ne put plus résister et il se renversa à plat dos dans la paille. Et c'était aussi au bout de tout ce que Marceau pouvait, en fait de résistance au mal qu'il faisait à son Cadet. Il appuya son gros visage mou sur l'épaule brûlante :

— T'ai pas fait de mal ? dit-il.

Le temps s'acharnait à la pluie. Les nuages étaient couchés pesamment sur la terre du plateau. Des rages d'eau hachaient les arbres et la boue. Des troupes d'averse couraient de tous les côtés sous les coups de pierre du vent. Puis ils se remettaient à paître la forêt et les hommes qui passaient comme des ombres sous la crème grise du brouillard. Ce n'étaient plus des raies de pluie ou même des jets de fontaine, c'étaient de gros paquets lisses, luisants comme du fer neuf, et sous lesquels, hachées comme à la serpe, éclataient des branches plus épaisses que le bras. Tout le monde monta dans les greniers. Ils étaient remplis d'embruns. Sur les toitures, les tuiles sautaient les unes dans les autres. Les hennissements, les ruades, les cris des chèvres, les galopades des moutons, le clairon des ânes tirèrent tout le monde en bas des étables. La paille des litières flottait sur des fleuves qui crevaient les portes. Des remous, des tourbillons, des ressacs claquant et démolissant les faisceaux de fourches emportaient des couvées de poussins. Les poules

volaient à travers les étables en s'assommant contre les murs. Les fenêtres tremblaient, les portes sursautaient, le mastic tombait des vitres. Des filets d'eau ayant traversé les murs commençaient à rire sur le crépi des chambres. Il se mit à pleuvoir à tous les étages. On plaça des casseroles sous les filets d'eau qui tombaient des plafonds. On poussa les moutons et les chèvres dans les escaliers pour les faire monter aux étages. Mais il fallait entrer dans l'eau jusqu'au ventre pour sauver les poules qui se noyaient, tournant dans les remous, les ailes étendues. On laissa provisoirement les chevaux où ils étaient. Il n'y avait rien à faire pour eux : ils ne risquaient guère, sauf la peur. Ils avaient de l'eau jusqu'à mi-jambe. Il n'y avait qu'à les rassurer, leur parler, les approcher, rester là, leur flatter l'encolure et attendre. Le temps n'allait pas toujours rester comme ça !

On ne pouvait plus appeler ça de la pluie ! Des murailles et des murailles d'eau, des plaques de fer. Il n'y avait plus moyen de sortir, même pour traverser la rue, dont on ne voyait plus l'autre côté, caché par la tôle luisante, lisse et fermée de l'eau qui tombait.

Au moment où les pendules marquèrent quatre heures de l'après-midi, il y eut un éclair en forme de drap rouge, auquel justement on ne pouvait plus donner le nom d'éclair, car, non seulement il dura très longtemps, au moins une bonne minute, mais il n'éclaira pas. Il fut seulement au milieu de l'ombre bleue des nuages (de plus en plus sombre à cause de l'heure qui tombait vers la nuit) comme une grande draperie flottante qui, en même temps qu'elle ébranlait toute la terre du tracas de son flottement, n'illumina que le monstrueux château noir des nuées. On vit, alors, tout le temps que ce phosphore s'éparpillait, les montagnes d'eau énormes qui traversaient le ciel. Tout de suite après, il resta juste assez de jour pour voir apparaître, en pleine rue, un hêtre de trente ans que l'orage avait abattu et que l'eau charriait avec une telle force que l'arbre, ses branches, ses feuilles rousses écorchèrent violemment toute la rue de haut en bas, comme si on avait ramoné des cheminées avec le hérisson, dégradant les murs, raflant les portes, faisant sauter les encoignures. Puis la nuit tomba.

C'était toujours sans ralentissement les mêmes amas d'eau qui

s'abattaient.

Valérie arriva chez Mon Cadet, noyée dans ses cheveux raides collés du front à la bouche.

— Marceau n'est pas là ? dit-elle.

— On ne l'a pas vu, dit Mon Cadet. Où est-il ?

— Il est parti ce matin dans l'éclaircie chercher de la feuille aux fayards de Gavary.

— J'y vais, dit Mon Cadet.

Il sortit d'un coup sans prendre le temps de rien. Devant chez lui, il entra dans l'eau jusqu'aux genoux, mais il y avait un talus sur lequel il courut. On ne voyait plus rien que de tout petits éclairs qui tranchaient en voletant comme des hirondelles, et à peine s'ils crépitaient comme de l'huile à la poêle.

Après le talus, Mon Cadet plongea résolument dans l'eau. Il contourna la placette où habitaient les Martel en se cramponnant aux anneaux du maréchal-ferrant, il arriva vers l'église avec de l'eau jusqu'au ventre. Le curé, qui l'entendit patauger et vit son ombre, l'appela du seuil de la sacristie. Il se battit un moment à coups de reins contre un courant qui essayait de l'emporter vers les terres basses et il s'arracha finalement des eaux, comme un chien, ongles dans la terre, pour monter sur le tertre où était la croix des missions de 1893.

C'était la nuit noire partout : mais là-haut, dans le nord, à peine large d'un travers de doigt, un peu de vert du crépuscule sur lequel se dessinait une bosse du plateau lui fit trouver sa direction. Cette andouille de Marceau, s'il avait eu le temps de faire demi-tour, devait être par là-dedans, sur les hauteurs.

Il courut au sec, mais dans une pluie si épaisse qu'elle lui faisait mal en le frappant aux genoux. Il se protégeait le visage avec ses mains, ouvrant juste les doigts du milieu pour ses yeux. La première crête sur laquelle il courut

s'arrêta au moment où elle plongeait dans le vallon qu'il reconnut être le Bousson. En bas dedans, des eaux roulaient. Il descendit avec précaution dans la terre qui coulait autour de lui, mais en s'approchant, il se rendit compte que là, maintenant, il y avait des eaux trop lourdes, trop furieuses pour traverser.

« Pourvu que Marceau n'ait pas été surpris dans un de ces fonds ! »

Il remonta sur la hauteur et chercha à gagner la crête de Mariande par le Menou. Par le Menou, c'était possible, c'était encore possible. Il pataugea dans la sapinière avec de l'eau plus haut que le genou, déjà forte et toute ruée, mais brisée par les troncs d'arbres, auxquels d'ailleurs il se retenait à pleins bras de l'autre côté, il aborda la longue crête de Mariande qui le mènerait un bon bout de chemin dans sa direction. Il était trempé au-delà de ses os. Ses pantalons de velours gorgés d'eau pesaient et s'enroulaient dans ses jambes comme des chaînes de fer. Il allait les enlever quand il entendit des galopades devant lui, des hennissements et enfin, dans le rond d'un petit éclair bleuâtre, il vit l'enchevêtrement des deux chevaux qui se poussaient de flanc et secouaient l'encolure. Il s'arrêta et les appela. Tout de suite ils s'écartèrent, un à droite, un à gauche, mais comme il continua à appeler, celui de droite s'approcha timidement, pas à pas, tendant le cou, reniflant de toutes ses forces, se plaignant avec de petits gémissements d'enfant. Dès que Mon Cadet put lui toucher les naseaux, la bête se serra contre lui, lui éternuant contre la poitrine et le visage, frottant éperdument son frontail sur ses flancs.

Il lui parla, la caressa, lui flatta le cou, il la toucha partout pour voir s'il ne lui restait pas quelques morceaux de harnais, mais la bête était toute nue. Il déboucla sa ceinture et la passa autour du cou de la bête. Il monta sur le dos du cheval qui se laissa faire.

La grande arête de Mariande émergeait assez du plateau pour rester sèche tout de son long, et elle s'avancait ainsi presque jusqu'aux grands fayards isolés où Marceau était allé censément chercher de la feuille. Restait à savoir si l'orage avait inquiété Marceau à temps. Dans ce cas, il pouvait se trouver sur les crêtes vers la gauche où passait le vrai chemin, où Mon Cadet ne

pouvait pas aller puisque le Bousson rempli d'eau barrait la route.

Si c'était le cas, Marceau était là-dessus comme sur une île, à moins que, surpris dans les fonds par l'arrivée de l'eau, il ait été renversé cul par-dessus tête, attelage, charrette et tout, et charrié dans quelque coin. Mais alors, dans quel état, et quoi faire, et où le prendre ? Mais sûrement il avait dû s'en tirer.

Au bout de Mariande, une sorte de petit vallon, naturellement plein d'eau, coupait le passage vers Gavary. Les Fayards étaient de l'autre côté, Mon Cadet poussa le cheval vers l'eau. La bête refusa. Mon Cadet parla. La bête refusa et fit un saut en arrière. Mon Cadet serra les genoux. La bête écarta de côté. Mon Cadet la remit en ligne. Doucement il lui parla, la flattant de la main, lui grattant les oreilles, pour la mettre bien droit sur le flanc de ces eaux des bas-fonds. Il la frappa d'un coup de poing sur la tête. Mais la bête était comme plantée. Elle se cabra toute droite, et Mon Cadet, désarçonné, roula dans les pierres. Si vite qu'il se redressât, le cheval galopait déjà en remontant Mariande.

Alors, il entendit appeler de l'autre côté. Il courut et se jeta à l'eau. Les hommes du plateau ne savent pas nager. Il s'enfonça, s'engloutit, sauta rejeté comme une balle par la paume brutale d'un courant profond. Un lasso d'eau s'enroula à ses reins, le coucha, fit tourner ses jambes par-dessus sa tête. Il ferma sa bouche sur de la boue. Il se vit tout plein d'une extraordinaire lumière orange qui lui déchirait les poumons.

Il frappa du flanc contre le bord, planta ses mains dans la terre, tira de toutes ses forces sur ses bras, émergea dans les ténèbres. Il essaya de se redresser et de courir ; mais il tomba. Il cracha la boue. Chaque fois qu'il respirait, cette lumière orange éblouissait ses yeux. Il essaya d'appeler. À peine s'il réussit à faire passer un petit cri de lapin.

La pluie tombait toujours à bloc, il put se mettre à quatre pattes et monter peu à peu vers les fayards. Sa tête était lourde comme une courge. Il y avait ici une très forte odeur de terre éventrée et de sève. Il essayait de se souvenir de quel côté était sorti l'appel qu'il avait entendu tout à l'heure. Au bout d'un moment, le cri retentit de nouveau, mais c'était en l'air : ce devait être un

oiseau.

Quelle heure pouvait-il être ? La rapide bataille avec le torrent lui avait enlevé toutes ses forces. Il ne pouvait plus se débarrasser de la boue de sa bouche. Quand il respirait, ses flancs lui faisaient mal, l'air n'apportait rien de bon en lui : il brûlait. Sa tête était tellement lourde qu'il s'arrêta et la secoua doucement. Une main après l'autre, il essaya de la nettoyer. Il lui semblait qu'elle était dans un casque de boue. Si Marceau n'était pas dans les parages des fayards, il lui faudrait de nouveau traverser cette eau profonde et boueuse. Il frissonna, ses bras faiblirent sous lui et il tomba le nez dans les pierres.

Il resta un très long moment allongé. Peu à peu, il respira quelques filets d'air consolants et très bons. La lumière orange éclatait moins souvent dans ses yeux. Il reprit appui sur ses mains et recommença à monter à quatre pattes vers les arbres.

Il s'accrocha à la branche qu'il avait trouvée et lentement il se tira contre elle. Il y appuya le haut de ses épaules. Il étendit les bras devant lui dans les ténèbres, les mains ouvertes, et il chercha à toucher. C'était un amas de feuilles fraîches et un morceau de tronc. Tout un fayard de Gavary avait dû être déraciné. Il fallait fouiller dans les feuilles, soulever les branches, soulever le tronc énorme, déblayer tout pour chercher son frère là-dessous. Au milieu des éclatements de lumière orange qui l'aveuglaient dès qu'il essayait de regarder à travers la nuit, il se voyait se dresser, se hâter, se démener, fouiller, chercher, courir, trouver, soigner, soulever, emporter, sauver. Il se laissa glisser par terre. Il haletait. L'odeur du sang qui coulait de ses lèvres mordues lui emplissait le nez. Il commença à ramper péniblement sur le ventre, sur les coudes, sur les poignets, sur les genoux. Il s'efforçait de toucher autour de lui tout ce que pouvait atteindre la longueur de son bras. Il se glissa peu à peu sous l'enchevêtrement des branches renversées.

L'odeur du sang l'écoeura, il avait envie de vomir. Pourtant, il avait l'impression que sa lèvre ne saignait plus. Il ne pouvait pas avoir une si grosse blessure à la lèvre, et d'ailleurs, chaque fois qu'il essayait d'avaler son

sang, sa bouche restait sèche. Il s'aperçut que l'odeur ne venait pas de ses lèvres, mais de la terre. Il renifla autour de lui, le nez bas. C'était là ! À certains endroits l'odeur était puissante, comme une éponge gorgée. Sa main glissa sur une pierre qui devait être gluante. Il rampa un peu plus avant, un tel désespoir en lui qu'il éteignit tout d'un coup ces ondes d'or que ses regards frappaient dans les ténèbres. Ses yeux de nouveau virent la vraie nuit noire. Il entendit la grosse pluie tomber. Il était tellement tiré hors de lui par cette odeur de sang et par tout ce qu'elle faisait craindre qu'il oublia sa faiblesse, que ses bras éternés le soutinrent, que sa jambe se replia et qu'il put s'avancer sur les genoux et sur la paume de ses mains.

Comme il mettait sa main en avant, il toucha du poil. C'était une queue de cheval. Une peur froide et blanche jaillit de ses reins dans ses cheveux. Il toucha une cuisse de cheval glacée. Il se mit à gémir, à pleurer, à geindre comme un petit chien.

— Qui est là ? dit une voix calme, à ras de terre, près de lui, devant.

— Moi, moi, dit-il, Marceau, moi !

— Mon Cadet ! cria la voix. Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Toi, toi, toi, Marceau. Toi, où es-tu ?

— Là, dit Marceau.

— Où ?

— Doucement, dit la voix, très calme. Fais attention ! Ne t'appuie pas sur le tronc d'arbre : il est juste sur ma poitrine.

— Tu es blessé ?

— Non. Même pas touché. Je le soutiens.

— Attends !

— Non, non, dit Marceau. Écoute. Ne bouge pas ! Ne bouge pas ! répéta la voix très calme. Je crois que je ne pourrais pas soutenir une feuille de papier à cigarettes de plus que ce que je soutiens. Il y a tout à l'heure deux

heures que je tiens ça en l'air. Attends, tu vas m'aider. Le cheval est écrasé, dit la voix calme. Parle, pour que je sache où tu es.

— Marceau, dit Mon Cadet.

— Bon ! dit Marceau. Tu es à deux mètres de moi, sur la gauche. Ne bouge pas. Je suis renversé à plat par terre. Je t'explique. Ne te presse pas. J'ai les coudes bien appuyés. Et tout le tronc est sur mes deux mains. Je suis dessous. Je ne peux pas bouger. Je peux juste tenir. J'allais tenir comme ça tant que je pouvais. Tu m'écoutes ?

— Oui, oui, dit Mon Cadet.

— Ne bouge pas. Voilà ce que tu vas faire : si tu es là où je crois, tu as devant toi, à un mètre, une grosse branche qui se relève. Tâche de la toucher doucement, doucement. Très doucement. Quand tu l'auras, tu me le diras.

Il fallait surtout ne plus être ivre et ne plus avoir de frissons dorés dans les yeux, et pouvoir se dresser lentement et se tenir solidement debout, en plein sur ses jambes, et gonfler sa force dans ses épaules, avoir les bras de fer et les mains de plume... Et les mains légères comme des plumes, et l'esprit clair, et savoir d'un coup.

Mon Cadet mordit furieusement sa lèvre, et il aspira son sang un bon coup, et il se lécha, goulou, gourmand de ce goût de sel. Il se redressa sur ses genoux. Il mordit encore sa lèvre et il avala son sang. Il piochait féroce­ment avec ses dents dans ses lèvres. Il dé­plia une de ses jambes. Il appuya un de ses pieds par terre. Il fallait se redresser sans s'appuyer sur rien. Et surtout, une fois debout, rester debout.

— Ça va, attends ! dit-il de sa petite voix qu'il voulait calme. Et qui l'était.

Il s'accroupit. Il se dressa. Il était debout, flottant comme dans un vent furieux. Il appela l'équilibre de toutes ses forces.

— Quand tu l'auras, la branche, dit Marceau, je te dirai ce qu'il faut faire ; c'est simple : il faut pousser.

Il était debout, mais sa tête ronflait comme une scierie. Il pensait que pour

un oui, pour un non, il tomberait comme un sac de tout son long, n'importe où ! Dans la nuit, il cherchait la branche, mais il n'osait plus trop allonger les bras, leur poids lui faisait perdre l'équilibre.

— Ça y est, dit-il enfin, je l'ai, je l'ai touchée.

— Oui, un peu trop fort, dit la voix calme. Vite, pousse !

Alors Mon Cadet se laissa tomber en avant de tout son poids, qu'il aurait voulu comme un poids de montagne, mais qu'il sentit léger comme du duvet, et il perdit connaissance dans un silence de coton.

Il se réveilla : un chien léchait son visage. C'étaient les larmes et la bouche de Marceau. Il l'embrassa furieusement.

— Toi ! gémit Mon Cadet.

Et il se mit à lécher, lui aussi, les grosses joues rêches.

— Oui, dit Marceau, ça va ! On a gagné !

L'hiver de cristal arriva. L'air glacé comme un alcool très pur agrandissait toutes les formes, et les rares oiseaux énormes qui traversaient le ciel désert y traçaient de toutes les pointes de leurs plumes de longues éraillures diaprées.

Marceau monta la cloche neuve dans la tour du clocher sur ses épaules ; comme un simple sac de farine, et du dehors, par une échelle. Comme il remettait pied à terre, Mon Cadet enleva son manteau.

— Je veux me battre avec toi, dit-il.

— Bon, dit Marceau.

— Quand ?

— Tout de suite.

— Où ?

— Ici. Bon, allez chercher des bottes de paille.

Les hommes étaient masqués dans leurs cache-nez jusqu'aux yeux ; ils avaient tiré leurs bérets sur les yeux, on ne voyait plus que leurs yeux. Ils rejetèrent leur manteau sur leurs épaules. Ils apportèrent les bottes de paille avec leurs mains gantées de laine, sous leurs pans de pèlerines, puis ils se renfermèrent dans leurs manteaux pour regarder.

Ils étaient tous les deux torse nu.

— Attends, dit Marceau, tu n'as pas froid ?

— Non.

— Il faut que je me souviene de quelque chose. Il faut que ce soit régulier. Voilà ! Je sais ; on se salue...

Il salua son frère qui le salua.

— ... Et on dit : « Nous jurons qu'il n'y a entre nous ni haine particulière, ni question d'intérêt ; et nous allons nous battre loyalement devant vous pour l'art de la lutte... »

— Bien sûr ! dit Mon Cadet.

— Non, mais, dit Marceau, c'est la règle. On doit dire ça. Je l'ai dit, dis-le. Mon Cadet répéta.

— Et salue-moi, encore une fois, dit Marceau.

Ils se saluèrent.

Marceau, bras ouverts, feinta vers la gauche. Le coeur de Mon Cadet brûla de joie, cette fois, il n'y avait pas de mépris : on employait même les ruses, et l'oeil de Marceau voletait dans les grands sourcils comme une abeille engluée dans de la laine. Mon Cadet esquiva l'approche avec une petite danse d'ours. Au bout de la feinte, à gauche, Marceau attaqua d'un bras roulé à droite, dans toutes les règles de l'art. Mon Cadet sentit la prise s'attaquer à ses flancs avec une brutalité contre laquelle il fallait faire l'homme.

Sur le moment, voyant venir sur lui lentement les bras ouverts de Marceau, il avait eu peur que ce ne fût une embrassade. C'en était une, mais

il fut réchauffé jusqu'au bout des doigts. Son coeur s'enflamma en plein. Enfin la paix dans la bataille ! Le plus grand bonheur du monde, c'est d'avoir des dimensions honorables. Il écarta ses jambes. Pour se baser, il prit le temps d'assurer ses reins bien d'aplomb. En reculant un peu son pied gauche pour prendre appui en arrière, il fit face. Il fit mieux, il s'avança. Pas de beaucoup. Ils étaient déjà presque entrelacés l'un à l'autre dans des commencements, mais, si on veut compter, il faut faire souffrir. Et, pour faire souffrir, il faut entrer dans ce qu'on a en face. D'abord, c'est sur celui contre lequel on se bat qu'on s'appuie le mieux. Il s'appuya genoux contre genoux, poitrine contre poitrine, épaules contre épaules, menton contre menton.

Mon Cadet essaya de glisser son bras gauche sous le menton de Marceau. S'il y arrivait, il forcerait et le ferait sauter. Il y arriva. Le menton glissa, se reprit, glissa, grogna et sauta. Mon Cadet vit passer devant son oeil tout le visage renversé de Marceau. Mais, tout de suite, Mon Cadet perdit de vue cette bouche rouge ouverte, avec ses brèche-dents noires où se gonflaient des bouts de langue. Il frappa ce menton avec son crâne et il poussa sa tête contre le gosier de son frère jusqu'à ce qu'il sente dans l'épaisseur de ses cheveux le petit pointu de la pomme d'Adam. Son visage se frottait dans la poitrine poilue de son frère. L'odeur acide de la sueur que le gel séchait tout de suite lui piquait le nez. Des mouvements monstrueux grondaient dans cette poitrine et des vagues brusques de peau et de muscles sautaient durement contre sa bouche et ses yeux. Il continuait d'écraser la gorge de son frère avec tant de force que les ailes des muscles qui enracinaient ses bras dans ses épaules s'étaient pétrifiées toutes ouvertes comme les ailes des aigles frappés en plein vol. Enfin, dans le tumulte qui bouchait ses oreilles, il commença à entendre des coups sourds, frappés fort et très vite. Cela arriva en même temps qu'un ressac très violent le secoua et l'enlaça si brutalement et si vite qu'il perdit complètement la terre, et il se sentit soulevé comme s'il allait être rejeté de l'autre côté des montagnes : quand il entendit retentir brusquement la cadence des coups sourds. Il retomba d'aplomb sur la terre. Il reprit pied. Il n'était plus ébranlé que par des restes de violence. Enfin, ce sur quoi il appuyait sa tête s'effondra, et il tomba, lui aussi, en même temps, entraîné en avant. Il

roula sur Marceau qui avait écarté ses bras en croix, et était étendu à plat dos, dans la paille. Mon Cadet respira vite à pleine gorge. L'air glacé lui lava les yeux de ses visions bleues et vertes. Et au-delà de ces tronçons de serpents et de lézards qui l'aveuglaient, il vit le visage de son frère. Il ne le reconnut pas : il était noir comme celui d'un nègre !...

Il se redressa d'un bond. Marceau fut sur pied en même temps que lui. Il essayait de parler, mais il ne pouvait pas et faisait seulement des gestes. Mais, comme une braise que le vent souffle, son visage noir devint rouge par endroits.

Il dit :

— Je ne suis pas battu.

— Moi non plus, dit Mon Cadet.

— Toi non plus, dit Marceau. Tu vas voir !

Et il sauta sur lui. Ils tombèrent.

Toute l'assemblée des manteaux se précipita autour d'eux avec des palpitements d'ailes noires. Les reflets des gestes de la bataille agitaient tous les bras sous les pèlerines. Les hommes sautaient tous ensemble, en arrière, dans leurs grands manteaux noirs.

Ils sautaient tous ensemble en avant, puis de nouveau, ils reculaient, en ouvrant leurs bras recouverts des grands pans de laine des pèlerines, comme des corbeaux battent de l'aile autour d'un mort dont ils coupent les muscles. Turcan releva son béret, baissa son cache-nez, décolla le gel de sa bouche :

— Trop vieux ! dit-il. Plus de souffle. N'en peut plus !

Il remonta son cache-nez, tira son béret sur ses yeux, regarda la bataille, sautant sur place dans ses grandes ailes de laine. Paillon le jeune baissa son cache-nez, releva son béret :

— Cadet a vingt ans de moins, dit-il.

Puis il fit un saut de côté, car la bataille lui roulait aux pieds.

— Et la même mère, dit-il.

— Quoi ? dit Faurie.

— Je dis... dit Paillon le jeune, mais il faillit être renversé par la bataille qui lui bouillait aux jambes.

Il ouvrit les bras sous son manteau, faisant reculer ceux qui, derrière lui, le poussaient trop en avant.

— Je dis que c'est la même mère qui les a faits l'un et l'autre. Ça n'est pas étonnant.

Mais Marceau souffla un soupir de boeuf. Il haletait, abandonné de tout son long dans la paille. Mon Cadet le maintenait renversé avec une main timide, toute tremblante, qui aurait à peine tenu une mouche, et Marceau ne repoussait pas cette main. Il s'y accrochait, il la serrait contre son coeur. Puis il la repoussa. Il se mit lentement à genoux et il se dressa :

— Non, dit-il. Non, non ! Non, petit ! Je ne suis pas battu. Pas du tout. C'est Mon Cadet. Comment voulez-vous ? Non.

Il regarda tout le monde autour de lui.

— Quoi ! Qu'est-ce que vous croyez ? Et toi ? qu'est-ce que tu dis ? Comment veux-tu que je sois battu ? Moi ? Non !

Il secoua la tête.

— Non, ce n'est pas possible : c'est Mon Cadet. Il ne faut pas, dit-il à voix basse.

— Repose-toi, dit Mon Cadet, respire. C'est fini.

— Qu'est-ce qui est fini ? Où vois-tu que c'est fini ? Je n'ai pas besoin de personne pour respirer.

Et il fit semblant de rire. Il releva sa tête aux grosses bajoues. La moue de sa bouche gonflait lourdement sa lèvre du bas, et le rire tranchait ses deux joues de rides immobiles.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, dit-il.

Il regarda Mon Cadet bien en face.

— Il faut nous battre, dit-il.

— C'est fait, dit Mon Cadet.

— C'est à refaire, dit-il.

— Pourquoi ?

— Pour tout.

— Tu es prêt ?

— Je suis prêt.

Marceau ouvrit ses bras en croix. Dressé par la pointe des pieds, il regarda une dernière fois autour de lui.

— Taisez-vous, dit-il.

Mais les manteaux noirs ne parlaient pas, les bouches étaient cachées sous les cache-nez. Il n'y avait que les yeux vivants sous les bérets. Tendue en avant et les bras ouverts, il semblait que Marceau voulait essayer de voler.

Ils se jetèrent l'un contre l'autre.

En échappant aux bras, Mon Cadet frotta sa tête contre la poitrine de Marceau. Il entendit de nouveau les furieux coups sourds. Il comprit que c'était le coeur de son frère ; il se sentait, lui, propre, net, sec et dur comme un fuseau de quenouille. Il lui glissait des mains, il prit audace et appuya carrément son épaule contre le ventre de Marceau. Il essaya de le ceinturer. Marceau le saisit aux hanches et le souleva. Il fallait se faire d'huile tout de suite, en bloc : Marceau allait se le charger sur l'épaule et le jeter à terre. Au moment précis où il perdit pied, Mon Cadet, au lieu de résister, fit ressort de tout le bout de ses orteils et lança ses jambes en l'air. Les mains de Marceau abandonnèrent ses hanches le temps d'un éclair. Juste le temps. Mon Cadet crocheta l'épaule de Marceau sous son genou droit, laissa pendre sa jambe gauche et, sans se servir de sa force, pesant lentement à faux de tout son

poids, il saisit la cuisse gauche de Marceau et il le renversa. Il se sentait plein de mouvements aisés, souples et victorieux. Comme il tombait en même temps que son frère, sa force se réveilla : tel un serpent, elle jetait de tous les côtés des enlacements joyeux dans son corps. Il enjamba son frère, résista au fléau de ses jambes, maîtrisa la cuisse gauche qu'il n'avait pas lâchée, et, l'écrasant sous sa poitrine, il jeta ses deux bras sur la cuisse droite qui continuait à regimber toute seule en saut de carpe.

Mais un énorme soleil de feu, rouge et salé, éclata dans sa tête, aveuglant ses yeux, emplâtrant subitement sa gorge d'un mortier qui l'étouffa. Marceau l'avait frappé en plein visage avec le talon ferré de sa botte. Marceau replia sa jambe et frappa encore un coup de toutes ses forces. Comme il relevait la tête pour voir s'il arrivait à se débarrasser du poids et des efforts qui écrasaient et tordaient sa jambe, il rua encore un coup de plein talon de botte dans ce masque d'argile rouge. Il vit fuser des jets de sang en étoiles. Mais il entendit tonner dans sa tête comme un bruit de tonnerre, et tous les nerfs de sa mâchoire éclaboussèrent sa tête en lueurs terriblement glacées et tranchantes. De petits os froids roulèrent dans sa gorge. Il en avala et il en cracha. Un vent écoeurant l'emporta à toute vitesse dans les hauteurs où son coeur refusait de monter. Comme il arrivait à l'endroit où le souffle s'arrête, il resta suspendu hors du monde, le temps d'un éclair, puis il retomba ; alors, toute l'eau de son ventre et la tiédeur de ses boyaux vinrent battre dans l'ouverture de sa gorge et il se mit à vomir. Il lui fallait toutes ses forces pour s'empêcher de se vider en plein et durcir son ventre et résister aux soubresauts de sa tête qui essayaient de l'emporter de nouveau dans les hauteurs au milieu de ronflements d'immenses ailes.

Au moment où il ne pensait plus qu'à lui, il entendit craquer l'os de son front ; tout de suite après, il vit le coup qui le frappait : c'était un coup bleu comme la foudre, avec une auréole tremblante d'ocre rouge, mais elle n'avait pas encore cessé de frémir et la nuit entraît à peine dans ses yeux qui s'éclairèrent brusquement tous les deux d'une douleur drue comme un grand chêne doré des pieds jusqu'à la cime.

Mon Cadet s'était relevé, mis à genoux, et, ayant dégagé ses bras des bras

mous de Marceau, il frappa à coups de poing, de toutes ses forces, le visage de Marceau, il chercha les yeux, frappa le front, trouva les yeux, appela toute sa force et frappa. Il était lui-même aveuglé par le sang qui jaillissait de son nez, et de tout son visage déchiré par les clous de la botte de Marceau. De hautes vagues pourpres, haletantes devant ses yeux, lui cachaient le monde. Mais, au milieu de son corps, juste dans ces hanches où restait la meurtrissure des étreintes de la bataille, jusque sur son flanc droit, comme une énorme boule de fer, la colère roulait, éclairant un monde nouveau. Il frappa sur le visage comme sur quelque chose à construire.

Marceau secoua la tête, il essayait d'éclabousser les douleurs, mais il avait dans ses yeux deux meules de feu ruisselantes d'étincelles. Alors il sentit, tout autour de sa ceinture, le crépitement d'énormes feuillages qui s'enflammaient, et il fut tout d'un coup incendié de colère. Il cracha un dernier caillot de jus aigre et de sang. Il baissa la tête, lança ses jambes et ses bras contre le corps de l'autre avec tant de force que, chaque fois, son dos se soulevait de terre.

Il se battait dans une obscurité totale, traversée d'ouragans de feu. Enfin, sous sa main large ouverte, il trouva, perdit, chercha, et retrouva un bas de ventre, une ouverture de cuisse. Il rua là-dedans de toutes ses forces. Il entendit un cri terrible qui ressemblait au hurlement du vent, et tout d'un coup il fut déterré. Alors, il rassembla son désir de vaincre et, peu à peu, il se mit debout.

Quand Mon Cadet reçut le coup de botte, il était un peu de biais, il en fut prévenu par une sorte d'avertissement du sang, et, sous le même coup, il présenta sa hanche. La semelle ferrée y arracha un peu de velours, et, glissant, herça de tous ses clous, mais juste de la pointe, le tendre de l'entre-cuisses !...

Mais l'esquive, une douleur écoeurante arrêta son souffle et brusquement, pour chercher l'air. Mon Cadet sauta debout comme un ressort en criant :

— Là !

Battu d'ivresse, il balançait pour s'écrouler de tout son long, quand, à travers la tempête rouge de ses yeux, il vit monter lentement la forme noire de Marceau qui se redressait. Ivre de mal et de colère, il regarda l'autre aveugle qui s'établissait lourdement sur ses jambes bien écartées. Alors, de tout son coeur, il frappa de tout son poids avec la pointe de son soulier, bien à l'emplacement où l'autre portait son sexe. Et, malgré l'effort, il resta debout, pendant qu'il entendait longtemps, longtemps, comme un éboulement de roche, le grondement de Marceau qui s'effondrait.

CHOEUR

C'est à l'Hôtel de l'Ouest, autour du poêle : on raconte.

La fois où ils sont allés chez le nommé Marc, dont l'épouse s'appelle Suzanne, ménagers à la bastide dite Blanchon, en haut de la colline la Malecolle, au terroir d'Esparron.

— Je sais, ce jour-là, précisément, j'achetais des moutons à Chaillan Joseph appelé « La Blonde », surnommé « Bouffetti », du Pigoulet, juste au bas de Malecolle, en face du vallon qui charrie tous les bruits qui viennent d'en haut. On les entendait chanter. Ça a duré... enfin, le temps qu'on fasse affaire pour les quarante-trois brebis et pour l'âne, que j'ai encore.

— Il y avait Pierrisnard, appelé Pierrette, un nommé François de Bras, ou Saint-Maximin, un Canore de Saint-Martin, un homme et une femme de quarante à quarante-cinq ans, tous charbonniers de profession travaillant dans les bois d'Esparron où ils avaient une charbonnière allumée, et où l'homme et la femme avaient laissé leurs six enfants.

— Il y avait pas le Silvy ?

— Lequel ?

— Le Dur, celui qui a le boggey en osier.

— Non, la fois du Silvy, c'était à la bastide dite le Grand Adroit, toujours du terroir d'Esparron, d'ailleurs. Ils aimaient beaucoup le terroir d'Esparron.

— Ça tient à quoi ?

— Ça tient à rien, ça tient à ce qu'aussi bien Marceau que Mon Cadet se fichaient du tiers comme du quart. Ils allaient à Esparron pourquoi ? Parce qu'une première fois ils y avaient rigolé. Marceau ne cherchait pas plus loin. Il aurait tout donné pour que son frère rigole.

— Non, il n'aurait pas tout donné. La preuve !

— Ça n'a aucun rapport. Je te parle de rigoler. Le dénommé Marc, un drôle de zèbre, tu le sais comme moi. Il n'a rien à lui, il donne tout, surtout sa maison. La Suzanne, dis-lui de faire des crêpes ou des beignets, elle est tout de suite prête. Une chose est de faire bombance près du feu, de manger des boudins, des châtaignes ou des douceurs en buvant du sec, autre chose est de se voir mis plus bas que terre.

— Par son Cadet, qu'est-ce que ça pouvait lui foutre !

— Tu ne raisones pas. Son Cadet, c'était son dieu !

— Justement, il pouvait tout se permettre.

— Qu'est-ce que tu chantes ! Est-ce que tu sais seulement ce que tu dis ? Il pouvait tout se permettre, sauf d'être plus fort que lui. C'est ça un dieu !

— C'est pas plus ça que le reste. Les hommes n'y entendent rien dans ces choses-là, dit Violette.

— Et les femmes, elles y entendent quelque chose ?

— Qu'est-ce qu'elles font aujourd'hui, pendant que vous parlez ? dit Violette. Elles pleurent. Quand on discute, c'est qu'on n'y entend rien. Si on y entend quoi que ce soit, on pleure.

— C'est ça qui y fait grand-chose ?

— Et qu'est-ce que vous voulez y faire, maintenant ? dit Violette. Tout est fait.

— C'est sûr. On ne revient pas les morts. On aimerait voir clair.

— On voit clair, dit Violette. Si vous ne voyez pas que, quand on aime quelqu'un, on veut toujours lui donner, être toujours plus fort que lui, qu'est-ce que vous espérez voir ? Marceau avait trouvé ce biais : il était le plus fort du monde. Comme il aimait son Cadet, il lui donnait l'homme le plus fort du monde (en plus de tout le reste). Brusquement, il ne l'est plus ! Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse ?

— Comment, qu'il fasse ? Il me semble qu'il y en avait des choses à faire avant de faire ce qu'il a fait.

— Mais non, il n'y en avait pas. Les femmes comprennent ces choses-là.

— Alors, tu crois qu'il fallait aiguiser une serpe, aller se cacher dans le petit matin et, dès que le Cadet arrive pour prendre du bois, le crever de quatre ou cinq coups (peut-être plus) à toute volée dans le ventre, comme il a fait ? Il faut avoir vu...

— Serpe, je ne sais pas. Aiguisée, non. Se cacher, qu'est-ce que tu veux que je te dise, mais le tuer, oui.

— Il faut avoir vu ce que j'ai vu, moi ! C'était pas beau. Je te garantis ! Je suis arrivé à peine une demi-heure après qu'il ait fait son coup. Je me suis dit : « Qu'est-ce qu'il y a de rouge là ? » Sur la neige ça se voyait bien. C'était un bout de ces machins qu'on a dans le ventre, mais j'étais loin de penser à ça. Je croyais que c'était n'importe quoi, moi : un petit chat, un gros rat. J'allais y donner un coup de botte, quand, en regardant de droite à gauche, j'ai vu un plus gros paquet au pied du bûcher. Et c'était Mon Cadet, ou plutôt son Cadet. Drôlement étripé, tiens ! Mort, il l'était. Je me suis pas posé de question, sauf quand j'ai vu de quoi. On avait taillé dans son ventre comme dans un arbre pour le flanquer à bas. Et avec quoi ? Alors, j'ai vu la serpe. Et je me suis dit : « Comment, comment, comment, comment !... »

— Comment ? Je te l'ai expliqué, dit Violette, et elle s'en va dans sa cuisine avec sa toupine de champoreau.

— Ça n'a pas dû être gai !

— C'était pas que c'était pas gai, c'est que c'était un coup incompréhensible. Qui avait pu faire ça ? Pas un cheveu de ma tête n'a pensé à Marceau.

— C'est pas avec les cheveux de la tête qu'on pense à ça, dit Violette qui revient avec sa toupine de champoreau.

— Alors, qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, tiens ! Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse dans ces cas-là ? On regarde, on se dit : « C'est pas vrai », pendant qu'on sait, de plus en plus, que c'est vrai. Et puis je me suis dit : « Ça va en faire une histoire ! » et j'ai couru chez Esther.

— Il n'y a plus que des femmes, maintenant, chez les Jason.

— Il n'y a surtout plus de Jason : Esther, Valérie (Delphine encore plus, ne la comptons pas), elles ne sont Jason que par alliance. De la souche, il ne reste qu'Ariane.

— Tu as l'air de croire que c'est rien, Ariane ! C'est d'elle que tout est sorti.

— Elle a plus de quatre-vingts. Elle est au bout du rouleau.

— Elle a pris la direction des événements.

— Il fallait bien que quelqu'un le fasse.

— Combien, à sa place, se seraient fourré la tête sous les draps.

— J'ai encore les cris d'Esther dans les oreilles.

— Elle crie toujours. Elle m'a réveillé l'autre nuit. J'ai regardé la pendule ; c'était trois heures du matin. Je me suis levé, je suis allé à la fenêtre. C'était noir chez Esther, pas de lampe, pas de feu, et un petit cri, continu. Je me suis dit : « Qu'est-ce que tu fais ? Tu y vas ? » Je me suis recouché. Elle aurait pu être malade, mais c'était pas un cri de maladie, c'était pas un cri pour réveiller les autres. C'était un cri pour que le temps passe.

— Le temps passera, dit Violette.

Le poêle ronfle. Le vent fait battre la porte. La neige épaisse s'écrase contre les vitres. On dort, à moitié, aux trois quarts, dans la chaleur. Tous ces gros gaillards vont passer l'hiver à somnoler autour du poêle de l'Hôtel de l'Ouest.

— C'est Ariane qui a détortillé Mon Cadet, enfin Son Cadet (et c'était

aussi Son Cadet à elle), qui s'était entortillé autour de sa blessure. Elle a pesé sur ses épaules, pendant que moi, je tenais les jambes du mort.

— Dieu sait s'il était mort. C'est moi qui ai dénoué ses bras. Tu parles !...

— Et alors on a bien vu ce qui l'avait tué. Jusque-là, malgré le sang, on n'avait pas vu ni son visage ni de quoi il avait bien pu mourir. Quand il a été détortillé, on a vu. Il était presque coupé en deux par les coups de serpe, donnés par un furieux...

— Mais non, mais non, pas furieux du tout, dit Violette. Malheureux, c'est pas pareil.

— Il ne tenait plus que par l'épine du dos. Les tripes étaient par terre, et des quantités de choses.

— C'est dans une de ces choses que j'avais failli flanquer un coup de botte.

— Et Ariane a dit : où est Marceau ?

— Eh oui, on a dit : c'est vrai ! Où est Marceau ?

— Ça avait fait assez de bruit. Pourquoi n'était-il pas là ?

— Moi, il m'a fallu tout le matin pour comprendre. J'ai fait comme vous : je l'ai porté, je l'ai étendu sur son lit. J'ai dit : « Que veux-tu, c'est comme ça » à Esther, comme tout le monde, et je suis rentré faire mon café. J'étais glacé. J'ai fait mon café, j'ai pris mon bol. J'ai mis du lait. J'ai coupé mon pain. Je ne me disais même rien à ce moment-là. J'avais la tête perdue. J'ai mangé comme d'habitude. Ma porte s'est ouverte, et Ariane est entrée. Elle a dit : « Il faut aller chercher Marceau. » Alors, tout d'un coup, j'ai compris. Il ne fallait pas aller chercher Marceau comme on va chercher quelqu'un dont on a besoin. Il fallait aller le chercher parce que c'était lui qui avait tué son frère.

— Pas son frère, dit Violette, son Cadet. C'est pas pareil !

— Moi, je suis resté un peu plus chez Esther. Pourquoi ? J'en sais rien. Ce n'est pas que j'aime entendre crier les femmes. Surtout celle-là, on aurait dit

une chèvre. Je ne pouvais pas me faire à l'idée qu'une chose comme ça était arrivée. Et qui avait bien pu trancher dans ce garçon à coups de serpe ? Je ne voyais pas.

— Moi, j'étais aux moutons. Je tourne, je vire, il faisait chaud dans la bergerie. J'étais pas pressé de sortir. Je fais le tour du bétail. Je prends mon temps. Je reviens à la maison. La femme me dit : « On a tué Jason. – Qu'est-ce que tu racontes ? – On a tué Jason. – Lequel ? – Je sais pas, un des deux. » Je sors, je vais voir. C'est Polyte qui m'a dit : « C'est le Cadet. » Je me suis pensé : « Bougre, c'est une histoire qui n'est pas encore finie. »

— Moi, j'étais tranquille comme Baptiste ; et j'ai rien su : je rabotais, je fais une armoire. Quand j'ai vu Ariane entrer, à son air, je suis resté la bouche ouverte. Elle m'a dit : « Il faut aller chercher Marceau.

— Où ? » j'ai demandé bêtement. Alors, elle m'a expliqué.

— Et puisque c'était fini avec le Cadet, il fallait maintenant voir comment ça allait finir avec Marceau. C'est pas légal de crever son frère, ou même simplement quelqu'un à coups de serpe, sous prétexte qu'il est malheureux, comme dit Violette. Qu'est-ce qu'il allait y avoir au bout de tout ça ?

— C'était pas ça le problème. C'était le gabarit. Il avait quoi ? Un mètre quatre-vingts. Il devait peser dans les cent trente. Mettez un fusil dans les mains de ça.

— On a vite su qu'il n'avait pas pris le fusil.

— Mais il avait pris sa canadienne, et ses moufles, et sa toque. Et ça voulait dire qu'il voulait avoir chaud. Et si un type de cette grosseur, après avoir fait ce qu'il avait fait, voulait avoir chaud, ce n'était pas pour écouter le premier venu ou les premiers venus (car nous étions déjà au début au moins cinq) qui lui disaient : « Viens avec nous, petit ! »

— Ah ! qu'ils sont bêtes ! dit Violette. Ils ne voient pas que ça n'était plus Marceau, que ce n'était plus qu'une machine.

— Eh bien, ma vieille, avec une machine, c'est pas tout rose. Tombe un

peu dans une batteuse et puis tu verras.

— On se l'est bien dit, ce que dit Violette. On n'est pas tombé de la dernière pluie. Quand tout l'a accusé : la serpe qu'il avait aiguisée le matin même à la pointe de l'aube (Valérie a entendu tourner la meule) et qu'on a trouvée près du corps, Ariane qui le désignait, et qui le désignait comme tu dis, Violette, non pas comme un furieux, mais comme un malheureux, et qui nous engageait à aller le chercher, non pas comme un coupable, mais comme un malade qu'il faut aider dans ses derniers moments. Quand on s'est bien souvenu des choses de la veille, quand son Cadet l'a mis plus bas que terre, on a compris qu'il n'était pas parti pour s'échapper. De quoi voulais-tu qu'il s'échappe ? Il était parti pour marcher de long en large comme font tous ceux qui ont des difficultés avec leur système métrique. La seule question qu'on se posait, c'était : savoir jusqu'où va le mener cette petite promenade ? Est-ce qu'elle ne va pas l'envoyer jusque dans des coins où on ne le connaît pas ? Est-ce qu'il ne va pas finalement faire peur avec la tête qu'il doit avoir et, est-ce qu'on ne va pas le traiter comme n'importe qui ? Toute la question était là ! Et c'est pourquoi on est parti le chercher.

— C'était dix heures du matin.

— Peut-être. Je n'ai pas regardé ma montre. Je ne l'avais même pas prise. Elle était restée pendue au clou à la tête de mon lit. Dix heures ou onze heures, ça n'avait pas d'importance. Le temps était pire qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, la neige tombe, ça anime. L'autre jour ça gonflait. C'était noir, ça ne bougeait pas et ça ne disait rien. L'homme ne fait pas facilement son compte du silence, quand c'est sur une large étendue. Et nous avions beau être encore près du village, sous bois, nous savions que nous allions vers de larges étendues. C'était pas sorcier. Où veux-tu qu'un homme d'ici s'en aille, s'il ne cherche pas le plaisir ? Il ne va pas se mettre à descendre, il va monter. C'est ce qu'on a fait, depuis dix heures du matin (puisque tu dis que nous sommes partis à dix heures) jusqu'à un moment, qui n'est pas marqué sur les montres, où nous avons eu faim, soif et la tête tourneboulée par le silence. Nous avons dépassé les arbres depuis longtemps, et depuis longtemps nous marchions dans les vastes espaces de la montagne, ceux qui l'hiver sont juste

contre le ciel noir. Faim, soif et nous avions besoin d'un coin près du feu. Non pas tant pour le feu que pour le coin, dans ces espaces où il n'y a pas de coin, où tout peut vous surprendre de tous les côtés. Question Marceau, l'affaire était réglée. Nous avions trouvé ses traces. Elles filaient droit devant nous, elles ne pouvaient que continuer à filer droit devant nous. Je ne sais pas qui le premier a pensé à la grange de Jean-Pierre Amaudric. Peut-être qu'on y a pensé tous ensemble. En tout cas, on n'a pas eu besoin de discuter, on y est allé du même pas. La neige portait bien, étant gelée jusqu'à l'os. La grange était fermée, on a fait sauter le verrou. Il y avait du bois sec, tout ce qu'il fallait, un chaudron, et c'était pas le moins beau : on a fait fondre des morceaux de glace et poussé à bouillir pour avoir un peu de chantonnement d'eau. On a mangé notre jambon. On a fumé la pipe. La nuit est tombée. Je crois même qu'on a fumé la pipe pour que la nuit tombe. Il n'était plus question de sortir. On aimait mieux ça. On a mis du bois au feu et on a dormi.

— Dormi, pendant qu'ici !... dit Violette.

— Dormi pendant tout ce que tu veux. Vous étiez ici dans des maisons. Eh bien, nous aussi nous étions dans une maison. Marceau, c'est bien beau, Jason, c'est bien beau, toi aussi tu es bien belle, mais l'homme ne peut se servir que de la force qu'il a ; ceux qui disent le contraire, c'est qu'ils inventent. On ne se réveillait que pour garnir le feu. Il y a des chaleurs dans les articulations qui arrangent bien le coeur, et le nôtre avait besoin d'être arrangé. Et puis voilà le matin que tu réclames. Il arrive, ne t'en fais pas. On a encore mangé un bout de gras et on est reparti. Le temps était toujours au noir et au silence.

Les traces de Marceau brillaient sur la neige gelée, comme de la soie. Il n'y avait pas à chercher midi à quatorze heures, il n'y avait qu'à suivre. On a suivi. C'est comme ça qu'on est arrivé au Plan de Paleirottes, à la maison de Thomé Rebuffat. La cheminée fumait et on voyait vaquer dans la cour : la Rebuffate nous a dit qu'il avait frappé à leur porte la veille au soir, qu'il était resté un bon moment encadré devant le seuil sans entrer ni sortir et sans prononcer une parole, malgré les engagements d'elle et de Thomé pour le faire entrer. Qu'à la fin, ils lui avaient donné un pain qu'il n'avait pas

demandé, mais, dit la Rebuffate, pour ne pas le laisser seul dans la nuit. Il était parti ; sans un mot. Alors nous revoilà à la tâche dans un pays qui maintenant était très difficile. C'est qu'après Paleirottes, il n'y a plus rien. Je n'avais jamais vu Paleirottes l'hiver. Ce sont des endroits où, si on n'est pas obligé, on ne va pas de son plein gré. Nous n'étions jamais allés l'hiver dans ce qui est au-dessus de Paleirottes. Quelqu'un d'ici y est-il déjà allé ?

— Non. En 16, les gendarmes y sont allés pour chercher Ferry la Blache, le fils du bossu, qui avait déserté. Mais c'étaient des gendarmes.

— Et pas l'hiver ?

— Non, en juin.

— Ils l'avaient attrapé, le Ferry ?

— Non.

— Nous avons attrapé Marceau. Ça n'a pas été difficile. Il nous attendait. Il nous attendait pas spécialement nous. Il attendait quelqu'un qu'il doit avoir trouvé maintenant. Nous étions sur un devers qui, à mon estimation, doit dominer les fonds vers le terroir de Valbelle. Je dis ce que je crois, non pas ce que j'ai vu. Nous étions dans les nuages. On ne voyait qu'à trois pas. C'est plus qu'il n'en fallait pour le trouver. Il était couché en travers de la route. On l'a ramené. Le médecin des gendarmes l'a ouvert pour voir ce qu'il avait dans le ventre. Rien. Il n'est pas mort de maladie ou de froid. Il avait mordu dans son pain, une seule fois, et il avait encore la bouchée dans sa bouche. Le pain, bien sûr, avait essayé de lui tenir compagnie un moment, mais le pain n'est pas tout. Il est mort de la vie qui a refusé d'aller plus loin.

Manosque, 1950.

Table des Matières

Histoire des Jason
Tendresses
Les courses de Lachau
Clef-des-Coeurs
Le Crou
Le Flamboyant
Mon Cadet
Choeur